N° 8 1935 Septembre-Octobre

NOUVELLE
REVUE THÉOLOGIQUE

LE CHRIST, NOTRE VIE

« La vie chrétienne n'est que la continuation et l'achèvement en chacun de nous de la vie de Jésus ». Saint Jean de Eudes.

Les pages qu'on va lire ne visent pas à être originales; l'auteur estime que la doctrine ici rappelée est essentielle à la religion chrétienne, et, à ce titre, devrait être banale comme un aliment nécessaire. Mais, puisqu'il s'agit des richesses insondables du Christ, où l'invention est impossible, où l'inventaire n'est jamais achevé, on a pensé que ces suggestions, qui ont fait du bien à quelques âmes, pourraient être bienfaisantes à quelques autres; et c'est leur unique ambition. Est-il besoin d'ajouter qu'elles doivent beaucoup aux ouvrages des PP. Plus, Mersch, De Jaegher, Joret, D. Marmion, Mura, H. Bremond, etc. Que cette mention générale soit une reconnaissance de dette et comme une restitution pour des emprunts avoués sans honte. D'ailleurs les quelques citations de Pères et d'écrivains spirituels rassemblées ici sont destinées uniquement à rappeler au lecteur bien d'autres textes tout aussi beaux et qui pour lui sont plus précieux s'il les a découverts en des études personnelles.

La vérité dogmatique, sur laquelle se fondent nos réflexions, est double, ou plutôt s'exprime par ces deux formules dont l'union même est paradoxale : le Christ Jésus est le Fils unique; le Christ Jésus est le Fils premier-né.

Le Monogène est le premier d'entre beaucoup de frères, car il ne s'est incarné que pour nous sauver; c'est-à-dire qu'il est essentiellement Chef et que, suivant la pensée chère aux Pères grecs, en devenant homme, il s'est uni toute l'humanité.

Le Premier-né reste d'ailleurs le Fils unique, non seulement parce que seul il est engendré par le Père d'une génération éternelle et nécessaire comme la nature divine, mais aussi parce que c'est en lui que nous sommes prédestinés et en lui que nous devons vivre; les chrétiens, tout distincts qu'ils soient du Christ comme personnes, ne font pas nombre avec lui; et dans la réalité profonde comme dans la pensée divine, il n'y a vraiment qu'un Fils.

On reconnaît en ces formules la doctrine de saint Paul, partout sous-jacente à sa pensée et si souvent exprimée dans le texte des épîtres : « Béni soit le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans le Christ... C'est en lui que nous avons été élus dès avant la création du monde par la grâce qu'il nous a donnée en son Bien-Aimé, en qui nous avons la rémission des péchés... selon le dessein qu'il s'était proposé de réunir toutes choses dans le Christ... » (1). — « Vous êtes tous un seul dans le Christ » (2). « ... Jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi, faisant tous ensemble un homme parfait, à la mesure de la plénitude du Christ » (3).

Nous sommes vraiment là au cœur de la théologie paulinienne; et les commentateurs les plus qualifiés de l'apôtre sont d'accord pour affirmer que le « Mystère » qu'il était chargé d'annoncer à l'Église primitive, « c'est le dessein conçu par Dieu de toute éternité, mais révélé seulement dans l'Évangile, de sauver tous les hommes sans distinction de race, en les identifiant avec son Fils bien-aimé dans l'unité du corps mystique. Dieu nous a bénis et prédestinés dans le Christ; dans le Christ il se réconciliait le monde; dans le Christ nous naissons à la grâce; dans

(1) *Ephes.*, 1.
(2) *Gal.*, 3, 28.
(3) *Ephes.*, 4, 13.

le Christ nous y grandissons et y persévérons; dans le Christ aussi nous serons vivifiés, ressuscités, glorifiés » (1).

Il n'y a qu'un homme : le Christ en qui nous vivons; Dieu n'aime que son Fils, en qui il nous voit. Cette grande pensée de l'apôtre a été sans cesse reprise et commentée par les Pères.

On la trouve chez les Pères anténicéens, puisqu'elle est un des aspects de la thèse fondamentale de saint Irénée « Il a récapitulé en lui la longue histoire des hommes, en lui est contenu le salut » (2).

La même doctrine est exposée par des écrivains dont la théologie n'a rien de très personnel, comme saint Méthode d'Olympe : « Il nous appelle tous à devenir saints en un seul homme parfait. Un seul en effet est le Fils de Dieu et c'est par lui que nous recevons la régénération qu'opère l'Esprit Saint. Aussi désirons-nous tous constituer un seul homme parfait et céleste ».

Pour les Pères grecs du IVe siècle, le Christ s'est uni l'humanité entière. Et ils l'affirment avec une telle énergie qu'ils ont été parfois accusés, tel saint Grégoire de Nysse, d'avoir admis l'assomption par le Christ de toute l'espèce humaine et d'avoir assez fâcheusement mêlé le platonisme à la Révélation (3). Mais chez ceux mêmes qui ne sont point compromis avec la philosophie, on trouve, mise en beau relief, l'unité du Christ et des chrétiens; nos formules de tout à l'heure sont empruntées textuellement à saint Cyrille d'Alexandrie : « Le Christ est à la fois le Fils unique et le Fils premier-né. Il est Fils unique comme Dieu, il est le Fils premier-né par l'union salutaire qu'il a mise entre lui et nous en se faisant homme... De même donc que le caractère de Fils unique est devenu propre à l'humanité dans le Christ, parce qu'elle est unie au

(1) PRAT, *La théologie de saint Paul*, t. I, p. 369.

(2) *Adv. Hæres.*, 3, 18, 1; cfr 3, 16, 6.

(3) Sur ce problème, cfr ARNOU, *Platonisme des Pères*, dans le *Dict. de théol. cath.*; MALEVEZ, *L'Église dans le Christ*, dans les *Rech. de Sc. relig.*, juin 1935 (à suivre).

Verbe selon l'économie du salut, ainsi le caractère de premier-né parmi beaucoup de frères est devenu propre au Verbe, à cause de son union à la chair » (1).

On sait que la même idée est un des lieux communs de la prédication augustinienne et que, pour le grand docteur, cette unité du Christ et des chrétiens est un principe usuel de solution dans les difficultés exégétiques ou dogmatiques. Chez Augustin, spécialement dans les « Enarrationes », les belles formules audacieuses abondent : « Tous les hommes, dans le Christ, sont un seul homme et l'unité des chrétiens ne fait qu'un homme... Les chrétiens avec leur tête forment un Christ; il ne faut pas dire qu'il est un et que nous sommes multitude, mais que nous, la multitude, en lui, nous sommes un. Il y a donc un homme, le Christ, tête et corps... » (2).

Les grands scolastiques n'expriment que sobrement la doctrine traditionnelle, mais ils ne la laissent pas perdre. Leur théologie de la Rédemption, par exemple, suppose toujours cette doctrine : « Caput et membra sunt quasi una persona mystica » (3). Un commentateur pénétrant de saint Thomas notait, en particulier, que son explication du mérite du Christ postule une « identité entre sa nature individuelle et la nature humaine » (4). Et Lessius ne craint pas de dire : « Christus est omnium iustorum hypostasis, cui omnes innixi, qui omnes sustentat, portat et spiritus sui, quem a Patre accepit, benigna protensione vivificat et filios Dei facit. Talis enim est spiritus Christi, ut angustiis humanitatis ejus non contineatur, sed extendat, et in immensum diffundat, ita ut omnes, etiamsi infiniti essent, vivificare possit » (5).

On voit que c'est bien la doctrine paulinienne, interprétée par toute la tradition, qui est condensée en cette formule d'un auteur spirituel du XVII^e siècle : « Dieu n'a dans le cœur

(1) *De Incarn. Unigeniti*, *P. G.*, LXXV, 1229.
(2) *En. in ps.*, 29, 11; *In ps.*, 137, etc.; *In Joan.*, 108, 111, etc.
(3) *S. Th.*, 3, q. 48, a. 2, ad 1; cfr 3, q. 19, a. 4, c; etc.
(4) GLORIEUX, dans la *Rev. des Sc. religieuses*, t. X, 1930.
(5) *De Perfect. divinis*, l. 12, c. 11, n. 75.

que Jésus-Christ, ou ce qui est quelque chose de Jésus-Christ ou à Jésus-Christ » (1).

De cette union, de cette unité entre le Christ et les chrétiens, en vertu de laquelle le Christ total est collectif et la collectivité chrétienne une dans le Christ, on peut donner une autre expression, en disant que le Christ, toujours et partout, est essentiellement chef. Sans doute son humanité est individuelle : il n'a pas assumé une idée platonicienne; il ne s'est pas non plus incarné en chacun des individus de l'espèce. Mais d'autre part, il faut bien comprendre que cet homme determiné, et posé comme individu, le Christ, n'est pas un homme juxtaposé à d'autres hommes. Cette conception atomique et spatiale, qui serait déjà fort discutable s'il s'agissait d'exprimer les rapports réels des hommes entre eux au point de vue naturel, est complètement fausse dans le cas de Celui qui est le Premier-né de tout le genre humain. Le but de l'Incarnation n'est pas qu'il y ait un homme de plus parmi les hommes, fût-il un homme parfait, l'Homme-Dieu; mais bien que soit constitué un Homme-Dieu récapitulant l'humanité. « Il y a un Homme unique qui dure jusqu'à la fin des temps ». Le Verbe incarné n'est pas un homme dans l'humanité, mais l'homme qui porte l'humanité, non pas une unité dans la foule, mais l'unité de la foule. Il s'agit bien en effet d'un homme individuel mais qui est l'Unité même (2).

Ainsi chacune des actions de l'Homme-Dieu, parfaitement individualisée dans le cadre étroit du temps et de l'espace, est aussi une action universelle et séculaire. Par l'Incarnation le Christ est venu dans le monde; mais aussi le monde se trouve dans le Christ. Le Christ est dans l'histoire; mais mieux encore l'histoire est dans le Christ. Et l'Évangile, qui à un point de vue est une relation achevée et définitivement close, est par ailleurs un livre à peine commencé et qui s'écrit toujours. Chacune

(1) NOULLEAU, dans BREMOND, *Hist. litt. du sent. rel.*, t. VII, p. 223 ; cfr BOSSUET, *Méd. sur l'Év.*, 2e part., 65 jan., etc.

(2) AUG., *In ps.*, 85.

de ses pages, qui nous rapportent les faits et gestes du Sauveur, est un commencement, une anticipation, une vue d'avenir. Non point en ce sens que les quelques versets divins seraient encadrés de commentaires purement humains, que les actions du Christ seraient vaguement imitées par des disciples malhabiles; mais en ce sens que le texte divin lui-même s'enrichira d'explications ou d'explicitations qui seront divines aussi. L'épopée rédemptrice se déploie toujours. Le salut ne consiste pas en ce que le Sauveur, par sa vie terrestre formant un système indépendant, aurait acquis un titre à ce que nos vies, simplement juxtaposées à la sienne, devinssent méritoires. Toute l'histoire des rachetés est incluse dans l'histoire du Rédempteur; l'histoire du Rédempteur ne sera vraiment dite que dans l'histoire des rachetés. Le Christ Dieu fait homme ne cessera de rayonner, à travers les siècles, d'un rayonnement accru : « Vous ferez des œuvres plus grandes encore ». Le Christ mystique continuera sans brisure le Christ terrestre, parce que le Christ terrestre, dans tous les actes de sa vie de Sauveur, a commencé à « édifier » le Christ mystique. Toutes les actions de Jésus ont été consciemment et volontairement des actions « capitales ».

Il est bien clair en effet que Jésus n'a pas été chef et Sauveur de l'humanité sans le savoir et qu'il faut lui accorder la connaissance complète et détaillée, bien que non morcelée, de toute l'histoire de la grâce dans les âmes. En son âme humaine, éclairée par la science infuse, il a vu tout le drame rédempteur, dans ses derniers prolongements; il a donc connu tous les épisodes de nos existences; dans son cœur humain, il a vécu toute l'histoire de nos souffrances et de nos faiblesses; dans sa vie humaine terrestre, il a mérité les grâces par lesquelles nous devons, nous, prolonger mystiquement cette vie.

« Qui doute qu'il ne vît tous ceux que son Père lui avait donnés dans toute la suite des siècles, et pour lesquels il allait s'immoler avec un amour particulier? » (1). Les théo-

(1) Bossuet, *Médit. sur l'Év.* 2e partie, 73 jan.

logiens ne font pas difficulté pour admettre une pareille science dans le Rédempteur (1). En ce sens, il nous porte tous en lui-même, selon la formule chère aux Pères grecs. Et quelle que soit sur ce point la pensée authentique de Grégoire de Nysse, n'est-ce pas une manière, très orthodoxe et à l'abri de tout reproche de platonisme exagéré, de comprendre comment le Christ a « assumé » toute l'humanité dans toute son extension ? C'est en ayant devant les yeux et dans le cœur l'histoire de toute l'Église et de chacune des âmes, que le Christ terrestre a prié, peiné, guéri, absous, pleuré, souffert, accepté la mort, agonisé ; et voilà pourquoi l'histoire de toute l'Église et celle de chacun de nous, qui se déroule successive, est encore l'histoire du Christ.

On voit d'emblée apparaître les conséquences apologétiques et dogmatiques de cette doctrine.

Elle fait disparaître le scandale d'un Sauveur épisodique et relégué dans un canton de l'univers, pour nous montrer un Christ envahissant l'histoire, un Christ mondial et millénaire, Celui d'hier, d'aujourd'hui et de toujours. Les Pères ont eu l'intuition admirative de ces dimensions grandioses du Christ et les ont exprimées en des phrases plus colossales que les images même du Pantocrator au fond des absides byzantines. « Comme il est le Verbe du Dieu Tout-puissant dont la splendeur invisible est répandue dans le monde entier, il continue encore son influence sur le monde dans toute sa longueur, sa largeur, sa hauteur et sa profondeur. Car par le Verbe de Dieu, tout est sous l'influence de l'économie rédemptrice, et le Fils de Dieu a été crucifié pour tout, ayant tracé le signe de la croix sur toutes choses » (2). Et saint Augustin disait : « Il y a un homme unique qui dure jusqu'à la fin des temps » (3).

(1) Cfr MASURE, *Le Sacrifice du Chef*, p. 212; RICHARD. *Le dogme de la Rédemption*, p. 181; DELAYE, *La vie de la grâce*, dans la *N. Rev. théol.*, 1926 p. 729, 730.

(2) IRÉNÉE, *Demonstr.* 24.

(3) *In ps.* 85, n. 5, p. 250.

Cette doctrine impressionnante de grandeur est riche d'explications théologiques; on sait comment cette idée du Christ total éclaire singulièrement le mystère de la Rédemption et le Saint Sacrifice de la Messe (1), le fait de l'Église (2), la doctrine de la grâce, la causalité des sacrements (3), etc.

Mais notre dessein est de rappeler les conséquences de cette vérité relatives à notre vie spirituelle; conséquences qui ne sont pas toujours nettement aperçues et qui mériteraient cependant d'être profondément méditées.

Le Christ n'est pas le chef d'une humanité vague, mais de tous les hommes connus distinctement et aimés. Ses mystères sont nôtres parce que nos mystères ont été siens. Il a anticipé ma vie; c'est pour cela que je puis et dois prolonger la sienne. Toute l'histoire évangélique m'appartient, parce que, d'un bout à l'autre, j'étais présent à la pensée du Christ et qu'il méritait consciemment les grâces de ma vie quotidienne, laquelle serait encore sa vie.

Il semble bien que ce soit là une pensée familière à la Tradition.

Saint Ambroise pose le principe général de cette communication au Christ dans ses mystères : « Jésus a pendant sa vie exercé les fonctions qu'il devait confier à d'autres; et il a eu, dans son cœur (4), les sentiments qu'il voulait trouver en eux ». D'autres Pères détaillent les applications : « En vérité, dit saint Grégoire de Nazianze, il a voulu dormir pour bénir notre sommeil, il a voulu être fatigué pour consacrer nos fatigues, il a voulu (5) pleurer pour donner du mérite à nos larmes ». Le même docteur insiste sur l'actualité des fêtes du Christ « Maintenant les anges se réjouissent, maintenant l'étoile s'en va, maintenant les mages se prosternent... » Il nous rappelle

(1) Cfr MASURE, *Le Sacrifice du Chef*, passim; DE LA TAILLE, *Mysterium fidei elucid.*, 23, etc.

(2) Cfr MALEVEZ, *L'Église dans le Christ.*

(3) Cfr DELAYE, *La vie de la grâce* dans la *N. R. th.*, 1926, p. 722 suiv.

(4) *In ps.* 118, 20. — (5) *Or.* 40, 34.

que ces fêtes sont pour nous et que nous devons les revivre : « Parcours sans défaillance tous les âges et toutes les vertus du Christ comme un disciple du Christ ... (1) » Jésus en effet a opéré autrefois des miracles, mais qui se prolongent dans nos vies, puisque nous sommes encore la Chananéenne et Lazare; Jésus a été tenté, mais comme chef de l'humanité, pour nous encourager et nous mériter l'énergie de la résistance (2); Jésus a prié jadis pour nous, afin de prier maintenant avec nous et en nous (3).

On sait pourtant que c'est de préférence aux mystères douloureux et glorieux du Christ que s'attachent les Pères et spécialement saint Augustin : « Tout ce qui s'est passé à la croix du Sauveur, à sa sépulture, à sa résurrection le troisième jour, à son ascension au ciel, à sa session à la droite du Père, tout cela s'est passé de telle sorte que ces événements, non seulement dans le récit mystérieux qui en est fait, mais dans leur réalité même, étaient une première expression de la vie chrétienne que nous menons maintenant » (4). Jésus a souffert dans son corps physique, aux heures de sa vie mortelle, mais pour souffrir dans son corps mystique tout le long des heures séculaires : « La passion du Christ n'est pas seulement dans le Christ, ou plutôt elle n'est que dans le Christ; tu souffriras exactement ce qui, de tes souffrances, doit être versé dans la passion totale du Christ, qui a souffert en tant qu'il est notre chef et qui souffre encore en nous » (5).

La doctrine des Pères semble authentiquement résumée en ces deux phrases de saint Jean Eudes : « Le fils de Dieu a eu en chaque mystère quelque pensée, quelque dessein, et quelque amour particulier au regard d'un chacun de nous ». « Le Fils de Dieu a dessein de consommer et d'accomplir tous ses états et ses mystères en nous » (6).

(1) *Or.* 38, 18.
(2) Aug. *In ps.* 60, n. 3.
(3) Aug., *In ps.*, 85.
(4) *Enchir.*, 53.
(5) *In ps.*, 61.
(6) *Royaume de Jésus*, 3e part., § 4.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de déprécier la valeur sanctifiante de l'imitation du Christ. Jésus est un modèle toujours; le « cum ipso » — qui a inspiré sans doute le « laborare mecum » de saint Ignace — ne disparaîtra pas plus de la vie spirituelle qu'il ne sera effacé de la liturgie de la messe; et l'effort tendu passionnément pour mieux connaître, aimer et suivre Jésus dans ses mystères, reste une méthode valable pour tous. Le nier serait considérer comme bienfait provisoire et richesse dévaluée cette théologie en acte et cette leçon toute vivante que nous apporte l'Incarnation. Le grand moyen que nous avons de connaître, pour vivre en lui, le Christ invisible, n'est-il pas d'étudier les épisodes historiques de sa vie voyagère, où il a comme analysé et monnayé à notre usage les perfections de son âme secrète, où il a révélé en des instants fugitifs ses dispositions permanentes? (1) « Regardons Jésus-Christ, disait Bérulle, notre regard vers Jésus nous dispose à recevoir Jésus » (2).

L'imitation de Jésus-Christ est donc un programme sans révision possible; tous les vrais spirituels y insistent (3).

Seulement notre imitation est, en sa réalité la plus profonde, une continuation; nous ne pouvons accomplir la volonté du Seigneur qu'en étant « ses hommes » au sens fort, c'est-à-dire en étant pour lui des « humanités de surcroît »; impossible d'être avec le Christ si l'on n'est pas dans le Christ; on n'est chrétien qu'en étant avec le Christ « et nos ipse sumus ».

C'est ce qui marque notre existence d'une grandeur singulière et la charge d'une lourde responsabilité. Nous sommes le corps du Christ : « le corps, dans l'ordre de la nature, dit saint Thomas, est le complément de l'âme, car sans les membres qui la complètent, elle ne pourrait pas exercer pleinement ses opérations; ainsi en est-il du Christ et de l'Église » (4). Ce n'est que dans les fidèles et par eux que le Christ peut

(1) Cfr Bérulle, *Op. de piété*, 1052.
(2) *Op. de piété*, 960.
(3) Cfr Mura, *Le corps mystique du Christ*, II, p. 227 suiv.
(4) *In Ep. ad Ephes.*, cap. 1, lect. 8.

mener cette vie séculaire qui fait partie du plan providentiel. C'est dire que nous lui sommes, en un certain sens, nécessaires; il dépend de nous que le Verbe incarné rayonne plus ou moins lumineusement.

Le Christ Jésus est un absolu de perfection; il n'est donc pas possible de lui rien ajouter en rigueur de termes; mais le but de la vie mystique de Jésus en ses membres est de déployer ses richesses indicibles. Toutes les vertus des adolescents chrétiens au cours des âges, en d'innombrables Nazareth, n'ajouteront aucune perfection réelle à la vertu suréminente de Jésus adolescent; mais elles en développeront certains aspects, qui autrement demeureraient cachés; elles réfracteront les richesses de couleurs, éclatantes et invisibles tout à la fois, en cette transparence de lumière. Elles glorifieront cette vertu qui est leur modèle et leur principe, leur idéal et leur source. Elles ne s'y ajouteront pas, puisque les vertus des chrétiens ne font pas nombre avec la vertu du Christ; il n'y aura pas augmentation de richesse, il y aura plus de richesse connue. Il en va un peu comme de la création, qui n'ajoute rien à la perfection divine, mais qui manifeste d'une manière partielle et visible ce qui était caché dans les profondeurs de Dieu.

D'autant que le Christ, ayant vécu une vie commune et ayant accepté les limitations qui en découlaient, n'a pu, même lui, l'homme parfait, donner la mesure de toute sa valeur humaine, faute des occasions nécessaires à son plein rayonnement.

On sait l'idée apparemment étrange de saint Irénée, voulant à toute force que le Christ ait vécu jusqu'à la vieillesse, puisqu'il est venu sanctifier tous les âges et toutes les conditions de la vie terrestre. Préoccupation louable, mais affirmation contraire à toute la tradition fondée sur l'évangile; et d'ailleurs procédé inefficace et peine perdue. Le Christ n'a pas été un vieillard; en tous cas il n'a pas été roi, ni soldat, ni marchand, ni père de famille... Seulement, dans sa perfection éminente, il a été vraiment le modèle des pères et des mères et des vieillards et des jeunes filles et des magistrats et des commerçants et des

soldats, l'exemplaire de toutes les professions et conditions humaines. Et ce sont les chrétiens, au long des siècles, surtout les chrétiens au sens fort, les saints, qui ont reçu mission de faire resplendir, d'une manière imparfaite et adaptée à notre faiblesse, les perfections inconnues ou méconnues du Dieu fait homme.

L'Évangile total du Christ ne peut s'écrire que dans la vie des chrétiens. Saint Jérôme disait : « C'est quand le Christ renouvelle ses mystères dans l'âme de ses fidèles que l'histoire du Christ arrive à toute sa vérité » (1). Et saint François de Sales exprime la même pensée en une belle image : « Il n'y a non plus de différence entre l'Évangile écrit et la vie des saints qu'entre une musique notée et une musique chantée » (2) François-Xavier c'est le zèle brûlant du Sauveur; le curé d'Ars, c'est son accueil pour les âmes pécheresses et sa miséricorde; Thomas d'Aquin, c'est un peu de la lumière du Verbe... L'Incarnation est pour tous les hommes; mais ne pourrait-on pas dire que l'Incarnation est par tous les hommes ? (3)

Et moi, que suis-je et que dois-je être dans ce resplendissement du Christ total ? Car le plus humble des chrétiens a une vocation particulière, correspondant à sa prédestination dans le Christ; une tâche lui est dévolue, pour laquelle il n'aura pas de remplaçant. « Jésus en ses états et en ses mystères est lui-même notre partage, et, nous donnant une part universelle en lui, il veut que nous ayons une part singulière en ses divers états, selon la diversité de son élection sur nous et de notre piété envers lui » (4). Si je me dérobe à ma tâche divine, le Verbe sera moins rayonnant; et Dieu, pour employer une expression

(1) *Comm. in Amos.* Sur le Christ « partiel » en chacun de nous, en attendant d'être « total » en tous », cfr *Ep.*, 55, *ad Amandum*, n. 15.

(2) *Lettre à Mgr Frémyot* (*Œuvres*, t. XII).

(3) Cfr CHARLES, *La prière de toutes les heures :* « Ut enarrent mirabilia tua »; SERTILLANGES, *La vie catholique*, I, *La vie en J.-C.*; BOSSUET, *Lettre à une demoiselle de Metz*, 4, 30 : « C'est l'ordre de la créature de ne pouvoir représenter que par la pluralité ramassée l'unité immense d'où elle est sortie ».

(4) BÉRULLE, *Op. de piété*, 940, 941.

humaine, éprouvera une déception. Qu'il y ait un Louis de Gonzague ou une Thérèse de Lisieux ne compensera pas avec une parfaite équivalence pour ma lâcheté qui voudrait déserter. La question est posée de savoir si, grâce à moi, la vie du Christ s'épanouira selon une certaine beauté singulière ou si, par ma faute, elle s'étiolera. L'Évangile chantera-t-il dans ma vie ou restera-t-il musique inanimée ? La formule de l'égocentrisme dilettante « O toi, le plus irremplaçable des êtres » n'est qu'une caricature de la grande pensée divine sur nos âmes.

Il est clair que cette doctrine du Christ total prolongeant sa vie par la nôtre, en même temps qu'elle donne à Jésus ses vraies dimensions dans l'univers, est seule capable de nous faire vivre une grande destinée, d'attribuer leur valeur réelle à ces actions, qui dans le monde de l'événement seraient infinitésimales, et de faire éclater ce cadre d'étroitesse qui, au plan des apparences, meurtrit nos ambitions illimitées. Du coup, notre existence de fourmi humaine devient une existence séculaire, universelle, utilisée magnifiquement et, pour tout dire, rédemptrice.

Peut-être convient-il davantage de rappeler comment cette même doctrine est par excellence unifiante, et dans quel sens plénier elle nous autorise à dire le « vivo ego iam non ego ». Sans doute l'union réelle avec le Christ se fonde sur la communication de la vie divine à nos âmes. La grâce des sacrements, la grâce surtout de ce Sacrement auquel sont ordonnés tous les autres (1), fût-elle à peu près insensible et sans retentissement psychologique appréciable, nous donne avec le Christ une continuité de vie réelle que le vocabulaire de l'union humaine est impuissant à exprimer (2). « Quand nous recevons en nos corps cet Unique, cet Indivisible, dit Cyrille d'Alexandrie, c'est à Lui plus qu'à nous que nos membres appartiennent » (3).

(1) Cfr DE LA TAILLE, *Myst. fidei elucid.*, 46, 47, 48, 49.

(2) NIEREMBERG, *Le prix de la grâce :* « Arcto adeo nexu... ut unum potius videremur quam uniti » cité dans PLUS, *Dans le Christ Jésus*, p. 43.

(3) *In Joan.* 17, 20-21; *P. G.*, LXXIV, 560.

Mais cette union ontologique profonde (1) doit s'épanouir consciemment en amitié; car si Dieu a voulu me donner la vie divine par l'intermédiaire de son Fils devenu mon frère, c'était, dans sa pensée, pour que je mène avec lui une vie fraternelle. Or malgré tout, comme êtres humains, le Christ et moi demeurons distants. Et ne faut-il pas avouer que ce milieu du temps et de l'espace, qui pose les hommes en les opposant et semble ne les unir que pour les disjoindre, est une distance infranchissable à tout essai d'amitié ?

« Heureux ceux qui l'ont vu passer dans son pays... » Or voici que par l'idée du Christ total se trouve conjuré ce dualisme meurtrier entre le Christ terrestre et fraternel, mais que chaque minute irrémédiable éloignerait de nous, et, d'autre part, le Christ céleste, seul actuel mais impassible et donc pour nos imaginations, lointain. Voici que nous rejoignons le Sauveur, car si alors il a vécu nos vies pour que nous puissions vivre maintenant sa vie, nos existences, qui semblaient distantes, ou à tout prendre juxtaposées, sont en réalité compénétrées.

C'est dans le Sacerdoce du Christ que je consacre, disait saint Paschase. Mais nous pouvons ajouter: c'est dans la prière du Christ que je prie, dans sa tentation que je résiste, dans son agonie que je souffre. Saint Jean Eudes aime à développer cette pensée: « Comme saint Paul nous assure qu'il accomplit les souffrances de Jésus-Christ, ainsi on peut dire en vérité qu'un vrai chrétien, qui est membre de Jésus-Christ et qui est uni avec lui par la grâce, continue et accomplit par toutes les actions qu'il fait en l'esprit de Jésus-Christ les actions que le même Jésus-Christ a faites durant le temps de sa vie sur la terre. De sorte que quand un chrétien fait oraison, il continue et accomplit l'oraison que Jésus-Christ a faite en la terre; lorsqu'il travaille, il continue et accomplit la vie conversante de Jésus, etc... Nous devons être comme autant de Jésus

(1) « A Christo... compactio per fidem... colligatio per subministrationem caritatis... actualis membrorum operatio ». *S. Thomas*, in cap. 4, *ad Ephesios*, l. 3.

en la terre pour y continuer sa vie et ses œuvres et pour faire et souffrir tout ce que nous faisons divinement et saintement dans l'esprit de Jésus, c'est-à-dire dans des dispositions saintes et divines » (1).

On entend bien que cette union profonde n'est pas confusion, que nos personnalités subsistent, qu'elles ne sont jamais absorbées par le Christ. Mais nous devons nous souvenir aussi qu'en un pareil sujet le langage philosophique le plus précis est approximatif et impuissant à traduire la réalité surnaturelle (2) ; nous devons nous rappeler également que le langage imagé est déficient et que l'union du Christ et des chrétiens est rendue très imparfaitement par l'imagerie du cep de vigne (3) et du corps ou par l'imagerie plus dépouillée et plus juridique de la société. Il ne s'agit donc pas de « réaliser » ces images ; ce serait à la fois trop et trop peu. « Le Christ parce que nous sommes en lui rassemblés, devient une cité ». Mais saint Hilaire qui emploie cette comparaison sait fort bien que le lien qui nous unit au Christ est tout autre qu'un lien social. Nous sommes un seul corps ; non point de par la continuité de vie physique, mais en vertu d'une union qualitativement différente et d'ailleurs beaucoup plus étroite. Saint Jean Chrysostome expliquant ce qu'est « l'unité de l'esprit », ne craint pas de dire : « L'esprit est donné pour unir ceux qui étaient divisés par la race et par les mœurs. Alors le vieillard et l'adolescent, le pauvre et le riche, l'enfant et le jeune homme, la femme et l'homme, et toute âme ne font qu'un. Et ils sont plus unis que s'ils étaient un seul corps » (4).

Le Christ et moi restons deux personnes distinctes; et c'est

(1) *Royaume de Jésus : Œuvres*, I, 164.

(2) Cfr les réflexions de Saint Jean de la Croix, dans le *Prologue du Cantique spirituel.*

(3) « Cette vérité est plus réelle et plus importante que la réalité du cep et de la vigne qui n'en est que l'ombre et la peinture » Bérulle, *Op. de piété*, cxliii.

(4) *In Ephes*, 4; *hom.* 9.

d'ailleurs ce qui lui permet de couronner en moi ses propres dons et me faire mériter. Mais cette distinction « ontologique » des personnes, cette opposition de « toi » et de « moi », nécessaire pour éviter un panchristisme chimérique, ne saurait nuire à l'union profonde. La doctrine de la Sainte Trinité est là pour nous le rappeler toujours, en nous révélant le mystère de la Charité même, dont la perfection consiste en ce qu'il y ait trois « moi » sans qu'il y ait « le mien » et « le tien ». Le véritable obstacle à l'union n'est pas la distinction des personnes, mais l'opposition des égoïsmes. Il nous est possible de continuer le Christ, il est possible que le Christ agisse et pâtisse en nous, à condition que ces actions qui sont nôtres, soient bonnes et donc lui soient attribuables, et qu'elles lui soient attribuées, puisqu'elles sont réellement siennes; à condition que je n'arrête pas finalement à mon propre moi mes actes personnels pour en faire des actes égoïstes; à condition que je n'existe et ne me pose que pour me donner à lui.

Commentant la doctrine de saint Paul, un théologien aussi grave que Cajetan ne craint pas de déclarer : « Toutes mes actions vitales, comme comprendre, penser, aimer, me réjouir, être triste, désirer, travailler, ne sont plus mes actions, elles ne viennent plus de moi, elles viennent du Christ en moi. En effet, celui qui est crucifié avec le Christ a le Christ comme explication de tous ses actes ; et le Christ dirige, dispose et emploie de telle sorte ses forces intérieures et extérieures que à bon droit on peut dire que c'est le Christ qui vit en lui » (1). Et l'un de ces grands spirituels du XVII^e siècle, « découverts » par H. Bremond, écrivait : « Nous sommes toujours deux qui sommes inséparables, Notre Seigneur Jésus-Christ et moi; lui... comme mon tout et moi comme une partie de lui ; lui, comme ma personne même en lui. Ainsi en me donnant à vous, Seigneur, je vous donne toujours avec moi Jésus-Christ, et ce n'est jamais qu'en sa personne que je parais devant vous ; ce n'est jamais que par lui, comme étant votre parole

(1) *In Gal.*, 2, 19; cité dans MERSCH, II, 257.

même que je vous parle ; ne me regardez donc jamais devant vous comme moi-même, ô grand Dieu, regardez-moi toujours comme membre de Jésus-Christ, et, me regardant ainsi, ne me refusez jamais l'oblation que, vous faisant de moi, je vous fais, sans comparaison, plus de lui que je ne vous la fais de moi-même.... Je ne suis qu'un organe pour former sa parole ; je ne suis qu'un écho de ses grandes prières qu'il vous a fait pour moi dans les jours de sa vie » (1). Le Père Surin exprime la même idée : « C'est en lui et par lui qu'on agit, qu'on parle, qu'on désire, qu'on s'attriste ou qu'on se réjouit ; sans que l'âme puisse reconnaître en soi d'autre principe de ses actions et de ses divers sentiments que Jésus-Christ vivant et agissant en elle » (2).

N'est-ce pas ainsi d'ailleurs que l'homme retrouve la vérité de sa nature profonde, puisqu'il n'est posé dans l'être et ne subsiste que comme une relation au Créateur et puisque le chrétien, par tout lui-même, est en relation avec le Christ, Bérulle dit : est une relation au Christ : « Nous devons tous désirer non pas d'être, mais ou de n'être point ou d'être en relation vers Dieu et son Fils unique, voire n'être que relation vers lui, tout notre être devant être anéanti par la grâce « vivo ego... » et n'être que relation. Dans ce monde, cette catégorie de relation est une des plus petites ; et c'est la catégorie la plus puissante dans le monde de la grâce, qui ne subsiste et ne consiste qu'en relation vers Dieu.... O que cette catégorie de relation est importante dans le monde de la grâce! » « Nous sommes une pure capacité de lui, tendante à lui et remplie de lui » (3).

Et qu'on ne dise pas que ce lyrisme métaphysique est bien abstrus, et que nous, chrétiens moyens, sommes incapables de cet enthousiasme sur « la catégorie de relation ». Qu'on ne prétende pas que cette spiritualité si traditionnelle doit rester le privilège de quelques mystiques, comme se situant

(1) NOULLEAU, dans BREMOND, *Hist. litt.*, VII, p. 225.
(2) *Catéchisme spirituel.*
(3) *Op. de piété*, 118; *Lettres* 1358.

dans une atmosphère irrespirable pour le fidèle ordinaire. Ce n'était pas l'idée des maîtres du XVII^e siècle. « Jésus-Christ, dit Saint-Jure, est l'air spirituel que nous devons continuellement respirer.... Il faut que dans toutes nos actions nous attirions Notre-Seigneur agissant, et que nous les fassions toutes avec lui, par lui, et en lui, à sa mode pour l'intérieur et pour l'extérieur » (1). Et un autre jésuite, Guilloré, n'hésitait pas à déclarer « L'obligation (d'être animé de l'esprit de Jésus) en est indifféremment à tous les chrétiens; et si vous me dites qu'il en est très peu qui entendent et encore moins qui pratiquent cette vie de Jésus, je vous réponds aussi que cela même est pitoyable dans le christianisme, mais que l'obligation n'en est pas moins grande » (2).

D'ailleurs rien n'est plus facile que de transposer la scolastique toujours un peu hérissée de Bérulle en piété, voire en « pratique de piété ». « Je suis tellement animé de l'esprit de mon Jésus qu'il me semble être ma seconde âme, l'âme de mon âme. Tout ce qu'il veut, je le veux ; tout ce qu'il commande, je l'accomplis; ce qui lui plaît me plaît; ce qu'il ne désire pas, je ne le désire pas. Il est tout en moi. Il est en mes mains pour écrire,.... Il est en mes yeux pour voir et pour lire.... etc » (3). « C'est en lui et par lui qu'on agit, qu'on parle, qu'on désire, qu'on s'attriste ou qu'on se réjouit... » (4).

Bien plus, on n'aurait pas de peine à montrer que cette spiritualité, loin d'être trop ambitieuse, est pour les miséreux que nous sommes, l'unique solution viable. Raison de plus, quand on se sent pauvre, de s'approprier les mérites du Christ, supplément de toutes les insuffisances. « Un cœur persuadé de sa corruption et de sa bassesse a peine de parler devant Dieu, et d'offrir rien de son fond; mais tout son refuge est

(1) SAINT-JURE, *Union avec J.-C.*, ch. 36.

(2) GUILLORÉ, *Maximes spirituelles*, dans BREMOND, *Introd. à la philos. de la prière*, p. 263. Cfr JUDDE; *Retr. de 30 jours*, 2^e semaine.

(3) *Esprit de M. Olier*, p. 153.

(4) SURIN. *Catéchisme spirituel.*

aux opérations de Jésus, pour avoir quelque chose à présenter à Dieu, laquelle soit digne de Dieu » (1).

Au reste cette doctrine spirituelle enrichissante n'est pas une méthode de facilité. La confiance qu'elle inspire n'est pas un laisser-aller ; il serait injuste de la condamner comme un quiétisme alanguissant : « Si le Christ prie et agit en moi, à quoi bon l'effort ? » Sans doute une déviation est toujours possible, mais celle-là ne pourrait se réclamer de la doctrine ici rappelée, qu'au prix d'un contre-sens absolu.

Comment le devoir de continuer le Christ ne serait-il pas une réquisition de toutes nos activités et un appel à la vertu sous toutes ses formes ? Comment cette « impuissance de Jésus qui l'oblige à nous rechercher » (2) ne serait-elle pas un stimulant irrésistible ? Comment, après avoir pris conscience de notre situation réelle de chrétiens, ne pas nous interdire rigoureusement tout acte qui ne pourrait pas être « assumé » par le Christ, tout sentiment qui ne serait pas « avouable » par lui : recherche de soi, vanité, immortification, etc. ? Ce n'est pas d'hier que les auteurs spirituels ont trouvé dans cette théologie le principe d'une ascèse sévère. « Une tête couronnée, des membres délicats : contre-sens ! » disait saint Bernard. Et l'auteur des Méditations de saint Anselme : « Vous êtes le corps du Christ... Gardez donc et ce corps et ces membres avec tout l'honneur qui leur est dû. Vos yeux sont les yeux du Christ : tournerez-vous les yeux du Christ qui est la Vérité du côté de la bagatelle et du mensonge ? Vos lèvres sont les lèvres de Jésus-Christ : les ouvrirez-vous, je ne dis pas seulement aux paroles mauvaises ou calomnieuses, mais même aux discours inutiles, aux conversations frivoles, ces lèvres consacrées au service de Dieu et à l'édification de vos frères ? Avec quelle vigilance et quel respect devons-nous gouverner tous nos sens et tous les

(1) Guilloré, *Max. spir.*
(2) Olier.

membres de notre corps, puisque le Seigneur en personne préside comme chef à leur action! » (1).

Et c'est un fait bien notable que le hasard n'explique pas, que le plus « christocentrique » des écrivains spirituels du XVII^e siècle soit le même qui nous ait laissé sur l'abnégation les pages les plus « ignatiennes », et j'allais dire les plus redoutables. « Notre vie, dit Bérulle, en son usage et exercice ordinaire, doit être une croix universelle et une mort perpétuelle à soi-même ». « L'esprit de l'école de Jésus et le sommaire de ses enseignements, c'est l'esprit d'abnégation, et c'est celui auquel se réduisent toutes ces vérités et toutes ces pratiques... » A cela rien d'étonnant, puisque « le Mystère de l'Incarnation est un mystère, à proprement parler, d'abnégation » (2), puisque le Jésus que nous avons « en nos mains, en nos cœurs, en nos bouches » est un crucifié, et qu'il y aurait un vrai scandale à ce que « la mort d'un Dieu nous fasse si peu mourir à nous-mêmes » (3).

Jésus-Christ est toujours une victime. Jésus-Christ, « en sa personne divine est un autel sur lequel tous les hommes sont offerts à Dieu ». Et le but qu'il poursuit en nous unissant à lui est, comme le dit Olier en un langage magnifique, « de dilater l'hostie, de faire à Dieu un plus grand sacrifice, de faire de nous, les offrants et les adorateurs, autant de victimes à Dieu, d'achever en nous qui, avec Jésus-Christ, faisons la totalité de l'hostie offerte, un sacrifice vraiment universel » (4).

La vraie manière de continuer le Christ est celle que pratiquait saint Paul « adimpleo quae desunt passionum Christi ». Et quiconque a le sens du Christ comprend ces paroles si chrétiennes du poète:

« Vos larmes et votre foi, votre sang avec le sien dans le calice,

(1) *Médit.* I, n. 5.
(2) *Op. de piété*, 1167, 1168.
(3) *Lettres* 1487.
(4) Explication des cérémonies de la Grand-Messe.

C'est cela, comme le vin et l'eau, qui est la matière du sacrifice ».

« Ayez pitié de Lui qui n'a eu que trente-trois ans à souffrir !

Joignez votre passion à la sienne, puisqu'on ne peut qu'une fois mourir ! » (1).

Peut-être n'était-il pas inutile, pour prévenir certaines équivoques, de caractériser brièvement la spiritualité qui découle de la doctrine « in Christo Jesu ». Mais comment évoquer le « climat » de la vie chrétienne qu'elle inspire et son charme inégalé ? Pour retrouver le Christ galiléen, nous n'avons pas besoin de pèlerinages archéologiques souvent laborieux, toujours un peu décevants, ni même de je ne sais quel « exercice » artificiel d'imagination. Dans nos contemplations, rien n'est factice; nous n'avons pas à « faire comme si » nous étions présents aux épisodes évangéliques. Par delà une barrière en apparence infranchissable, nous rejoignons le Sauveur.

Rien n'est plus propre à nous unir au Jésus historique et au Christ de toujours que ces échanges mystérieux entre lui et nous, ces répondances entre ses « hier » et nos « aujourd'hui ». Hier il nous méritait la grâce, mais en vivant notre aujourd'hui; la pensée distincte du Christ pour moi et ma pensée actuelle vers lui, la réalité de la grâce acquise alors, la réalité de mon action maintenant offerte, c'est là une trame et une chaîne divinement entrecroisées, un tissu que rien ne peut déchirer. Il y a union de deux vies, il y a fusion de deux cœurs. « Aimer, c'est comprendre »; aucune phrase ne marque plus impitoyablement les limites et la faiblesse congénitale de tout amour humain; aucune ne glorifie mieux l'amour du Christ. Les cœurs les plus proches de nous seront toujours distants, sauf le sien, parce qu'il a vécu notre vie, et, plus encore, parce qu'il a souffert notre souffrance; et n'est-ce pas là le principe des solidarités indestructibles ?

(1) P. CLAUDEL, *La Messe là-bas*.

Le Sauveur de Gethsémani n'a pas seulement éprouvé des souffrances de même nature que les miennes; même si l'on me disait qu'elles ont été infiniment plus douloureuses, ce serait encore trop peu; car lui et moi, frères dans une souffrance semblable, nous resterions pourtant étrangers. Mais il a subi mes souffrances à moi : « Il m'aurait moins aimé s'il n'avait pris les affections que je ressens. Il s'est attristé pour moi, celui qui ne pouvait avoir pour lui aucune cause de tristesse... » (1). Au jardin, il a été seul, car ses amis dormaient d'un sommeil appesanti. Et cependant ce désert était peuplé; toute l'humanité était avec lui. « Il portait en lui notre faiblesse; et dans ses paroles il disait la répugnance des siens devant la mort » (2). Tous les hommes étaient en lui avec leurs dégoûts et leurs agonies. Depuis lors aucun homme n'a le droit de se plaindre de sa solitude; dès qu'on est compris, on n'est plus seul; n'avons-nous pas été compris par le Christ ? (3)

Il est l'ami secret, celui auquel on peut vraiment tout dire parce qu'on n'a plus rien à lui apprendre. Ma vie entière a été connue de lui en son cœur humain : ma souffrance, parce qu'il l'a subie pour me mériter la force de la supporter; mon péché, puisqu'il l'a expié, puisqu'il n'en a ignoré que l'instant de culpabilité joyeuse et qu'il a connu la Justice divine qui le sanctionne (4); il a connu mon amour aussi, mon amour compatissant et réparateur; il l'aurait connu davantage, si maintenant j'étais moins lâche... Il me connaît et me convie à son intimité.

(1) Saint Ambroise, *In Luc* 10, n. 56, 57.

(2) Saint Augustin, *In ps.* 21; *En.* 2, n. 3, 4.

(3) Cfr aussi dans un sermon de Pâques (ap. G. Morin, p. 25) le beau passage d'ailleurs intraduisible : « Homme, puisqu'en ma chair j'ai pris ta chair, comment ma voix ne serait-elle pas ta voix ? Quand je dis : « J'ai le pouvoir de donner ma vie et j'ai le pouvoir de la reprendre », je parle en Dieu et le révèle; quand je dis : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », je parle en homme et c'est toi que j'exprime. Réjouis-toi de ce que je suis en toi et reconnais ce que tu es en moi (agnosce te in me). Quand je dis : « J'ai le pouvoir de donner ma vie », je te viens en aide; quand je dis : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », tu apparais en moi ».

(4) « Il a eu de la douleur pour les péchés de tous » *S. Th.*, 3, q. 46, art. 6.

L'Église du XX^e siècle, dont je suis membre, est tenue de mieux comprendre l'agonie de Jésus que les trois privilégiés alourdis par le sommeil : le déroulement de sa propre histoire est l'agonie même du jardin se déployant le long des siècles; la sueur de sang est un commencement et une prophétie; les tristesses de l'Église doivent l'aider à méditer la tristesse de son Chef. Et quant à moi, l'expérience humaine, les années qui passent, ma propre histoire doivent me révéler le Cœur de Jésus souffrant. Il y a même une part de ses douleurs que je suis seul à pouvoir comprendre. Il a souffert par moi, de mes péchés; il a souffert de moi, de mes souffrances; il a souffert pour moi, pour mon salut et mon mérite; il veut souffrir en moi.

Ce que nous disons de l'agonie du Christ pourrait se répéter de tous ses mystères, car Jésus « est nôtre par état et non pas seulement par quelques actions » et l'homme ne doit se considérer jamais que « comme une suite et partie de Jésus... Subsistant en Jésus, enté en Jésus, vivant en Jésus, opérant en Jésus, fructifiant en Jésus » (1).

Cette doctrine spirituelle profonde et simple, si efficace pour « déchasser de nous l'amour-propre » (2), merveilleusement consolante et si utilement « quotidienne », doit être encore notre grande force au moment suprême. Grâce à elle, la mort n'est plus un accident brutal, mais l'exaltation de notre vie et sa consommation solennelle. Car chacun de nos « états » n'étant qu'une continuation des mystères du Christ, notre mort n'est qu'un prolongement de sa mort, et, en un certain sens, le complément de son sacrifice. On nous excusera de citer un peu longuement, sur ce sujet, le Bossuet très beau et trop peu connu des « Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ ».

« Le Sauveur s'était chargé non seulement des péchés, mais aussi de tous les intérêts, des obligations et de tous les devoirs de ses enfants et de ses véritables membres mystiques : leur

(1) BÉRULLE, *Op. de piété*, V.
(2) BÉRULLE.

agonie était à la croix distinctement présente aux yeux de son cœur : il prévit le genre de maladie dont ils devaient mourir... Qui pourrait comprendre l'étendue et l'effort de la charité avec laquelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne ? Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations, et en supplément de ce qu'ils ne pourraient pas faire en ce temps : il consacra en lui la peine naturelle que l'âme ressent... Il la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père; il offrit cette agonie de ses enfants et toute sa suite, par un mouvement d'amour qu'il leur communiqua dès lors, s'ils sont en état d'y avoir part, et dont il leur fit le transport aux yeux et dans le sein de son Père, en supplément de leur impuissance... ». « Le Cœur sacré de Jésus-Christ a été rempli dans sa passion de la douleur de vos péchés; il faut participer à cette douleur, il faut s'y unir et la demander, l'offrir en supplément de la faiblesse de la vôtre... Jésus-Christ en acceptant et en offrant sa mort, a accepté la vôtre et l'a offerte à son Père; il lui a remis entre les mains votre vie en lui remettant la sienne... il faut donc dire avec lui, et avoir intention de le dire dans tous les sentiments dans lesquels il l'a dit : In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum ».

« ... Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ; il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice; il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice que son dernier soupir... Tous les enfants des promesses prirent alors leurs places avec le Sauveur; et devenant des victimes, leur mort qui n'aurait pu être jusque-là qu'une peine du péché, fut changée, dans celle de Jésus-Christ, en nature de sacrifice... La mort des vrais chrétiens, consacrés dans le baptême pour être des victimes, est devenue dans celle de Jésus-Christ un sacrifice parfait; et de son oblation et de la leur il ne s'en est fait qu'une seule oblation... C'est donc là que toutes les agonies se terminent : c'est ce grand sacrifice qui en est le préparatif et, si l'on ose dire, le pompeux appareil. Jésus-Christ en est le Souverain Prêtre; n'y envisageons rien de naturel; et un des

grands emplois de sa sacrificature jusqu'à la fin des siècles sera de renouveler et de perpétuer son sacrifice, non seulement dans le mystère de la Sainte Eucharistie, mais encore dans la mort de tous les vrais fidèles ».

« Ainsi le chrétien s'unissant alors, non seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son sacrement, mais encore à son esprit et à son cœur; entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins, voulant disposer de son être et de sa vie comme le grand Sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort; et achève dans ce dernier moment ce sacrifice auquel il avait été consacré au baptême, et qu'il a dû continuer tous les jours de sa vie » (1).

Puissent les quelques réflexions qui précèdent nous aider à mieux comprendre la phrase éblouissante et simple des maîtres spirituels du XVII^e^ siècle : « Le monde dans lequel nous vivons est Jésus-Christ ».

Ce monde, que nous habitons depuis toujours, n'est-il pas à découvrir sans cesse ? Heureux le chrétien qui aura fait la grande découverte ! Sa vie entière en sera transfigurée.

Lyon. G. SALET, S. I.

(1) BOSSUET, *Œuvres*, t. VII (éd. LACHAT).

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE ANTIQUE ET PAPYROLOGIE

Marquer les points de contact de la papyrologie et de la littérature chrétienne antique (1), c'est préciser l'apport fourni par les textes écrits sur papyrus à l'intelligence du christianisme primitif, en termes plus scolaires, c'est déterminer leur rôle dans l'étude positive de l'Écriture et de la Tradition. Ils ne courent guère le risque de surenchère, tant sont multiples leurs titres à l'attention du théologien. Humbles débris ensevelis depuis quinze cents, deux mille ans et plus, sous le sable des ruines égyptiennes, ils comptent parmi les témoins les plus

(1) Dans la masse des publications papyrologiques, citons quelques ouvrages, plus marquants, qui pourront utilement renseigner le lecteur. Pour une première prise de contact, on pourra se servir des études de : Arthur HUNT, *Papyrology*, dans *The Encyclopaedia Britannica*, 14e édit., 1929, t. XVII, p. 243-246. — Ed. Maunde THOMPSON, *Papyrus* (plante), dans *The Encyclopaedia Britannica*, 11e édit., 1910-1911, t. XX, p. 743-745, reproduit sans guère de changements dans la 14e édit., 1929, t. XVII, p. 246-248. — K. PREISENDANZ, *Zur Papyruskunde*, dans *Handbuch der Bibliothekswissenschaft*, Leipzig, 1931, t. I, p. 300-331 (excellent et de lecture aisée). — *Chronique d'Égypte*, Bulletin périodique de la Fondation égyptologique Reine Élisabeth, Bruxelles, I, 1925, etc.

Exposés plus techniques, dans P. COLLOMP, *La Papyrologie*, dans *Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, 1927 (succinct, mais riche). — W. SCHUBART, *Einführung in die Papyruskunde*, Berlin, Weidmann, 1918; *Papyruskunde*, dans *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, herausgegeben von H. GERCKE und E. NORDEN, Bd I, 3e édit., 1924. — L. MITTEIS et U. WILCKEN, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, Leipzig-Berlin, Teubner, 1912 (toujours indispensable).

Vue d'ensemble sur les travaux accomplis jusqu'ici et les résultats : K. PREISENDANZ, *Papyrusfunde und Papyrusforschung*, Leipzig, Hiersemann, 1933. — *Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte*, Heft 19 : *Papyri und Altertumswissenschaft, Vorträge des 3en Internationalen Papyrologentages in München vom 4 bis 7 September 1933*, herausgegeben von Walter OTTO und Leopold WENGER, Munich, Beck, 1934 (aperçus synthétiques de Kenyon, Jouguet, Martin, Calderini, Bell, Ghedini, etc., quelques-uns remarquablement suggestifs).

Quelques recueils de textes, surtout de textes chrétiens : C. SCHMIDT et

immédiats et les plus objectifs d'un des milieux historiques du christianisme naissant. S'ils nous arrivent souvent par fragments, du moins reflètent-ils sans fard la physionomie de l'Égypte ptolémaïque, romaine ou byzantine, les pièces qui les composent n'ayant été rédigées ni pour le public du moment ni pour la postérité. Leur voix a l'accent de la sincérité; elle y joint celui de l'inédit, puisque le grand nombre était inexistant pour nous il y a cinquante ans. En se faisant entendre, après les parchemins du moyen âge et les inscriptions lapidaires, ils sont venus ajouter à nos informations sur l'antiquité des révélations inattendues, sensationnelles, bref, une source de connaissances d'un genre tout nouveau qui faisait dire au vieux Mommsen : « le XIX^e siècle a été le siècle de l'épigraphie, le XX^e appartiendra à la papyrologie. »

Au lecteur, porté peut-être à associer trop étroitement ou à identifier papyrologie et égyptologie, ces quelques lignes auront déjà laissé entrevoir une première délimitation de la matière. L'on n'a pas eu en vue ici les nombreux rouleaux de papyrus hiéroglyphiques et démotiques, trouvés dans les tombeaux et souvent ornés de magnifiques enluminures comme

W. SCHUBART, *Altchristliche Texte, Berliner Klassikertexte*, Berlin, 1910. — CABROL-LECLERCQ, *Relliquiae Liturgicae vetustissimae*, dans *Monumenta Eccl. liturgica*, I, 2, 1913, p. CXXXVII-CCXLVI. — Charles WESSELY, *Les plus anciens monuments du christianisme écrits sur papyrus*, Textes grecs édités, traduits et annotés, dans *Patrologia Orientalis*, de R. GRAFIN et F. NAU, I. Tome IV, fasc. 2, 1907; II. Tome XVIII, fasc. 3, 1924. — Giuseppe GHEDINI, *Lettere cristiane dai Papiri Greci del III e IV secolo*, Milan, Presso l'amministrazione di « Aegyptus », 1923. — Karl PREISENDANZ, *Papyri Graecae magicae. Die griechischen Zauberpapyri*, herausgegeben und übersetzt, Leipzig-Berlin, Teubner, I, 1928; II, 1931. — C. DEL GRANDE, *Liturgiae Preces Hymni Christianorum e papyris collecti*, 2^e éd., Naples, Loffredo, 1934. — H. LIETZMANN, *Griechische Papyri*, 4^e éd., Berlin, De Gruyter, 1934.

Bulletins papyrologiques récents pour se renseigner périodiquement sur la marche des publications de textes et d'études : *The Journal of Aegyptian Archaeology*, XX, 1934, 78-106. — *Revue des Études grecques*, XLVII, 1934, 449-478. — *Archiv für Papyrusforschung*, XI, 1933-35, 117-152 et 220-317. — *Byzantion*, X, 1935, 341-366. — *Byzantinische Zeitschrift*, XXXV, 1935, 166-168. — *Aegyptus*, XIV, 1934, 355-377. — Aperçu le plus récent : Medea NORSA, *Papirologia*, dans *Enciclopedia Italiana*, t. XXVI, 1935, p. 257-263.

le fameux *Livre des Morts* ou le *Livre de l'Am-Douat;* on n'a pas non plus envisagé ici les plus précieux papyrus qui font tressaillir l'égyptologue, comme le papyrus royal de Turin, unique pour la chronologie et l'histoire de l'Égypte, et trouvé il y a un siècle déjà par Drovetti dans les tombeaux de Thèbes.

En effet, bien que le plus vieux papyrus daté remonte au IV^e^ millénaire avant le Christ, c'est-à-dire à plus de 1.000 ans avant le « Moyen Empire », l'époque classique de la littérature égyptienne, et que quelques-uns proviennent du VIII^e^ siècle après Jésus-Christ, ce qui démontre un emploi de plus de 4.000 ans, en fait la presque totalité des papyrus étudiés par la philologie classique, les seuls auxquels s'intéressent directement ces pages, appartiennent au millénaire qui va de la conquête de l'Égypte par Alexandre à l'invasion arabe : en conséquence, leur signification se trouve précisée, mais aussi restreinte, par les deux coordonnées de temps et de lieu qui déterminent leur origine. Cela explique comment on a pu dire que pratiquement, avec quelques enclaves coptes qui annoncent le recul de la culture gréco-romaine en Égypte, ou quelques avancées arabes qui marquent la fin de l'ère byzantine dans la vallée du Nil, la papyrologie telle qu'elle s'est constituée comme science auxiliaire de la philologie est principalement grecque : c'est l'Égypte hellénisée des Ptolémées ou de l'empire qu'elle nous révèle, avec ses préférences littéraires, ses institutions, ses cultes, et, de ce chef déjà, les apports nouveaux intéressent le christianisme naissant dont ils nous aident à mieux saisir un des tout premiers milieux de propagation.

Que la prédiction de Mommsen soit en voie de réalisation pour cette période, c'est ce que démontrera un bref aperçu de la papyrologie comme science, et un rapide inventaire de ses résultats dans le domaine profane en général, mais surtout dans le domaine chrétien; dans ce domaine chrétien, le principal développement sera donné à la partie non biblique. Généralement mieux connu des lecteurs, l'apport des papyrus aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament pourra être présenté en raccourci dans une vue d'ensemble.

Depuis toujours, on savait que le papyrus avait tenu dans la vie civile et littéraire du monde méditerranéen ancien la place qui devait être occupée au moyen âge par le parchemin et, à partir du XV^e^ ou du XVI^e^ siècle, par le papier de chiffon. Au livre IV de son *Historia Plantarum* (IV, 8, 3), le disciple d'Aristote et son successeur à la tête du lycée, Théophraste, avait décrit la plante égyptienne appelée papyrus et signalé, entre autres usages, celui de matière à écrire. Cette description avait été reproduite en latin par Pline l'Ancien (*Nat. Hist.*, XIII, 11-13), qui n'hésitait pas à l'introduire par cette laudative formule : « La culture humaine de la vie, en tout cas la gloire posthume, dépend avant tout de l'emploi du papier, *cum chartae usu maxime humanitas vitae constet, certe memoria* ». Pline également avait détaillé les manipulations par où passait la plante avant de servir à l'écriture; il avait classé les différentes qualités de papyrus, depuis l'espèce de luxe réservée à la transcription des livres religieux, *hieratica papyrus*, jusqu'au vulgaire papier d'emballage des épiciers, *emporitica papyrus*.

Sans doute, dès le début du XIX^e^ siècle ou la fin du XVIII^e^, les bibliothèques européennes possédaient plusieurs beaux spécimens, remontant à la fin de l'antiquité ou au haut moyen âge. Elles pouvaient notamment se vanter d'avoir les homélies de saint Avit (VI^e^ siècle), conservées à Paris, les sermons et les lettres de saint Augustin (VI^e^ et VII^e^ siècles), partagés entre Paris et Genève, le « De Trinitate » de saint Hilaire (VI^e^ siècle), possédé par Vienne, un Josèphe latin (VII^e^ siècle), retrouvé au XVIII^e^ siècle dans le fonds de l'Ambrosienne à Milan, et quelques autres, en majorité latins. Si l'on y ajoute les documents de la chancellerie pontificale écrits sur papyrus jusqu'au X^e^ siècle, les diplômes latins de Ravenne datés des V^e^, VI^e^, VII^e^ siècles, et quelques autres chartes médiévales, l'inventaire comprendra à peu près la totalité des papyrus connus jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle.

En somme, peu de textes, peu de différence pour le contenu d'avec les manuscrits sur parchemin, et, jusqu'à cette époque, pas plus de titres à une classification d'après la matière sur

laquelle ils étaient écrits, que le contenu des in-folio et des in-quarto ne se prête à une répartition basée sur le seul souci du format.

Tout changea quand on se trouva en présence de papyrus contemporains d'Alexandre et de Jules César, de Dèce et de Constantin, sans parler des pièces beaucoup plus anciennes encore, comme cette feuille de comptes égyptienne, datée du règne d'Assa, environ 3580 à 3536 avant Jésus-Christ : respirant encore l'antiquité, ces reliques méritaient la considération due à des témoins oculaires non prévenus, et, partant, la préférence sur les parchemins. Ce traitement privilégié leur eût été accordé dès les premières trouvailles du XVIII^e siècle, si celles-ci avaient été aussi abondantes, aussi méthodiquement et fructueusement exploitées que celles de la fin du XIX^e siècle.

Mais les 1806 rouleaux, préservés de l'humidité sous la couche de lave du Vésuve depuis l'an 79 après Jésus-Christ, et exhumés à Herculanum en 1752, ne répondirent pas à l'attente des savants : si l'on y déchiffra quelques écrits épicuriens, la plupart des volumes se refusèrent à se laisser dérouler alors. En 1825, 210 avaient été ouverts; 490 autres en 1883. Mais les problèmes techniques à résoudre demeurent des plus ardus et à l'aube des grandes fouilles systématiques d'Égypte, le travail de déroulement par des procédés nouveaux durait encore, sans résultat appréciable. Sans doute aussi, dès 1788, le danois Nicolas Show avait publié la fameuse *Charta Borgiana*, reste d'une trouvaille de 50 rouleaux, acheté par un antiquaire européen à des fellahs de Memphis, qui avaient lentement brûlé le reste pour son arôme : elle contenait un texte documentaire daté de 191/192 après Jésus-Christ. Depuis, les acquisitions de ce genre n'avaient pas cessé, dues à d'obscurs marchands, ou aux représentants d'Europe en Égypte, tel, le consul général de Suède, Jean d'Anastasy, qui a donné son nom à plusieurs papyrus. Mais c'était là travail d'occasion, découvertes fortuites, qui faisaient entrer en Europe, — la plupart du temps à la Bibliothèque Vaticane, — quelquse curiosités de musées, dédaignées des savants.

Le premier branle fut donné en 1877, quand des indigènes de la province actuelle d'El Fayoum, dans l'ancienne Heptanomide, fouillant au nord de la capitale Medînet el Fayoum, les ruines de l'antique ville des crocodiles, Crocodilopolis, appelée plus tard Arsinoé, eurent découvert des milliers de feuilles entières ou fragmentaires, couvertes de textes représentant sept langues différentes, grec, latin, arabe, hébreu, perse, démotique, copte, sans compter les hiéroglyphes, et que le butin, amené à Vienne, eut été acheté par l'archiduc Rainer en 1884. Aussitôt, le savant Charles Wessely s'attelait au travail de dépouillement, tâche qu'il devait continuer jusqu'à sa mort (1931). En même temps, les pièces entrées au hasard des acquisitions dans les grandes bibliothèques d'Europe commençaient à faire l'objet des études de quelques savants. C'est ainsi qu'en 1891, à l'ébahissement universel, F. Kenyon avait publié le texte de la Πολιτεία τῶν Ἀθηναίων (1), que Photius au IX^e^ siècle ne semble plus avoir connue que par des citations du VI^e^ siècle et qui avait échappé à la destruction sur le verso d'un papyrus trouvé à Hermoupolis (Chmunu, el-Aschmûnen près de er-Rôda) et contenant, au recto, des écritures de compte datant de la onzième année de Vespasien.

A peu près en même temps que Wessely, un chercheur anglais, Flinders Petrie, un des initiateurs des fouilles archéologiques, après Auguste Mariette († 1880), et l'organisateur de la « rationalisation » des fouilles, découvrait à Madînet Gurôb en 1889, autour de momies de crocodiles, du cartonnage fabriqué au moyen de papyrus couverts d'écriture. Heureux présages qui appelaient une organisation systématique de tout le travail : elle fut l'œuvre d'autres savants anglais, D.G. Hogarth, Bernard P. Grenfell et Arthur S. Hunt, que suivirent et imitèrent bientôt les savants des autres pays.

Sous les auspices de l'association *Egypt Exploration Fund*, ensuite *Egypt Exploration Society*, ils appliquaient aux fouilles,

(1) ARISTOTLE, *On the constitution of Athens*, edited by F.-G. Kenyon, London, 1891.

depuis 1895, des méthodes appropriées, et la période des trouvailles de hasard prenait à peu près fin grâce à ces expéditions scientifiques européennes organisées. Les fouilles d'Oxyrhynchos, dans le Fayoum, l'actuelle Behnesa, à une centaine de kilomètres plus au sud que Medînet, eurent un succès hors de pair. Avec Grenfell et Hunt, la papyrologie entrait dans la gloire. A leur exemple, se levaient des équipes, groupées autour de M. Gayet (1899), de P. Jouguet et G. Lefèbvre (1901-1902) en France, de U. Wilcken et P. Rubensohn (1899) en Allemagne, de Breccia et Vitelli en Italie, etc.; le butin affluait dans les bibliothèques d'Europe.

Dès leur première campagne, Grenfell et Hunt mettaient la main sur des *Logia Jesu* et un fragment de l'Évangile selon saint Matthieu, datant du IIIe siècle, qu'ils publièrent en 1898, en tête de leur premier volume des *Oxyrhynchos Papyri*. Pendant la saison de 1905-1906, ils découvraient deux cents vers de Pindare, du Bacchylide, des fragments d'Euripide, du Lysias, des textes de Sappho, plusieurs pièces intéressant la lecture de Platon, Démosthène, Isocrate. En 1912, ils rapportaient un drame satyrique de Sophocle, nouveau pour nous, les *Traqueurs*, Ἰχνεύται.

Pour éviter une énumération fastidieuse, qu'il suffise de rappeler que cinq auteurs ne nous ont transmis leur texte, en dehors de quelques petits fragments isolés, que par les papyrus : les poètes Bacchylide et Timothée de Milet, l'orateur attique Hypéride, le comique Ménandre et le mimographe Hérondas; un sixième, Aristote, par sa *Constitution d'Athènes* mentionnée ci-dessus, nous est apparu sous un angle totalement insoupçonné jusque-là. Les reliques des épopées homériques, les plus nombreuses parmi les glanures papyrologiques littéraires, attestent la popularité du vieux poète jusque dans les premiers siècles chrétiens. Quelques-unes, datant du IIIe siècle avant Jésus-Christ ou du début du second, nous instruisent sur les formes variées du texte homérique avant sa fixation par les philologues alexandrins. Bien des pièces des lyriques préclassiques et presque tout ce que nous savons de la principale œuvre de l'alexandrin Callimaque vient des papyrus. Ajoutons-y le

lacédémonien Sosylos, contemporain d'Annibal et son historien.

Et ces textes d'auteurs, qui nous livrent des pièces jusque-là inconnues ou permettent de réviser critiquement nos éditions, se réduisent à peu de chose si l'on met en regard la moisson de documents non littéraires. Des quelque 5.000 textes publiés en 1918, selon les calculs de W. Schubart, les fragments d'œuvres représentaient seulement le cinquième et la proportion n'a guère changé depuis, bien que les chiffres soient notablement montés. En 1933, à la troisième session des *Journées internationales des Papyrologues* (4-7 sept., Munich), un des vétérans de la papyrologie, Sir Frédéric Kenyon, ajoutait 117 textes d'ecrivains profanes aux 1170 relevés en 1923 par Oldfather, de l'University of Wisconsin; ce qui, avec les 331 textes bibliques, antérieurs aux derniers papyrus Chester Beatty, et les textes de la littérature chrétienne, dont aucune liste complète n'avait été publiée jusque-là, faisait monter à 2.000 environ l'ensemble des pièces littéraires.

Beaucoup plus nombreux sont les textes non littéraires; les uns sont d'ordre public : registres du cadastre, archives ou quittances du fisc, questions d'impôts, de travaux d'irrigation, actes de mariage, affaires de police locale ou provinciale, pièces de bureaucratie impériale. Les autres sont d'ordre privé : billets d'un fils prodigue à son père, invitations à dîner, listes de plats, amulettes païennes ou chrétiennes, cahiers d'écoliers et de professeurs, pièces d'administration d'un grand domaine privé : telles, les fameuses archives de Zénon, gérant d'Apollonius sous Ptolémée Philadelphe, au milieu du III^e^ siècle avant Jésus-Christ, déterrées par les natifs, en 1915, à Philadelpheia (Khabaret el-Gerza), en marge des fouilles organisées dès 1908 par les Allemands, et dispersées actuellement en une douzaine de bibliothèques, au Caire, à Florence, à Ann Arbor (Michigan Univ.), à Manchester, Londres, New-York, Lille, etc. Cette abondance d'informations instruit singulièrement sur les sentiments personnels des Égyptiens, sur l'administration, j'allais dire l'exploitation de la province au profit du gouvernement, sur la succession chronologique des événements, sur

l'apport de la coutume locale ou orientale dans le mécanisme de la vie publique, sur la pénétration ou le recul de l'hellénisme, et confirme avec éclat le mot prononcé par J. A. Letronne en 1826 déjà : « Il est difficile de trouver en Égypte une seule ligne de grec, qui ne révèle quelque particularité intéressante pour l'histoire, la langue ou la connaissance des usages du pays. »

Pour le dépouillement de l'immense butin, — déchiffrement des textes, critique d'attribution, interprétation littéraire, reconstitution historique, — une science nouvelle se créa, distincte de la paléographie et de l'épigraphie. Ce n'est pas le moment d'examiner ici de plus près les titres de cette science à l'unité et à l'indépendance; on les lui a souvent contestés. Ce qui est sûr, c'est que la nouvelle discipline, subalterne ou indépendante, prit tout de suite son essor. Les répertoires et recueils se multiplièrent, de nouvelles revues spécialisées se fondèrent, notamment l'*Archiv für Papyrusforschung* dès 1900, les bulletins papyrologiques trouvèrent place dans plusieurs grands périodiques, comme dans le *Journal of Aegyptian Archaeology*, dans *Aegyptus*, dans la *Revue des Études grecques*, dans *Byzantion*, etc.; des grammaires, des lexiques purent être composés, comme le monumental ouvrage de Preisigke, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden* (Berlin, 1925-1931, 3 volumes); et si nous n'avons pas encore, à côté du *Corpus Inscriptionum Latinarum* et des *Inscriptiones Graecae*, un *Corpus Papyrorum*, les matériaux qui pourraient y entrer un jour continuent d'être recueillis et catalogués; des bibliothèques comme le *British Museum*, des sociétés savantes et beaucoup de grandes et riches universités d'Europe ou d'Amérique, Berlin, Florence, Heidelberg, Kiel, Londres, Manchester, Michigan, Milan, Oslo, Paris, Strasbourg, Yale, pour citer quelques noms au hasard, ont leur département papyrologique, dont les publications alignent annuellement un certain nombre de volumes contenant le *Corpus* des textes récemment découverts et donnant le relevé détaillé des nouvelles acquisitions. Ils s'intitulent tantôt d'après la provenance des documents, *The Oxyrhynchos Papyri*, 1898 (17 volumes déjà en 1935), *The Tebtunis Papyri*, 1902-1907, *Corpus Papyrorum*

Hermopolitanorum, 1905, etc., tantôt d'après le nom du mécène propriétaire, *The Amherst Papyri*, 1900-1901, *Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer* (1887-1897), etc., tantôt d'après l'Université ou la Bibliothèque éditrice, *Griechische Papyri im Museum... zu Giessen*, 1910, etc., *Greek Papyri in the British Museum*, 1893-1917, *Papiri Fiorentini*, 1906, etc. Des congrès périodiques, comme celui de Munich en 1933, et celui de Florence en avril 1935, marquent les progrès d'ensemble et renforcent la cohésion entre les travailleurs. La papyrologie est devenue l'auxiliaire indispensable de la philologie classique et de l'histoire ancienne, gréco-romaine et byzantine ; elle s'impose par là-même au théologien et à l'historien des origines chrétiennes.

Par les textes spécifiquement chrétiens, ou teintés de christianisme, les papyrus nous permettent une prise de contact directe avec l'âme, la pensée, la vie quotidienne d'hommes vivant notre foi, dans la société gréco-romaine, quelque 1800 ou 1600 ans avant nous.

Si ces pages avaient pour objet la littérature biblique, un champ immense s'ouvrirait à nos yeux; car c'est là qu'au point de vue chrétien se présente la moisson papyrologique la plus imposante, tant par l'abondance des fragments scripturaires retrouvés que par les conclusions qu'ils permettent d'établir et qu'appuie l'ensemble des découvertes.

On passerait en revue les pièces importantes dont plusieurs sont connues seulement par les papyrus : fragments de la Genèse, des Psaumes, et des Prophètes, ou ce long morceau de l'Épître aux Hébreux (un tiers environ de l'ensemble), ou surtout ces quatre ou cinq chapitres de la version des LXX de Daniel, du III^e^, peut-être du II^e^ siècle, dont on n'avait jusqu'ici que des témoins tardifs du XI^e^ siècle, car elle avait été très tôt supplantée par la version de Théodotion. Une place de choix serait faite à la traduction copte de l'Évangile selon saint Jean, la plus ancienne jusqu'ici de toute la Bible : 43 feuilles, restes d'un codex qui en comptait cinquante, contemporaines à peu

près du *Vaticanus* et déterrées en 1923 dans un cimetière, à mi-chemin entre le Caire et Assouan (édition en 1924 par H. Thompson). Il faudrait analyser en détail toute la célèbre collection Chester Beatty, acquise en 1931 et dépassant en antiquité les acquisitions antérieures, entre autres ces passages d'évangiles, de l'Épître aux Romains (v, 17 à xi, 20) et de l'Apocalypse (ix, 10 à xii, 2), édités jusqu'à ce jour (1933-35) et datés par Sir Frédéric Kenyon du III^e^ siècle; une étude spéciale serait due au plus vieux de tous les fragments du texte grec des LXX, aux parties de codex contenant les Nombres et le Deutéronome, partagées entre la collection Chester Beatty et celle de Michigan University : elles paraissent selon toute vraisemblance remonter au II^e^ siècle, peut-être même à la première moitié de ce siècle. Enfin, une longue étude devrait être consacrée au texte qui détient aujourd'hui le privilège de l'antiquité, à ce fragment d'évangile non identifié, publié cette année même à Londres (1), et qui remonte au milieu, peut-être au premier quart, du II^e^ siècle; il est en tout cas bien antérieur à l'affirmation d'Irénée sur l'évangile quadriforme. Son âge et ses relations avec l'évangile de saint Jean lui promettent une brillante fortune dans les études contemporaines. Car, apparenté de près à l'œuvre johannique, il remet en question l'utilisation de celle-ci : l'explication qui fait de lui un dérivé dit déjà l'importance de la trouvaille.

Il faudrait rappeler aussi la confirmation apportée par les papyrus au texte de nos grands manuscrits sur parchemin, le *Vaticanus*, le *Sinaïticus*, l'*Alexandrinus*, sans accord toutefois exclusif, ni même prépondérant, avec aucune famille; au point qu'on a cru pouvoir émettre l'hypothèse que le texte bigarré de la majorité des papyrus est antérieur à toute édition savante.

De plus, tous les papyrus, civils ou religieux, nous font comprendre, en même temps que le caractère égyptien de la

(1) H. Idris Bell et T. C. Skeat, *Fragments of an unknown Gospel and other early christian papyri*, Londres, 1935. — E. H. Smothers, *Un nouvel évangile du II^e^ siècle*, dans les *Recherches de Science religieuse*, t. xxv, 1935, p. 358-362.

version des LXX, où les usages et les dénominations hébraïques sont traduits en expressions de terroir hellénistique, l'esprit nettement populaire des premiers écrits chrétiens; ils ont provoqué et facilité en même temps des recherches plus rigoureuses, et habituellement concluantes, sur l'orthographe du texte inspiré, sur la lexicographie, la syntaxe et surtout le vocabulaire des LXX aussi bien que du *Nouveau Testament*, comme l'ont montré Deissmann dans ses diverses éditions de *Licht vom Osten* (1909, etc.) avec quelques exagérations, et, dans une mesure plus objective, Moulton et Milligan dans leur *Vocabulary of the Greek Testament* (Londres, 1914-1927).

Enfin, c'est d'après nos feuilles papyrologiques, au moins d'après les plus anciennes, qu'on peut se représenter les exemplaires du Nouveau Testament possédés par les chrétiens modestes et les petites communautés du III^e siècle, à l'époque des persécutions de Dèce, et même au II^e siècle, sous les Antonins, jusque dans les nomes les plus reculés de l'arrière-pays d'Égypte. Les découvertes de 1933 faites par l'Université de Yale à Doura-Europos, cet avant-poste de la ligne de défense romaine sur l'Euphrate, confirment la grande diffusion des lectures bibliques chez les premiers chrétiens : on y a trouvé un rouleau, non de papyrus cette fois, mais en parchemin, antérieur à 255 et contenant des parties du *Diatessaron* de Tatien.

Mais nous ne pouvons nous attarder sur le terrain scripturaire; il faut passer aux autres provinces de la littérature chrétienne. Les productions qui se classent chronologiquement parmi les plus proches des ouvrages inspirés sont aussi les plus copieusement représentées parmi les glanures papyrologiques.

La littérature apocryphe, — Évangiles, Actes d'Apôtres, Lettres d'Apôtres et Apocalypses, — toute cette végétation luxuriante dont la frondaison contraste avec la sobriété des récits inspirés, ne nous était pas inconnue avant les papyrus : les allusions ou citations de Clément d'Alexandrie, d'Origène, d'Eusèbe, d'Épiphane et de Jérôme, si brèves fussent-elles, en disaient long sur le succès de ces écrits, que le décret du pseudo-

Gélase au VI^e siècle éprouvait encore le besoin d'extirper. Plusieurs spécimens sur parchemins grecs ou latins, découverts par C. Tischendorf, avaient été ajoutés dès 1851 et 1853 à nos collections; les traductions syriaques, arméniennes et autres, qui ont si fort enrichi depuis lors les trésors de la patristique et des premiers écrits chrétiens, ne sont pas dues non plus aux trouvailles papyrologiques.

Mais quand on eut ramassé sous le sable des paquets de fragments du II^e et du III^e siècles, on put toucher du doigt la vérité des inductions ou des allégations indirectes recueillies jusque-là. Qu'il suffise de mentionner quelques exemples : tout d'abord l'apocryphe inconnu cité ci-dessus et teinté de nuances johanniques, puis les fameux *Logia Jesu*, publiés pour la première fois par Grenfell et Hunt en 1897, reproduits dans le volume liminaire de leurs *Oxyrhynchos Papyri* et si souvent réédités depuis; ils entremêlent à la trame évangélique des nuances gnostiques, et par leur contenu comme par leur écriture, ils se situent entre 150 et 300. Les nouveaux *Logia*, anonymes eux aussi, publiés en 1904 par Grenfell et Hunt, contiennent, après le précepte de ne point s'inquiéter du lendemain, cette étrange question des disciples au Maître : « Quand te révéleras-tu à nous et te verrons-nous ? » et la réponse énigmatique de Jésus : « Quand vous vous dévêtirez et n'en aurez point de confusion. » Aurions-nous ici affaire à l'*Évangile des Égyptiens*, conservé chez Clément d'Alexandrie et qui semble avoir contenu des idées analogues ?

Un *Évangile des Douze*, cité chez Origène (*Hom.* 1 *in Luc.*), que saint Jérôme traduit par *Évangile selon les Douze Apôtres*, paraît bien être l'*Évangile des Ébionites*. On en a, semble-t-il, retrouvé quelques lambeaux dans deux feuilles de papyrus, assez délabrées malheureusement, datant probablement du V^e siècle et conservées maintenant à Strasbourg.

Un fragment copte, édité par C. Schmidt en 1903, nous a rendu quelques lignes des *Actes de saint Pierre*. Également, des *Actes de Paul*, des restes assez étendus ont été découverts par C. Schmidt en 1897, déposés en 2.000 fragments à la Biblio-

thèque de Heidelberg et publiés par le même savant en 1905.

Très intéressante aussi, cette *Epistola Apostolorum* ou *Entretiens du ressuscité avec ses disciples*, papyrus copte de la fin du IVe siècle ou du début du Ve, trouvé par C. Schmidt en 1895 à l'Institut de la Mission Archéologique Française au Caire, publié seulement en 1919. N'ayant pu préciser avec certitude où l'*Epistola* fut découverte, Schmidt présume qu'elle sera venue du fameux Monastère Blanc, dit cloître de Schenoudi, dont la bibliothèque nous a déjà livré, à côté d'autres pièces de valeur, l'*Apocalypse d'Élie et de Sophonie*, la première lettre de Clément et la *Sagesse de Salomon* (celle-ci non encore éditée en 1919).

L'intérêt unique du papyrus copte réside dans sa confrontation avec une recension éthiopienne, éditée peu auparavant par l'abbé L. Guerrier dans la *Patrologia orientalis* (vol. IX, fasc. 3). En imprimant en regard les traductions du copte et de l'éthiopien, C. Schmidt a fait saillir la dépendance du texte éthiopien par rapport au copte et a pu compléter plusieurs lacunes de celui-ci par celui-là. Parmi elles, on ne peut passer sous silence le court symbole appartenant au début de la version éthiopienne (1) : « Cela (le miracle de la multiplication des pains) est le symbole de notre foi au grand christianisme, c'est-à-dire la foi au Père, le maître de l'Univers, et à Jésus-Christ notre Sauveur, au Saint-Esprit, le Paraclet, à la Sainte Église, et à la rémission des péchés ». Si cette profession de foi appartient, comme il est probable, au texte copte, lequel semble remonter à un original (grec ?) du milieu du IIe siècle, nous aurions un exemple remarquable du rapprochement des deux courts symboles, trinitaire et christologique, dès avant leur fusion : ici le raccourci trinitaire suit de près un bref résumé de la carrière mortelle du Sauveur.

Il faut rappeler encore, comme apocryphes importants, les sept feuilles de l'*Ascension d'Isaïe*, contenues dans un papyrus

(1) Traduction de WAYNBERG, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XLIII, p. 27-33.

Amherst, et quatorze feuilles du *Livre d'Hénoch*, contenant la fin de l'original grec, jusque-là perdu, et réparties entre les collections de Chester Beatty et de Michigan University.

En présence de cette profusion désormais attestée par des témoins directs, on comprend mieux la place si considérable accordée aux apocryphes par les premiers exégètes, et peut-être le vœu de Clément d'Alexandrie : « Dieu nous donne désormais des écrivains! »

Des écrivains chrétiens proprement dits, les papyrus nous ont conservé un nombre d'œuvres relativement restreint, pour des raisons qu'on peut établir avec une certaine vraisemblance, sinon avec pleine certitude. C'est ici, entre autres, que se vérifie la réflexion émise plusieurs fois par les papyrologues en renom : quand on parle de moissons récoltées dans le champ de la papyrologie, l'expression n'a qu'une valeur très relative; c'est plutôt de glanures qu'il doit être question.

Glanures abondantes sans doute, mais disséminées dans des champs très vastes et d'âge très distant; par suite, elles réclament un minutieux travail, pour que, d'un chaos de données microscopiques, puisse surgir un ensemble intelligible. Dans certains départements, comme l'histoire administrative et l'histoire juridique de l'Égypte gréco-romaine, les résultats ont été merveilleux et font honneur aux spécialistes tels que Jouguet, Martin, Calderini, etc., qui s'y sont consacrés. En patristique proprement dite, les glanures sont beaucoup moins nombreuses, de nature moins fragmentaire aussi. Mais ce qu'elles nous ont apporté, gagne d'autant en intérêt.

Le patrimoine spirituel des chrétiens comprenait, semble-t-il, outre les Écritures possédées intégralement ou en transcriptions partielles, les écrits des plus anciens auteurs, lus aux réunions en plus d'une église et souvent reproduits à la suite des textes inspirés. De ces compositions subapostoliques, les papyrus nous ont rendu pas mal de fragments.

Ainsi, une traduction copte (fin du IV^e^ siècle) de la première lettre de saint Clément a été retrouvée, sous forme d'un codex

protégé par une gaine de cuir. Au jugement d'un spécialiste, notre manuscrit appartiendrait à la plus ancienne littérature de traduction, qui, dès la seconde moitié du IVe siècle, réunit, dans les monastères de Haute-Égypte, notamment dans le Monastère Blanc de Schenoudi, le Pasteur d'Hermas, la Didaché, la première lettre de Clément, les lettres d'Ignace, les Actes de Paul et autres vieux écrits chrétiens (1). En tout cas, la version copte de saint Clément, comme son modèle, dépasse en antiquité les quatre témoins du texte connus auparavant : le codex *Alexandrinus* du British Museum, un autre manuscrit grec de l'année 1056, un texte syriaque de 1170 et un texte latin du XIe siècle venu de Florennes (Namur) et publié par dom Morin. Ceci révèle la valeur exceptionnelle du document.

Il en faut dire autant des fragments des lettres de saint Ignace d'Antioche : ils comprennent un manuscrit copte, en écriture du VIIIe-IXe siècle, découvert par C. Wessely, dans les collections de l'archiduc Rainer, et deux pages d'un cahier grec découvert par C. Schmidt parmi les papyrus du musée de Berlin. Le texte copte publié et retraduit en grec par C. Wessely (2), bien que se rattachant à une copie grecque, présumée tardive vu ses fautes et ses omissions, réclame cependant grande attention : il représente la recension non interpolée des lettres. Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans les problèmes critiques que soulèvent ces nouveaux témoins.

Le fragment grec (*Smyrn.*, III, 3 à XII, 1), annoncé par Harnack dans la *Theologische Literaturzeitung* de 1906 et publié par C. Schmidt et W. Schubart, dans leur *Altchristliche Texte*, Berlin, 1910, est daté par eux du Ve siècle; venant se ranger à côté de l'unique manuscrit grec complet des lettres authentiques, le *Laurentianus*, du XIe siècle, le nouveau fragment présente vingt leçons inconnues jusqu'ici, mais n'intéressant point la substance du texte; en général, on peut dire que ces

(1) Voir C. SCHMIDT, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XXXII, 1, p. 9 et 10.

(2) Sous le titre « *Neue Materialien zur Textkritik der Ignatiusbriefe* », dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, 172-174, 1913.

nouveaux matériaux confirment les résultats critiques des dernières éditions de Lightfoot et de Zahn.

Aux lettres de Clément et d'Ignace, il faut joindre des extraits d'une traduction copte de la *Didache*, actuellement au British Museum, et surtout le *Pasteur* d'Hermas, dont la diffusion dans l'église alexandrino-égyptienne est attestée par d'assez nombreux fragments. Or, voici que l'université de Michigan vient d'y ajouter vingt-cinq feuilles d'un cahier du IIIe siècle, trouvées en 1922 (1), feuilles d'autant plus précieuses qu'elles confirment en général le texte des anciennes versions, en particulier le texte des deux versions latines. Il est notable que les variantes soient tout à la fois très nombreuses et presque toujours insignifiantes. Sur 77 environ, qu'on peut relever dans la partie du texte que donne aussi le Papyrus Oxyrhynchos 1599, on a surtout des différences d'ordre des mots, des omissions de particules grammaticales, des temps altérés, au point qu'il est difficile de décider de quel côté est la faute (2). Cette abondance des copies d'Hermas n'est pas pour surprendre, — on a retrouvé des fragments jusqu'à Turfan en Turkestan, — puisque le *Pasteur* s'employait dans l'instruction des catéchumènes et que malgré l'oubli où il devait bientôt tomber, il fut un certain temps égalé dans certaines églises aux ouvrages canoniques.

Après les Pères Apostoliques, il faut citer d'abord, en suivant l'ordre chronologique, Aristide d'Athènes, cet apologiste chrétien du IIe siècle, l'aîné de Justin et le contemporain du plus vieil apologète Quadratus. Son œuvre était connue par quelques chapitres d'une traduction arménienne, par une recension syriaque complète et par un texte grec retrouvé dans un roman byzantin, inspiré de la légende de Boudha, l'histoire de Barlaam

(1) *A papyrus codex of the Shepherd of Hermas (Similitudes 2-9), with a fragment of the Mandates*, edited by CAMPBELL BONNER, University of Michigan Press, 1934. Ce témoin appuie la thèse de l'unité de composition et le caractère populaire de la langue.

(2) Détail des glanures antérieures dans SCHMIDT et SCHUBART, *op. cit.*, p. 13, etc.

et Joasaph, et répandu sous le nom de saint Jean Damascène : ce qui lui a valu une popularité inouïe, en Occident et en Orient. Or, un nouveau fragment sur papyrus, découvert et publié en 1921 (Oxyrhynchos Pap., XV, 1778), débris de feuille arrachée d'un cahier, contient un passage grec, reconnu sans hésitation possible pour appartenir à l'original aujourd'hui perdu. D'une importance exceptionnelle pour le contrôle du texte byzantin, le fragment de papyrus ne provoque qu'un regret : il est d'une excessive brièveté !

Nous avons été un peu mieux servis par un fragment des « *Broderies*, Κεστοὶ », de l'énigmatique écrivain, qui fut païen, puis chrétien, puis syncrétiste peut-être, parfois libre jusqu'à l'obscénité, à moins qu'il ne faille dédoubler le personnage qui a nom Julius Africanus. Le papyrus jette de la lumière sur le lieu d'origine de l'écrivain, qui est « Jérusalem » et non l'Afrique, bien que Jules soit appelé Φιλόσοφος λίβυς par Suidas, sur son érudition, qui lui permit de fonder et de diriger la bibliothèque du Panthéon à Rome, auprès des Thermes d'Alexandre Sévère; enfin, sur le nombre exact des livres de ses *Broderies* : le fragment se donnant comme la fin du livre XVIII, on peut rejeter le chiffre XIV attesté dans Photius, pour adopter le total de XXIV compté par Suidas.

Un fragment, donné par les éditeurs Grenfell et Hunt comme un reste d'homélie anonyme (Oxyrhynchos Pap., XIII, 1601), a été attribué par Reitzenstein au commentaire d'Origène sur Job; mais la restitution est douteuse. Du reste pour les œuvres exégétiques du grand Alexandrin, les chaînes postérieures, sur parchemin, nous ont livré incomparablement plus. Quelque vingt lignes du Ve siècle, de la passion de sainte Christine, plus utiles pour l'étude littéraire que pour leur valeur historique (*Anal. Boll.*, t. XXX, 1911, p. 458), appellent aussi une mention.

Plus fourni est le dossier épistolaire relatif au schisme mélétien d'Égypte, cet épisode toujours obscur de l'histoire ecclésiastique d'Alexandrie au IVe siècle. S'il n'explique pas l'origine des dissentiments entre les Mélétiens et le patriarche d'Alexandrie, il éclaire du moins quelques moments dans l'évolution du schisme : rédigés en copte, ces quatre documents, avec les

noms qui y paraissent, corroborent de plus en plus l'hypothèse que les griefs religieux servirent de prétexte à une lutte entre deux éléments ethniques, les indigènes coptes et les grecs. L'hypothèse est d'autant plus intéressante à rappeler que le fait du bilinguisme de saint Athanase a été tout récemment affirmé et appuyé de considérations qui retiennent l'attention des revues savantes. Plus tard, de nouveau en Égypte, et ailleurs encore, sur les confins orientaux de l'empire, l'histoire politico-religieuse de Byzance rencontrera de pareils conflits.

Particulièrement précieuses sont quelques reliques des Cappadociens (1), sinon par l'abondance des écrits qu'elles contiennent, du moins par les indications qu'elles donnent sur la réputation attachée dès lors à leurs œuvres. D'une anthologie des lettres de saint Basile, douze pages ont été retrouvées, qui non seulement attestent, étant du v^e^ siècle, la fortune immédiate du chef des Cappadociens comme épistolier, mais ont aussi leur importance du point de vue critique, car elles confirment définitivement la thèse de Bessières sur les deux familles de manuscrits des lettres basiliennes, et sur cette base, on a pu faire le départ si gros de conséquences, on le sait, entre les lettres apocryphes et les authentiques.

Seize pages d'une autre anthologie du v^e^ siècle nous ont rendu des extraits grecs de la *Vie de Moïse* par Grégoire de Nysse; elles présentent le grand intérêt de confirmer en trois endroits la traduction latine de Georges de Trébisonde, laquelle peut, en conséquence, dans les cas douteux, être présumée fidèle jusqu'à preuve du contraire.

Grégoire de Naziance est aussi représenté par quelques fragments du discours XXXII (*Publ. Soc. Ital.*, 5, 1927, 550), par une traduction copte d'une homélie jusque-là inconnue, et par quelques lettres, étudiées à l'académie de Vienne, en 1928. De Cyrille d'Alexandrie, on a un long morceau du *De Adoratione*, précieux pour le contrôle critique de la transmission byzantine.

A côté de ces œuvres dogmatiques, exégétiques, familières,

(1) C. SCHMIDT et W. SCHUBART, *op. cit.*, p. 21, 38 et 53.

il faudrait passer en revue les fragments de papyrus avec œuvres coptes ascétiques, authentiques et pseudépigraphiques; mais inutile de les décrire, car il reste à leur sujet trop de questions critiques encore pendantes.

Toutefois, on ne peut omettre la lettre pascale, envoyée d'Alexandrie au chef d'un couvent, vraisemblablement du cloître blanc de Schenoudi, en 713, 719 ou 724, les trois seules années du VIII^e siècle qui vérifient la coïncidence de Pâques et du 16 avril attestée par la lettre : ce document, unique spécimen d'une littérature autrefois abondante, sera sans doute l'œuvre du monophysite Alexandre II, patriarche de 704 à 729. Mais cette pièce rare nous a transporté hors des limites de notre sujet, qui s'arrête en 611 avec l'invasion arabe.

De l'inventaire qui précède, il résulte qu'il serait erroné de chercher avant tout dans le butin papyrologique chrétien une moisson de textes jusqu'ici insoupçonnés; certes ils ne manquent pas, surtout parmi les écrits apocryphes. Toutefois leur plus gros appoint fut de renouveler notre connaissance des textes déjà possédés, et de l'usage qu'on en faisait, en nous en donnant une transmission plus directe, et en nous permettant d'établir sur des bases plus larges les éditions d'œuvres anciennes.

Mais, il est un autre domaine de l'âge patristique sur lequel les papyrus jettent une nouvelle lumière. Après nous avoir rapprochés de la vie intime des vieux chrétiens, en nous faisant toucher du doigt leur lecture assidue de l'Écriture et des auteurs sub-apostoliques et autres, ils nous montrent, en un relief plus saillant, les rapports du christianisme avec le monde religieux ambiant et les conditions internes de son développement.

Sur les sectes gnostiques, sur les manichéens, sur les cercles hermétiques, sur l'extension des formules de magie, nos sources d'information ont été doublées ou quadruplées depuis le début du siècle. Jusque-là, à part les deux ouvrages du milieu du III^e siècle, *Pistis Sophia* et Τεύχη τοῦ Σωτῆρος, connus par des parchemins coptes, et dont le premier est édité depuis 1851, on n'avait que les extraits grecs dus à saint Irénée, à Clément

d'Alexandrie, à Origène, à saint Hippolyte, à saint Épiphane, etc. Avec les papyrus, la situation change, les textes augmentent rapidement.

Antérieurement au XIX^e siècle, il y avait aussi le papyrus copte rapporté par l'écossais Jacques Bruce (1730-1794) de son expédition de Nubie et d'Abyssinie aux sources du Nil : papyrus provenu peut-être d'un vieux couvent dont les moines lisaient peu, longtemps inutilisé à la bibliothèque bodléenne d'Oxford, jusqu'à ce que, après les essais plus ou moins bien réussis de Schwartze, de Woide, d'Amélineau, Ch. Schmidt se mit à l'étude de ces pièces et les publia en 1892; plus récemment, en 1905, il en donnait une nouvelle édition et traduction dans la collection de Berlin. Ces deux œuvres gnostiques, dont l'une issue de la secte des Ophites, comme la *Pistis Sophia*, et l'autre de la secte des Séthiens, datent du milieu ou du début du III^e siècle et se rattachent à un original grec qu'elles utilisent ou qu'elles traduisent.

Mais les papyrus coptes nous ont fourni des pièces gnostiques encore plus anciennes, contenues dans le papyrus de Berlin, P. 8502. L'une d'elles, l'*Evangelium* de Marie, remonte à une date antérieure à saint Irénée; le second est l'*Apocryphum* de Jean, le troisième, la *Sophia Iesu Christi :* œuvres elles aussi qui supposent un original grec. Mais depuis 1896 rien n'en a encore paru comme édition. Les pièces retrouvées nous éclairent surtout sur la seconde phase de l'évolution du gnosticisme et ont permis de vérifier, souvent de confirmer les attestations de ses adversaires.

A côté des papyrus gnostiques, dont la liste sans doute s'accroîtra encore, une découverte de plus de conséquence peut-être pour les luttes du christianisme contre les religions ambiantes et pour l'histoire des religions en général, est celle des écrits manichéens faite en 1930. Un heureux hasard fit trouver par des fellahs, à Madinêt Mâdi au sud-ouest du Fayoum, dans les ruines d'une vieille maison enfouies sous le sable, une caisse de bois contenant un certain nombre de rouleaux de papyrus. C'était très vraisemblablement la biblio-

thèque d'un adepte du manichéisme. La caisse tomba en poussière dès les premiers coups de pioche, mais les rouleaux furent plus résistants; la moitié aboutit finalement à la bibliothèque de Berlin, l'autre moitié entra dans la collection de Chester-Beatty; car l'expérience avait depuis longtemps appris aux fellahs à éparpiller leur butin pour faire hausser le prix de vente.

Écrits en copte, les différents volumes, trouvés dans le Fayoum, remontent à la seconde moitié du IVe siècle ou aux environs de l'an 400; ils nous renseignent sur la première phase du manichéisme; deux sont des œuvres originales du fondateur Mani. Il est inutile d'insister sur l'importance de ces textes, dont la publication demandera sept années de travail, et provoquera beaucoup d'articles de revues. Remarquons seulement que la présence de ces documents dans le Fayoum atteste le succès du prosélytisme manichéen en terre d'Égypte. Sa persistance est confirmée par un fragment sahidique sur papyrus du VIIe siècle, retrouvé depuis peu, et contenant une réfutation du manichéisme.

Avec les gnostiques et les manichéens, il faut mentionner une autre classe de documents qui nous éclairent sur ces religions : mélange, à première vue, assez déconcertant, entre paganisme, christianisme, gnosticisme, formules occultes diverses, pratiques de divination, charmes d'amour, envoûtements malfaisants, hymnes ésotériques et recettes populaires, c'est-à-dire les *papyrus magiques*, hermétiques et autres. On en trouve déposés dans les principales bibliothèques : Londres, Leyde, Berlin, Paris, etc. Utiles pour l'histoire comparée des religions et l'histoire des superstitions, beaucoup de ces trésors proviennent du fonds de Jean d'Anastasy, consul général de Suède et de Norvège en Égypte, dans le premier quart du XIXe siècle.

Le plus important de ces recueils est le grand papyrus magique de Paris (Bibliothèque Nationale), édité par C. Wessely, dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne en 1888 : cahier de 3274 lignes, appartenant à la première moitié du IVe siècle après Jésus-Christ, il contient des formules incantatoires, des adju-

rations de tous les dieux, y compris « Jésus, le Dieu d'Israël » (l. 3019, 3020), des hymnes de ton assez religieux parfois, et, entre autres, le fameux livre rituel d'une association de mystères gréco-égyptienne, appelée depuis Albert Dieterich : « Liturgie de Mithra » (première édition en 1913, troisième en 1923), sans que le contenu ait justifié cette appellation.

Les fragments recueillis appartiennent pour la plupart au IVe siècle, un certain nombre au IIIe et au Ve : leur quantité, leur contenu qui ne se borne pas à quelques hymnes, mais comprend aussi les recettes de cuisine magique, le luxe de quelques volumes richement illustrés, les incorrections de langage permettent de parler d'une popularisation de la magie chez les hautes classes comme dans les couches inférieures. On a dit qu'au point de vue « librairie », le IVe siècle peut s'appeler le siècle de la magie; mais l'origine première de ces productions nous reporte bien loin en arrière, jusqu'aux temps où le syncrétisme commença d'unir les conceptions religieuses les plus disparates autour des idées centrales de γνῶσις et de σωτηρία. Nos papyrus représentent un aboutissement; ils jouent aussi le rôle d'annonciateurs ou d'agents de liaison : par eux les superstitions antiques ont passé dans l'Europe médiévale et contemporaine (1).

Les textes gnostiques, manichéens ou magiques, allégués jusqu'ici nous font certes mieux connaître le milieu dans lequel évoluaient les chrétiens. Il reste un groupe imposant de fragments qui nous les montrent dans leur vie plus intime, leurs relations privées et leur vie de prière. Nous voulons parler des lettres échangées par les chrétiens entre eux, des formules liturgiques et de quelques autres pièces diverses, le tout réuni par C. Wessely en 1907, puis en 1924, sous le titre « Les plus anciens monuments

(1) Pour plus ample information, consulter surtout, outre les deux volumes de K. Preisendanz, *Papyri graecae magicae*, Leipzig-Berlin, 1928 et 1931, Griffith et Thompson, *The Demotic Magical Papyrus of London and Leiden* (3 vol , Londres, 1904-1909), et M. Kropp, *Ausgewählte koptische Zaubertexte*, 3 vol., Bruxelles, 1930-1931.

du christianisme écrits sur papyrus » (1); d'autres fragments viennent d'être publiés ou réédités par M. del Grande il y a un an ou deux; on en trouve un certain nombre dispersés dans les grandes collections en cours de publication.

Et d'abord, un épisode de la vie quotidienne des chrétiens durant les grandes persécutions. On savait, par le « *De lapsis* » de Cyprien et les documents connexes, que pas mal de chrétiens avaient dû signer un *libellus sacrificii*, d'où le nom de *libellatici* donné à ces apostats d'un jour. Mais à cela se réduisait notre information.

Depuis que nous possédons 41 diplômes de sacrifice, ou *libelli* de la persécution de Dèce, la plupart signés par la commission du village fayoumique Théadelpheia (Batn Harît), on a pu établir deux propositions auparavant indémontrables : d'abord, l'accomplissement d'un sacrifice a été exigé formellement de tous les habitants de l'empire; autrement, on s'expliquerait mal le grand nombre de certificats pour un seul village et la présence d'une prêtresse de Pétésouchos parmi les *libellatici*. En second lieu, les *libelli* étaient composés non par les particuliers, mais par les bureaux de l'administration; parmi nos spécimens se distinguent nettement des rédactions de scribes différents qui fonctionnaient à Théadelphie et dont l'aide a été invoquée par les habitants en 250. Une étude d'ensemble sur ces *Libelli* dispersés en neuf bibliothèques a été publiée en 1931 (2).

Ce vieillard, Aurélius Diogène, fils de Satabous, originaire du village Alexandrou Nesos, âgé de 72 ans et porteur d'une cicatrice au sourcil droit; ces deux frères, Aurélius Syrus et Pasbès, accompagnés de leurs femmes Démétria et Sarapias,

(1) Textes édités, traduits et annotés. I. *Patrologia Orientalis*, t. IV, Paris, 1907; II, t. XVIII, Paris, 1924.

(2) A. BLUDAU, *Die aegyptischen Libelli und die Christenverfolgung des Kaisers Decius*, dans *Römische Quartalschrift*, Supplément XXVII, Fribourg en Br., 1931. — De ces *libelli*, 2 se trouvent à Vienne, 5 à Berlin, 21 à Hambourg, 2 à Oxford, 2 à Michigan University, 6 à Manchester, 1 à Florence, à Alexandrie et à Wisconsin University.

tous quatre analphabètes, dont la requête est rédigée en leur nom par un certain Isidore, « car ils ne savent pas écrire »; cet Aurélius Goïon, fils d'Ammonius et de Taevus, venu avec sa femme Taos, ses fils Ammonius et Ammonianus et sa fille Thècle, sacrifier, verser la libation et goûter des viandes consacrées, ces gens dont les magistrats signent le bulletin de sacrifice, étaient-ils tous chrétiens apostats? La chose n'est pas prouvée pour tous. Mais on ne peut s'empêcher, à la lecture, de songer aux doléances de saint Cyprien : « Certains n'attendirent pas d'être arrêtés pour monter à l'autel, d'être interrogés pour nier. Beaucoup ont été vaincus avant la bataille, renversés sans lutte, et ne se sont pas même donné l'apparence de sacrifier aux idoles à contre cœur. D'eux-mêmes, ils coururent à la place publique, ils se ruèrent à leur perte comme à un objet désiré depuis longtemps, comme s'ils saisissaient une occasion ardemment souhaitée. Combien à la tombée de la nuit ont dû être ajournés par les magistrats, combien ont supplié que leur ruine ne fût pas différée (*De lapsis*, VIII, 2)! »

Grâce à Dieu, à côté de ces témoignages de chrétiens indignes de leur nom, nous sont parvenues des reliques authentiques, des pages pleines de fraîcheur, où vibrent encore les sentiments de fraternité des fidèles entre eux et leur commune adoration du Dieu rédempteur. Pour identifier les pièces chrétiennes du dossier épistolaire légué par les papyrus, on recourt à un ensemble d'indices, qui comprennent entre autres presque toujours l'appellation de « frère », laquelle se rencontre toutefois chez les adeptes d'autres groupes, mais ne se généralise pas comme chez les chrétiens. Depuis saint Paul en effet, les messages s'intitulaient : « aux frères croyants dans le Christ Jésus » (*Col.*, I, 2), ou autres expressions équivalentes, à « Philémon, notre bien aimé collaborateur et à Appias, notre sœur » (*Philém.*, I, 2); les étrangers à la foi, bientôt mis au courant de ce signe distinctif, ne manquèrent pas de le railler :

« Quant au nom de « frères » par lequel nous sommes désignés, il ne les fait déraisonner, je crois, écrit Tertullien, que parce

que, chez eux, tous les noms de parenté ne sont donnés que par une affection simulée. Or, nous sommes même vos frères, par le droit de la nature, notre mère commune; il est vrai que vous n'êtes guère des hommes, étant de mauvais frères! Mais avec combien plus de raison appelle-t-on frères et considère-t-on comme frères ceux qui reconnaissent comme Père un même Dieu, qui se sont abreuvés au même esprit de sainteté, qui, sortis du même sein de l'ignorance, ont vu luire, émerveillés, la même lumière de vérité! » (*Apolog.*, XXXIX, 8, 9).

Effectivement le nom revient, jusque dans les plus simples billets des chrétiens, ainsi qu'on peut le voir dans les recueils de C. Wessely et de G. Ghedini (1). Qu'il s'agisse pour le prêtre Psenosiris de recommander à des fossoyeurs de la Grande Oasis une dame déportée là-bas; qu'Arrhien donne des nouvelles de sa famille à Paul; que Sotas recommande à Pierre leur frère Héraclès; que le prêtre Léon prie ses collègues de vouloir bien accueillir « Ammonius, notre frère »; ou que Justin demande une part aux prières de l'abbé Paphnuce, toutes ces lettres s'adressent à des frères dans le Seigneur, et ne se terminent pas sans invoquer d'une manière ou l'autre Jésus-Christ « notre commune lumière et notre salut à tous. »

Une chrétienne de Rome, sur le point de partir pour Alexandrie, désirant y trouver l'argent nécessaire à ses dépenses, écrit à cette fin à des amis du Fayoum. Oxyrhynchos nous a rendu un morceau de lettre destiné à Théodote, évêque de Laodicée ad Mare, au temps du concile de Nicée, et partisan d'Arius; les précautions exigées du porteur pour que le document soit remis en mains propres à un intermédiaire sûr, le prêtre « Jocondus », montrent qu'il s'agit là d'une mission importante, de communications secrètes peut-être, dont la conservation nous eût révélé, qui sait? quelques aspects insoupçonnés des intrigues de l'époque.

Dès le début, les communautés chrétiennes restèrent en rapports épistolaires fréquents. Tandis que l'Église de Lyon,

(1) *Lettere cristiane dai Papiri Greci del III e IV secolo*, Milan, 1923.

à la fin du IIe siècle, écrivait aux groupes d'Asie-Mineure sa relation sur les martyrs glorifiés chez elle, au temps où Cyprien envoyait à Rome les décisions des conciles africains, à l'époque où Denys de Corinthe, comme plus tard celui d'Alexandrie, constituaient un dossier de leurs lettres et des réponses de leurs destinataires, les plus humbles chrétiens correspondaient entre eux et leurs billets de circonstance étaient marqués du sceau du Christ.

C'est le Christ aussi que nous retrouvons dans leurs prières, leurs hymnes, leurs formules de dévotion collectives ou particulières, dont les fragments retrouvés sur papyrus viennent d'être réédités en recueil (1).

Le célèbre papyrus liturgique de Dêr Balizeh, trouvé en Haute-Égypte et daté du VIIe-VIIIe siècle, contient une anaphore qui remonte sans doute à la fin du IIe ou au début du IIIe siècle. Après la prière des croyants, et l'action de grâces, terminée dès lors par l'adoration du Dieu trois fois saint : « Ἅγιος ἅγιος ἅγιος κύριος Σαβαώθ, πλήρης ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γὴ τῆς δόξης σοῦ », s'effectue la consécration du pain et du vin, auxquels participent les assistants « par la vertu du Saint-Esprit..., espérant la vie éternelle future par Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui gloire est rendue au Père avec le Saint-Esprit dans les siècles. Amen ». Cette confession de la Trinité, qui couronne la célébration de l'Eucharistie est, aux termes du même papyrus, identiquement celle imposée au néophyte : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, et en son fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en l'Esprit-Saint, et en la résurrection de la chair et en la sainte Église catholique ».

Dans le grand papyrus de Berlin (P. 9734), les litanies à la sainteté de Dieu : « Saint, le Dieu qui m'a montré la vie et la lumière; saint est Dieu, le père de toutes choses », etc., ressemblent assez aux invocations trouvées par Reitzenstein

(1) C. DEL GRANDE, *Liturgiae Preces Hymni Christianorum e papyris collecti* iterum edidit C. DEL GRANDE, Naples, 1934.

dans le *Poimandres* : « Saint est Dieu, le père de toutes choses; saint, le Dieu dont la volonté s'accomplit par sa propre puissance, etc. ». Mais la touche biblique ressort dans cette autre formule du même papyrus : « Aie pitié de moi, Seigneur, fais de moi un temple digne de toi; ne te souviens pas de mes péchés, car si tu te souviens de mon impiété, je ne pourrai me tenir en ta présence. Mais par ta grande pitié et la multitude de tes miséricordes, efface mes péchés par le seul très saint, ton enfant Jésus-Christ, Notre-Seigneur et le suprême médecin des âmes ».

Quelle vivacité de foi aussi dans cette profession au sang du Christ : « Voici le sang de Jésus-Christ, incarné pour nous de la Sainte Vierge. Le sang de Jésus-Christ, né de la Sainte Mère de Dieu... Le sang de Jésus-Christ, qui s'est offert lui-même en victime pour nos péchés. Amen » (Papyrus Rainer, 19931); et dans ce *Trisagion*, retrouvé sur un manuscrit du Ve ou du VIe siècle : « Saint, saint, saint, Seigneur Sabaoth, le ciel et la terre sont remplis de ta sainte gloire » (Papyrus Rainer, 19887). La foi au Christ et à la Trinité s'exprime dans cette prière transcrite au IVe ou Ve siècle en un grec criblé de barbarismes : « Toi, né à Bethléem, et élevé à Nazareth en Galilée, nous avons vu un signe du ciel : à l'apparition de l'étoile, des bergers, de garde dans les champs, s'extasièrent : et, fléchissant le genou, ils dirent : Gloire au Père, alleluia, gloire au Fils et au Saint-Esprit, alleluia, alleluia, alleluia » (Papyrus Rainer, 542).

Le même esprit traverse un vieil hymne chrétien, probablement le plus ancien retrouvé jusqu'à ce jour : écrit au verso d'un compte de blé du IIIe siècle, en écriture onciale du même siècle, il est sans doute antérieur au concile de Nicée. Les syllabes étaient superposées de notes qui ont pu être identifiées et transcrites en gamme moderne; des cinq lignes conservées, les plus lisibles portent encore l'hommage des fidèles au Père, au Fils, au Saint-Esprit; et il n'est pas sans intérêt de constater, entre les noms des trois personnes, la particule qui par excellence marque l'égalité et sera, pour cette raison, toujours préférée par l'Église romaine, le καί élidé ici en χ devant υἱόν et ἅγιον

πνεῦμα (Oxyrhynchos Pap. 1786) : « Que les astres illuminants eux non plus (ne se taisent pas ?)! Clament les sources de tous les torrents! Nous chantons le Père et le Fils et le Saint-Esprit : Que toutes les puissances s'écrient : Amen, Amen, Gloire, Domination, A celui qui seul nous donne tous les biens. Amen. Amen. » Basile avait raison de dire qu'il n'innovait pas en employant en 375 la doxologie qui consacrait l'égalité du Saint-Esprit avec les deux autres personnes divines.

Parmi les renseignements divers sur la vie quotidienne des chrétiens, il est encore deux autres groupes qui méritent mention. Le premier est composé de ces billets ou demandes de prières, qui recommandent les intentions d'une famille aux saintes oraisons de l'abbé Paphnuce : touchant témoignage de la confiance qu'inspirait dès lors la sainteté. Il a été fait allusion plus haut à ces sept papyrus (Papyrus du British Museum, 1923-1929). On pourra en lire le contenu dans une étude récemment parue (1).

L'autre groupe, moins fourni, mais singulièrement suggestif, comprend quelques listes de livres (Papyrus Wessely et Pap. de Vienne 26.015) qui rappellent des catalogues de bibliothèques. Parmi ceux-ci, le catalogue de Callimaque et son mode minutieux de rédaction, de la Bibliothèque du Musée, à Alexandrie, a fait l'objet de beaucoup de discussions : il ne concerne pas les chrétiens. Mais autres temps, autres livres. Un catalogue ou une liste, du VI^e^-VII^e^ siècle après Jésus-Christ, est révélateur du changement introduit. A la place de Platon, d'Aristote, de Chrysippe, de Dion, d'Ératosthène, de Xénophon, d'Homère, de Ménandre, d'Euripide, etc., désignés dans quatre ou cinq pièces du même genre, du III^e^ et du IV^e^ siècle après Jésus-Christ, nous trouvons tout à coup deux ou trois siècles plus tard, une liste comprenant Grégoire de Naziance, Basile, Théodoret, Daniel, un psautier, un évangéliaire, etc. C'est un moine qui

(1) d'Alès, *Les correspondants de l'abbé Paphnuce*, dans *Revue des questions historiques*, t. CIII, 1925, p. 110-113.

demande à un de ses frères de lui faire parvenir ces ouvrages.

Une autre liste, peut-être d'un siècle plus tard, contient une liste de livres populaires chrétiens, dont plusieurs apocryphes, probablement une apocalypse de Daniel ou le martyre d'Isaïe, un apocryphe sur le martyre de saint Pierre, un martyre de saint Eustathe, un apocryphe rappelant les Actes de Pilate, le martyre de saint Georges, la Vie d'une sainte, le récit de l'invention de la Sainte Croix, etc. On le voit, jusque dans les fragments perdus se constatent les changement opérés : c'est vers d'autres livres que s'orientent les lecteurs de l'Égypte!

Provenant sans doute de groupes monastiques, ces listes attirent l'attention sur les monastères et les églises : nouvelle matière sur laquelle les papyrus, ceux de l'époque byzantine surtout, ont jeté une lumière inattendue.

Ce n'est plus seulement la vie intime des chrétiens entre eux et dans leur famille, qui bénéficie de ces révélations; les rapports avec l'état byzantin s'éclairent ici de clartés nouvelles, ou se compliquent de nouveaux problèmes : propriété des églises, droits des particuliers, propriété des monastères, rapports avec le fisc impérial, exceptions à la législation de Justinien, etc., etc., sur tous ces points les papyrus contiennent des renseignements précieux pour l'histoire du droit dans les rapports de l'Église et de l'État. Il suffira d'avoir indiqué ici ce vaste sujet, qui se rattache à l'histoire juridique si abondamment éclairée par les papyrus, au point qu'aucun autre pays du monde antique n'est aussi bien connu à ce point de vue que l'Égypte gréco-romaine.

Avant de clore ce rapide aperçu, il y aurait encore à ouvrir une section sur les papyrus et les Juifs, sans même parler ici des célèbres papyrus araméens d'Assouan ou d'Éléphantine (île du Nil, située en face d'Assouan), découverts en 1904 et datés de 464-404 avant Jésus-Christ; provenant de la colonie juive établie en cette région peu après la conquête de l'Égypte par Cambyse en 521, ils ont suscité toute une littérature. Mais l'on ne peut omettre de mentionner les papyrus improprement nommés les « Actes des Martyrs païens », relatant la condamnation à Rome, sous Claude, de citoyens d'Alexandrie

coupables de violences antisémites; ils ont eu leur heure de célébrité à cause des rapprochements malencontreux qu'on a voulu un moment établir entre eux et les actes des Martyrs chrétiens (1). Mais l'on doit surtout rappeler la fameuse lettre du même empereur Claude aux Alexandrins, datée de l'an 41 après Jésus-Christ et contenue dans un papyrus trouvé en 1920-21, dans l'ancienne Philadelpheia. Quelques-unes des compétences les plus renommées ont cru y voir une allusion à la première propagande chrétienne prépaulinienne et aux troubles qui s'en seraient suivis entre Juifs (chrétiens) et Alexandrins : cela nous reporterait à une date antérieure à la grande prédication de saint Paul. La plupart des historiens, malgré quelques exceptions marquantes, croient qu'il ne s'y agit que des Juifs. Le document, en tout cas, valait la peine d'être rappelé et sa publication a été un événement dans l'histoire de la papyrologie.

Dans la conclusion de son rapport sur les papyrus littéraires, au Congrès des papyrologues de Munich en 1933, un des principaux maîtres de la nouvelle science, Sir Frédéric Kenyon, n'hésitait pas à mettre en parallèle avec les conquêtes de la Renaissance le renouveau des lettres grecques dû à la papyrologie : le nombre et l'importance des œuvres ou de parties notables d'œuvres ajoutées à nos collections, les fragments de textes qui élargissent notre connaissance de l'histoire littéraire, ou les nombreuses pièces de menu détail qui la précisent, les nouveaux matériaux mis à la disposition de la critique textuelle, principalement celle du Nouveau Testament, la découverte des procédés de confection du livre dans l'Égypte gréco-romaine, qui substitue le codex au rouleau deux siècles et demi plus tôt qu'on ne l'avait cru jusque-là, tout cela permet d'autant plus l'audacieuse comparaison, que beaucoup des résultats purement littéraires établis pour la vallée du Nil peuvent s'appliquer,

(1) Voir H. Delehaye, *Les Passions des Martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921, p. 160-173.

mutatis mutandis, à l'ensemble du monde littéraire antique, classique ou chrétien, avec les restrictions toutefois que comporte l'abondance du papyrus dans son pays d'origine.

Le relevé des auteurs et des œuvres retrouvées a déjà été indiqué au début de ces pages. Au point de vue de la correction textuelle de nos éditions, les papyrus ont permis de rattacher les meilleures transcriptions médiévales des textes grecs à des recensions d'une dizaine de siècles plus anciennes, ils ont fait progresser l'histoire de la tradition manuscrite à travers des régions obscures, longtemps tenues pour inexplorables. Il en va de même de l'étude des écritures, de la paléographie, qui peut désormais, grâce à eux, rattacher la minuscule du x^e^ siècle à la cursive des papiers d'affaire, et, à travers celle-ci, aux caractères couramment employés sous l'empire.

L'évolution des formes du livre, à partir du rouleau, *Volumen*, jusqu'au cahier, *Codex*, qui prévaudra pendant le moyen âge, intéresse de plus près la littérature chrétienne. Car en dehors des monuments figurés, cette évolution ne nous est connue que par les papyrus : au rouleau, usuel jusque-là dans le monde antique, les chrétiens, semble-t-il, ont préféré très tôt la disposition en feuillets. Sont-ils les auteurs de cette initiative? Se sont-ils contentés de la généraliser? Il serait difficile de le préciser. Ce qui est sûr, c'est qu'ils utilisent le codex pour la transcription des Écritures. Depuis quelques années, on avait déjà des témoins qui faisaient remonter cet usage par delà le IV^e^ siècle, jusqu'au milieu du III^e^; les derniers fragments publiés de la collection Chester Beatty et l'Évangile inconnu récemment édité par Bell, le font remonter encore un siècle plus tôt jusqu'à la moitié, peut-être le premier quart, du second siècle; ce qui n'est pas sans attache possible avec l'affirmation du « *Quadriforme evangelium* » d'Irénée. Quand il s'agit d'auteurs païens, le codex en papyrus n'apparaît qu'au IV^e^ siècle et tend dès lors à se substituer universellement au rouleau. Mais ce triomphe du codex de papyrus devait être de courte durée, car bientôt il se voit supplanté lui-même par le cahier en parchemin, à la fois plus résistant et plus maniable. En effet, malgré le peu d'estime

et de sympathie que rencontrait le parchemin à ses débuts chez les Romains riches, à l'époque de Martial et de Juvénal, la concurrence allait être fatale au papyrus. C'est ce que montre la transcription sur parchemin de bibliothèques entières, effectuée au IVe et au Ve siècles, comme à Césarée et à Byzance. L'exposition, au Congrès de Munich, de quelques manuscrits choisis, entre autres du « Codex traditionum ecclesiae Ravennatis », papyrus du Xe siècle, rendait manifeste à tous les visiteurs la supériorité du parchemin pour la conservation durable des écrits antiques.

A côté des progrès réalisés pour l'histoire des textes, de l'écriture et du livre antique, il faut compter à l'actif de la papyrologie les profits retirés par la science des dialectes grecs postalexandrins. Des milliers de textes non littéraires, d'usage public ou privé, font défiler sous nos yeux les particularités grammaticales et stylistiques de cette κοινή, si différente de l'attique. Du même coup, ils ont amené une revision, on dirait volontiers une révolution des études sur la langue des LXX et celle du Nouveau Testament, qui est précisément celle d'un grand nombre de papyrus. Pour se faire une idée de la marche effectuée en ce domaine au cours des dernières années, il suffit de mesurer la distance entre la grammaire du grec du Nouveau Testament due à Blass (Göttingen, 1896) et celle due au P. Abel (1), ou entre la première et la sixième édition de Blass (celle-ci par Debrunner, en 1931); les différences qui séparent le dictionnaire de Preuschen (Giessen, 1910) de sa réédition par Bauer en 1928, ne sont pas moins parlantes.

De la langue, si l'on passe aux réalités exprimées, que d'aspects nouveaux les papyrus ne révèlent-ils pas, de l'administration, de l'histoire politique, de l'histoire du droit, ou des conditions sociales et de la culture intellectuelle de l'Égypte grecque ou romaine : exploitation de la riche province par les gouvernements lagides ou romains, épuisement progressif du pays sous l'action des spoliations et des vexations financières ou du brigandage,

(1) *Grammaire du grec biblique*, Paris, 1927.

suite de la misère, opposition grandissante d'intérêts entre la bourgeoisie hellénique des villes, toujours formée à l'école d'Homère, des vieux poètes et des orateurs attiques, et les campagnards coptes asservis et pressurés par un fisc inexorable. Le dissentiment finira par dégénérer en conflit, qui fera considérer la conquête arabe comme une délivrance. Voilà pour la partie profane, qui aura du reste sa répercussion dans les affaires religieuses.

Que dire surtout de cette autre histoire dans laquelle les papyrus nous font pénétrer intimement, l'histoire de quelques groupes de chrétiens, dès le IIe siècle? Leur vie privée, leurs soucis quotidiens et leurs préoccupations familiales, les préférences de leurs lectures, leurs luttes, leurs victoires sur le paganisme ou leurs défaites devant les fonctionnaires impériaux, l'infiltration du gnosticisme, du manichéisme, ou des textes magiques fascinateurs, les élans de la piété des chrétiens, leur foi à la Trinité et au Christ Sauveur, leur vie religieuse, leurs hymnes, leurs demandes de prières, leurs florilèges édifiants ou merveilleux, leurs correspondances toutes fraternelles, tout cela a laissé sa trace dans des documents contemporains, revenus à la lumière après quinze siècles et plus de sommeil sous le sable.

Les papyrus ne sont point sans doute au terme de leurs révélations. On peut en espérer beaucoup encore. Pour l'histoire de la pensée humaine, de l'évolution du droit, des conditions sociales, des théories politiques, absolutistes ou libérales, des procédés administratifs, ils ont donné à l'histoire de l'Égypte un relief tout spécial qui promet de s'accentuer encore. L'histoire de l'Église, de ses livres inspirés, de la vie, de la littérature chrétienne n'a pas été la dernière à bénéficier de ce surcroît d'information. L'étude des papyrus peut encore nous révéler plus d'un secret!

Louvain. W. Derouaux, s. i.

DANS LE REMOUS GIDIEN

Un des admirateurs les plus lucides de Marcel Proust et d'André Gide (1), M. Benjamin Crémieux, caractérise leur œuvre littéraire dans les lignes suivantes : « Le nom de Balzac est lié à celui de ses principaux personnages et à la fresque sociale que leur assemblée compose; le nom de Proust est lié à des notions psychologiques : intermittences du cœur, temps retrouvé, etc.; le nom de Gide est lié à des attitudes morales : non conformisme, acte gratuit, évasion et surtout disponibilité ». Leurs points de vue sont différents mais ils se complètent plus qu'ils ne s'opposent et le critique peut très facilement retrouver leurs points communs : « Mais qu'il s'agisse de Gide, de Proust ou, vers le même temps, de Pirandello, un postulat commun les rassemble, à savoir que la personnalité est une illusion, que l'homme est une succession d'instants et de possibilités. Postulat très probablement faux, mais qui, en détruisant les « caractères » les « types », fondement de tout l'art psychologique d'Occident, a renouvelé la matière littéraire, en particulier la matière du roman et du drame et fait à l'inconscient (avant même le freudisme), à la sexualité et à l'ambivalence des sentiments (2) (déjà mise en valeur par Dostoiewski), une part qui leur avait été jusque-là injustement refusée. Tous les excès psychanalytiques ou autres ne sauraient faire oublier cet élargissement et cet approfondissement dans la connaissance de l'homme », nous dit le même Benjamin Crémieux.

L'éloge mis à part, la constatation valait d'être retenue, d'autant plus précieuse dans sa netteté qu'elle est dictée par l'admiration. Donc, moins de situations romanesques, plus d'études de caractères ou de développements d'une thèse, à la

(1) Cfr les deux articles précédents, *N. R. T.*, 1934 p. 952 et p. 1042.

(2) Le même amour sensible peut aboutir, dans son paroxysme, à l'étreinte passionnée ou à l'assassinat de la personne aimée.

manière qui plaisait tant aux prédécesseurs; mais, avant tout, dans le concret et dans l'intime, le jaillissement continu de la personnalité, retrouvé autant que possible dans sa richesse originelle; comme il apparaît, non seulement à la conscience claire, mais à la subconscience, avec la part immense de la sexualité, jadis un peu ignorée mais beaucoup trop relevée maintenant. Déplacement total du point de vue artistique : approfondissement dans la conscience et non dans la connaissance de l'homme, puisque tout le drame se passe en lui, et que tout l'art consiste à reproduire de façon aussi vive que possible les plus minimes pulsations intérieures de la vie sentimentale, en faisant du lecteur non plus le spectateur, mais l'acteur passionné de la pièce qu'on lui déroule. C'est tout cela, mais rien que cela, qu'on nous permettra d'appeler le « remous gidien ». Donc, avant tout, un procédé littéraire, une technique de romancier et pas nécessairement une dépendance d'idées.

En fait l'une est difficilement séparable de l'autre et l'on ne peut guère mettre au premier plan de la conscience les nuances les plus ténues de la passion, sans, par le fait même, l'affranchir de l'empire de la moralité et l'asservir aux parties inférieures d'elle-même. Mais en cette matière, toute généralisation est décevante et une étude d'ensemble dépasserait les limites de cet article; aussi se bornera-t-on à deux exemples particuliers, deux romanciers de grande classe, très lus dans les milieux bourgeois, aussi éloignés l'un de l'autre qu'il est possible et se ressemblant cependant par une peinture très avertie de la sensibilité humaine : Henry de Montherlant et André Maurois (1).

Henry de Montherlant.

Montherlant est un poète, une sensibilité frémissante, on verra

(1) Ces articles sont destinés à des prêtres, à des éducateurs; ils veulent les avertir à la fois des attraits (littéraires ou psychologiques) et des dangers (religieux ou moraux) que présente pour la jeunesse la lecture de certains auteurs contemporains. Il était donc nécessaire de signaler franchement les aspects malsains de ces œuvres littéraires, de présenter, dans leur crudité, quelques passages caractéristiques. Nos lecteurs comprendront les hautes raisons de ces citations.

à quel point; un créateur de rythmes et d'images inoubliables. Pour en juger il suffirait de citer, en prenant au hasard, tant le choix serait embarrassant (1). A propos de son œuvre, on a parlé de « roman lyrique » et l'on a raison. Le seul personnage véritablement dessiné dans ses grands romans se confond en bien des points avec l'auteur lui-même. Même quand, persuadé que « le grand souci d'art doit être celui du mot propre et de ne rien ajouter », il s'efforce d'éteindre son style, la sensibilité l'emporte encore, avec l'outrance de la pensée, et ce qui se pose en philosophie est, en réalité, attitude de sentiment beaucoup plus qu'affirmation de raison; sans l'excuser, cela nous permet de le

(1) Dans *le Songe* l'épanouissement de la lumière sur la tranchée qui se réveille : « Alors des confins du levant, sans que le soleil fût visible, une marée d'or déferla, qui ne s'écartait pas du sol, et les hommes qu'elle baignait à mi-corps, comme touchés d'un charme, se mettaient à bouger. A mesure qu'elle s'élevait, les hauts troncs droits et nus, sous la voûte encore toute nocturne, semblaient des fusées de lumière jaillissant du sol, au travers desquelles on eût passé la main, ou bien de grands cierges diaphanes dressés pour le dieu inconnu. Les lointains de couleur primevère allumaient lentement le peu qu'on voyait de ciel bleu. De branche en branche, avec un grêle tapage, volait l'annonciation des oiseaux » (p. 187).

Le coucher du soleil un soir de bataille :

« On n'entendait plus un bruit. Là où descendait le soleil, le ciel était violâtre, pareil à une immense plaie. Au loin deux fermes brûlaient, les deux fumées montaient droites, se dissipaient sans avoir été dérivées : on eût dit que cet air percé et percé tant de fois était tué enfin, lui aussi, avec tout le reste... A peu de distance les maisons du hameau, ébranlées par le souffle des obus, ne s'étaient pas écroulées, mais cabossées, fléchissantes de côté et presque en accordéon, telles des lanternes vénitiennes qui s'affaissent : fantastique spectacle que ces demeures d'hommes qui s'en allaient de tous côtés, à droite, à gauche, comme pétrifiées dans un fou rire qui les tordait ou les soubresauts d'un monstrueux rigodon. La nuit descendait. Tout le champ d'où s'était retirée la fière bataille, sous cette lividité du crépuscule, était pareil à une chose qui a servi, à un décor après une pièce qu'on ne jouera plus, à un char de carnaval après la fête. Ici, là, des corps étaient étendus, et dans cette couleur incertaine, on ne distinguait plus bien leurs uniformes, comme s'ils étaient tous d'une même patrie, et si c'était par une méprise abominable qu'ils s'étaient, les uns les autres, égorgés. Soudain, comme par un déclic, l'avant-bras d'un cadavre se leva restant dressé. Tout fut plus inerte à l'entour. Pareille à une petite lampe au-dessus de ces choses basses et qui commençaient à se confondre, la plaque à son poignet étincelait » (p. 254, 255).

comprendre un peu mieux et nous montre à quel point son œuvre est expliquée par sa personne.

Avant la guerre, il fait à l'École Sainte-Croix de Neuilly d'excellentes humanités. Ses premières œuvres flambent d'un enthousiasme un peu juvénile, mais bien sincère, pour les héros grecs de caractère un peu conventionnel qui nous sont donnés par les poèmes et les céramiques, et en qui son imagination admire le type de la beauté harmonieuse et de la force rythmée; la première étincelle avait dû jaillir dès le collège. De cette époque aussi les premiers contacts avec le sport, même le sport violent, la lutte avec la bête. A treize ans il s'exalte en assistant à une corrida; à quinze, il a déjà tué son premier taureau suivant toutes les règles de l'art et vu son exploit célébré dans le journal.

Il pleure d'émotion à la lecture de Maurice Barrès, et *Le Songe* publié en 1922 nous témoigne de l'influence que Gide a prise sur son esprit. Sur sa façon de comprendre le christianisme à cette époque, nous avons, comme documents, *la Relève du Matin*, les confidences qu'il fit à Frédéric Lefèvre, les renseignements qu'il nous donne sur la vie religieuse d'Alban de Bricoule, les *Notes Relatives à la Religion et aux Passions* (*Nouv. Rev. Franç.*, 1er Mai 1923). De cet ensemble, on peut conclure que, séduit par la splendeur des cérémonies catholiques et la beauté morale qu'inspire la religion, il adhéra au Christ de toute son âme, avec toute l'intensité de sa sensibilité, mais qu'il n'a jamais compris le caractère absolument obligatoire et la surnaturalité de la foi; qu'elle est toujours restée en lui une émotion purement humaine que l'on accepte ou dont on se déprend au gré de sa sensibilité. Sans cela, aurait-il jamais pu dire sincèrement : « Plus je serai sacrilège, plus je serai près de tomber à genoux. Si, pour un instant, je feins de croire, je sens avec une force merveilleuse que c'est le Christ lui-même qui me dicte mes blasphèmes contre lui. Mais il faut que j'aille plus loin encore dans les blasphèmes, que je délivre tout ce qu'il y a en moi qui se hérisse au nom du Christ. Il faut que je lui fasse subir en moi toute une passion afin que je l'y tue et qu'il y ressuscite.

Demandez aux vrais chrétiens si je ne suis pas dans l'esprit du christianisme » *(Fr. Lefèvre. Une heure avec Henry de Montherlant, dans les Nouvelles Littéraires* 10-11-1927).

Devant Frédéric Lefèvre, il accuse les prêtres de Sainte-Croix de « s'en être fiché ». Traduisons, en remettant dans son contexte le passage de *La Relève* auquel il nous réfère (*Rel.*, 35 et suiv.), que pour lui et un certain nombre de ses camarades la discipline du collège pesait lourdement parfois. Il fut, lui-même nous le dit, renvoyé durant sa philosophie, mais il resta en assez bons termes avec ses maîtres pour écrire *La Gloire du Collège* dans *La Relève* et pour porter un toast enflammé lors de la première réunion des anciens qui suivit la guerre.

Alban de Bricoule était né : « J'ai été pendant près de dix ans Alban de Bricoule, mais je ne pouvais le demeurer toujours. Un moment est venu où cette ombre de mes dix-huit ans s'est séparée de moi... J'ai l'impression d'avoir vécu pendant longtemps dans une sorte d'adolescence retardée. La guerre n'a pu y mettre fin.

« Elle fut pour moi une entreprise gratuite que j'ai faite en qualité de volontaire sur mon seul désir. Je n'ai jamais senti peser sur moi l'obligation qui amenait et maintenait dans les tranchées mes camarades de combat. Après la guerre, le sport m'a prolongé dans cet état bienheureux. Et puis mon plaisir s'est éteint. La grâce m'a été retirée. Alors une grande période de découragement a suivi pour moi. J'ai voyagé, je me suis cherché ailleurs sans me trouver nulle part. C'est peut-être ainsi que j'ai découvert la vie. » (*R. des deux Mondes*, 1-4-35 p. 583)

Puisque lui-même nous y invite, nous pouvons, non pas rechercher Montherlant dans Bricoule, car cet Alban n'a jamais vécu et n'est pas très vraisemblable dans l'exaltation de tous ses sentiments et son paroxysme continu de grandeur, mais essayer de retrouver en lui quelques-unes des principales idées que son auteur prétend avoir vécues lui-même et enseigner à ses contemporains. Singulière figure, maintes fois décrite et critiquée au point de vue moral, et qui n'a cure des normes communes qu'elle prétend bien dépasser en fixant elle-même les règles de

l'héroïsme. Inutile de refaire ici ce que d'autres ont déjà très bien fait; qu'il suffise de recueillir et de juger les impressions que produit cet extraordinaire bonhomme dans le lecteur moyen qui le regarde évoluer sous ses yeux.

De la sympathie tout d'abord, presque de l'admiration. On est devant un de ces héros nullement embarrassés du banal accomplissement de la vertu dans le train-train de la vie quotidienne et repoussant la plus minime contrainte venant de l'extérieur, mais s'imposant des sacrifices énormes quand cela vient d'eux, parce qu'ils ont senti un appel intime à la grandeur morale. En dépit d'une santé précaire qui, à plusieurs conseils successifs, l'a maintenu à l'arrière comme auxiliaire, Alban sacrifie sa sûreté, une amie très chère, une vie de tout repos, pour le front avec son austérité et ses dangers perpétuels; et cela à froid, sans aucun emballement patriotique, uniquement par désir de se dépasser lui-même en bravant le péril. Pas le moindre calcul. Il sent monter en lui la vaillance comme la force même de la vie. En entendant gronder toutes proches les panthères du Jardin d'Acclimatation, « il se dit seulement : « La brise vient du Sud », et ce mot excita son éternelle nostalgie du Sud qui se mêla à celle du printemps. Il sentit bien que, dans son brusque besoin de la guerre, il y avait l'anxiété que sa vie n'égalât pas en beauté le printemps, et que la beauté du printemps fût inemployée et perdue. En cette minute peut-être, réveillés par la même émotion, des êtres décidaient de partir pour le Lac Majeur.

« Une cagna, de la misère, de la mort... Je montrerai que je puis supporter l'excès de la misère comme j'ai supporté l'excès de la volupté. Ainsi Alcibiade et César et Catilina. Je souffrirai, je rachèterai mes péchés... » (*Songe*, 11-12).

Arrivé au front, il goûte les joies d' « un jeudi sans fin ». L'ivresse de frôler la mort, de vivre double en se raidissant contre le frisson et de renouveler le plus souvent possible, même au prix des plus folles imprudences, les sensations ressenties alors (*Songe*, 115-116); l'émotion intense, véritable retournement de l'être tout entier après avoir abattu un

ennemi à bout portant, suivie du débridement fou de la haine de race, pour le seul fait d'avoir tué (*Songe*, 124-126); ce qui ne l'empêche pas, peu de jours après, de braver toute discipline pour consoler des ennemis blessés (*Songe*, 233-236). Tout cela mélangé avec le plaisir un peu lourd, mais débordant, d'être débarrassé des conventions mondaines et des servitudes sociales, de pouvoir, chose immense, se salir les molletières exprès, sans que personne ne lui dise rien. En somme, la plus parfaite expansion de la nature, dans ses élans magnifiques comme dans ses penchants les plus abjects, toujours avec assurance, sans la moindre hésitation, en prenant la vie comme une conquête de soi-même devant le danger, — et c'est la grande fierté — une démonstration de sa force et de son indépendance absolue, c'est la grande joie.

Non seulement de la vaillance, mais une sensibilité étonnamment riche, et qu'il faut étudier en détail, car elle suffit à caractériser Montherlant. Tout d'abord la grande et belle affection pour le camarade de sport ou de tranchée, Peyrony dans les *Olympiques* ou l'aspirant Prinet dans le *Songe*. Il l'avait rencontré un beau soir de l'année précédente et s'était senti poussé vers lui par une instinctive sympathie, absolument inexplicable dans la diversité absolue de leurs caractères, mais d'autant plus sacrée pour un tempérament comme le sien, tout d'une pièce, encore sain et non mordu par la vie. Partant au front, il veut être dans son régiment, le retrouve à tous les moments libres, semblant ne se plaire qu'avec lui, quoique Prinet lui soit bien inférieur dans toutes les qualités humaines. Jusqu'à la fameuse nuit du 19 juillet 1918 passée côte à côte sous le bombardement, où, pour couvrir son ami, bouleversé par un éclatement, Alban se dépouille de sa capote et grelotte allègrement dans la fraîcheur qui précède l'aube en le regardant dormir tranquille. Au matin, brutalement, il tue le chien de l'aspirant, en sachant très bien la peine qu'il lui cause. Celui-ci, bouleversé, part pour l'attaque sans rien dire. Bricoule, désolé, ne veut pas cependant courir après lui pour demander pardon, mais il cherche vainement à le retrouver durant toute une

journée de bataille ; il est effondré à l'annonce de sa mort et se fait évacuer vers l'arrière, refusant de partager encore des périls dont l'ami serait absent.

C'est vrai et touchant, naïf et un peu brutal. Quoiqu'il se barde de rudesse, il a le cœur aussi vibrant que n'importe qui... et même aussi une sensualité toujours en éveil, cherchant partout à se satisfaire et peu regardante sur la qualité du plaisir pourvu qu'il soit intense et qu'on puisse l'obtenir sans s'exposer aux moqueries ou sentir se détendre en soi la conscience de sa force, qui, pour Montherlant, se rapproche un peu trop de la brutalité.

Rien que dans le *Songe*, se trouve une galerie singulièrement édifiante, dont le détail serait déplacé dans cet article si l'on ne voulait donner au lecteur l'occasion de juger sur pièces. Le plaisir de la chair est, avec la vaillance, un des thèmes essentiels du poème. D'abord l'évocation de Douce, la fille facile, méprisée pour sa bêtise mais qui jamais ne se refusa, et dont jamais Alban ne souffrit; il en conserve l'odeur le plus longtemps possible pour revivre tout seul les plaisirs qu'elle lui procura, et sa chair n'en est pas déshabituée au milieu des austérités du front. Il y a ensuite les innommables créatures des villages de l'arrière du front, avec lesquelles parfois, le soir d'une journée très rude, il ranimait son courage : et cette menace plus proche de la mort réveilla sa sensualité. « Encore une fois avant de mourir ; encore une fois et j'accepte de mourir ». Il regarde à peine la figure et ne veut rien avoir de commun avec la femme que « cette haute seconde aveugle et dévorée ». Dominant l'ensemble, l'intrigue avec Dominique, la belle camarade de sport qu'il avait d'abord désirée comme tant d'autres femmes. Bientôt, il se borna à l'entourer de vénération, d'un sentiment qui, à son point parfait, excluait le désir, que le désir eût dénaturé et déprécié. Donc pour Douce et les filles ordinaires la recherche de la jouissance, pour Dominique le respect.

Mais, même dans ce dernier cas, ne crions pas trop vite à la « victoire de l'ordre », et dans le chapitre un peu troublant par

la crudité de ses descriptions, qui porte ce titre, nous pouvons nous apercevoir qu'il s'agit avant tout d'un hédonisme assez raffiné, qui veut pouvoir goûter esthétiquement un beau corps, sans transformer ce « type de pureté en un type d'impureté » en ajoutant à sa contemplation artistique la volupté charnelle. (1) Il renonce à la « possession » mais il se soûle du désir; il aime trop pour s'exposer de gaîté de cœur aux désillusions, et la licence totale y conduit. Aussi, parce qu'il est un « fort » et que rien n'est plus avilissant que les pamoisons amoureuses sur l'épaule d'une femme. Et quand il s'enfuit loin de Dominique humiliée et brutalisée; devant l'orage qui éclate, il s'agenouille sous un grand arbre, et fait à Dieu une prière terminée par ces mots étonnants « Encore une fois, je vous le répète, il vous appartient que j'entre dans les ordres : donnez-moi seulement la haine de votre acte de chair, si vraiment vous le pensez mauvais, car pour moi il m'est doux par-dessus les douceurs de la vie. Mais d'abord, beau Dieu, après cette tourmente, faites-moi un signe afin que je sache. Assurez-moi en la grande

(1) Dans l'enquête sur les Maîtres de la jeune Littérature, Montherlant prend plaisir à se réclamer de Barrès, et nous le verrons souligner ce qui le sépare de Gide (un tel patronage serait gênant pour un écrivain de droite). En fait il tient beaucoup du premier en qui se trouvent déjà, par exemple, le totalisme moral, le culte de la grandeur et de la force, les rythmes musicaux et les belles images poétiques, mais l'influence qu'a eue sur lui le second est indéniable. On n'en veut comme preuve que la séparation de l'amour et du plaisir, réservant la volupté au contact de ceux qu'on méprise et refusant de souiller le véritable amour par la volupté sensuelle (Douce et Dominique), le désir d'épuiser toute joie, le détachement des « *Voyageurs traqués* », l'irréligion, etc... Nouvelle ressemblance, l'immoralisme de Dominique qui rappelle celui de Michel dans « *l'Immoraliste* ». Elle se complaît aux joies malsaines de son amitié sensuelle avec le blessé Bouchard, revanche de la continence que lui imposait Alban. Elle s'exalte de rejeter toute contrainte : « Comme tout tombait dès qu'il s'agissait de son plaisir. Pas même de son plaisir. Comme tout tombait dès qu'il s'agissait de rejeter! Rejeter! Rejeter! Rejeter! Son geste essentiel était bien celui de rejeter! S'évader, glisser, non seulement hors des soucis et des responsabilités et des obligations, mais hors de tout ce qui ne vous est pas agréable! (*Songe*, 105-106). Il est vrai que la « force » lui fait éprouver un humiliant dessous, mais Gide lui-même refuse qu'on cède toujours aux blandices.

joie du nom chrétien ». L'orage s'apaise, Alban est intact et il exulte. Dieu a parlé, autorisant sa façon d'agir!

« *Les Bestiaires* », roman taurin qui veut être un poème épique, sont aussi un chant de luxure. On y trouve sans doute des descriptions magnifiques et les pages relatives à l'amitié d'Alban pour le petit Sévillan « Jesus » sont aussi émouvantes que celles du *Songe* consacrées à Prinet. Mais le sujet véritable est le partage d'une sensualité d'adolescent entre l'amour de la femme et celui du taureau, suivi de la victoire de la bête. Le soir, dans les faubourgs, Alban s'essaie à aguicher les cigarières avec une audace qui l'enchante lui-même (il ne s'agit que de son plaisir). Durant la procession de la Semaine Sainte, dans le trouble de ses sens, il étreint une femme qui s'enfuit. Devant Soledad, la fille noble, ce n'est plus seulement le désir mais le sentiment, avec toutes les nuances du respect et des convenances, qui remplissent les yeux et la sensibilité du fruit défendu mais interdisent d'y porter la main. Aussi, en des tableaux assez troubles, nous le voyons céder peu à peu à l'emprise de la femme jusqu'au moment où, devant les exigences de Soledad qu'il juge humiliantes pour sa fierté masculine, il se rebiffe et reporte sur le taureau, velu et méchant, au pelage couleur de marron d'Inde, contre lequel il doit combattre, l'attrait qui jusqu'alors l'attirait vers la jeune fille. Montherlant, malgré ses audaces, a trop le sens des convenances pour nous représenter de façon crue des scènes de bestialité, mais il tient à nous éviter toute méprise sur le sentiment qu'il éprouvait en allant se mesurer avec la bête; cela dans la même interview donnée à Frédéric Lefèvre où il nous présente la pédérastie comme très naturelle, et le contact avec la bête comme presque sacré...

Aucune scène de ce livre n'est grandement dangereuse à elle toute seule, mais il est difficile de trouver un ensemble plus déprimant, car l'auteur excelle à éveiller en ses lecteurs l'émotion trouble de tout l'être, d'ordinaire à peine devinée dans la subconscience que cause le contact avec le vivant, bête ou homme, et

qui chez lui vibre toujours avec des résonnances sexuelles (1). Ce charnel recherche le plaisir le plus intense possible et veut le goûter dans le plus d'objets possibles. Dans le *Songe*, Alban a peur de mourir sans avoir suffisamment usé des êtres, et Gide dans « *les Nourritures Terrestres* » craignait qu'un désir non satisfait dans cette vie ne le tourmente en l'autre. Dans les « *Notes sur la Religion et les Passions* » publiées dans la *Nouv. Rev. Franç.* en 1923, *Montherlant* a demandé que l'Église lui tolère des désirs lubriques « rendus plus inéluctables par l'emportement de mon caractère et par le vœu même de la nature, car les désirs de ces actes, insatisfaits, empoisonneraient ma vie entière, au lieu qu'en les accomplissant je les tire de moi et je reste pur ».

Je les tire de moi et je reste pur : c'est le privilège de la personnalité puissante du héros de pouvoir amalgamer en lui-même les contraires dans tous les ordres, sans rien refuser de ce qui est humain. Écoutons cette strophe où Alban se décrit : « Ayant un esprit, il est intelligent; ayant un cœur, il est héroïque; ayant des entrailles, il est voluptueux; autour de ces trois âmes, ayant une enveloppe de chair, il est fort et beau. C'est ainsi qu'il réalise tout l'humain, et qu'il le maintient en équilibre, par l'œuvre de la providence, et par celle de sa volonté. En lui rien n'est exclusif. Il partage les plaisirs des anges et les plaisirs des loups et des chiens. Il est réaliste et mystique, impulsif et fécond en calculs, athlète de corps et de caractère; il a l'exactitude du docteur et la folie du poète, la connaissance et la puérilité. Il donne le bien et le mal ainsi que l'arbre, le ver et le fruit; le oui et le non se touchent dans son cœur, comme deux têtes sur le même oreiller » (*Nouv. Rev. Franç.*, nº 116, p. 768).

Nous arrivons ainsi au totalisme moral, pôle de la pensée de Montherlant (dans la mesure où elle est bien une pensée et non une simple effusion de sensibilité exprimée en termes

(1) C'est le sens qu'il faut donner à son mithraïsme lyrique : une communion de la sensibilité avec une chair vivante et vigoureuse, sans qu'aucune image ne distraie de cette émotion vague et un peu indistincte.

généraux) : pour la conduite de sa vie, le fort ne dépend que de lui-même, car il ne demande rien à personne, pas même une assurance pour un hypothétique au-delà. Dès lors il n'aura cure des notions communes de devoir et de péché, car il peut harmoniser les contraires dans la richesse de sa nature, ou plutôt de son lyrisme, ce qui signifie de son désir, « comme un sang riche uniformise les pigmentations différentes de la peau » (*Songe*, p. 124). C'est que tout désir, pour se réaliser, est source d'action, d'action d'autant plus intense que lui-même est plus violent. Donc ne pas reculer devant les extrêmes, extrême du désir ou de l'héroïsme, simultanément quand c'est possible, sinon successivement, pour ainsi dire, par alternance; car, pour employer une expression de Pascal, « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux ».

Leit-motiv déjà énoncé nettement dans le *Songe* mais exprimé dans les « *Fontaines du désir* », livre qui consomma la rupture avec l'Église avec une crudité de lyrisme érotique dépassant ce que l'on peut imaginer (1). En réalité absurdité psychologique, détournant de son vrai sens une vérité incontestable. La force

(1) On voudra bien nous excuser de citer intégralement une page de ce « lyrisme » qui va jusqu'à la frénésie morbide; elle sera utile aux lecteurs en leur montrant jusqu'où un esprit humain peut en arriver dans ce domaine. « Dès mon enfance, j'ai eu l'obsession des formes mi-animales, mi-humaines sorties du génie antique; elles me faisaient rêver d'un état où je posséderais, sentirais et m'assouvirais plus complètement, où je serais aussi mieux contenté : ayant toutes les natures et les plus contraires, quoi qu'il arrive, il y en aurait toujours une au moins qui serait satisfaite, et je pourrais dire sans interruption : « O monde, je veux ce que tu veux ». Dans les musées, cette angoisse de ne pouvoir tout embrasser par l'intelligence comme par les sens; autour des corps nus, cette torture de n'avoir pas vingt jambes et vingt mains, comme les divinités hindoues, pour jouir de vingt fois plus de contacts, et toujours, cette nostalgie de l'ubiquité, cette nostalgie de l'universalité, cette rage de n'avoir pas en soi une source inépuisable de désir, pour ne plus être hanté par le spectre de la satiété, de n'avoir pas dix mille membres virils... mais ce ne serait pas encore assez, je regretterais le corps, le dix mille et unième corps qui me serait défendu. Être la matière, et puis elle se fond dans le bestial et dans le bestial être toutes les espèces, à chaque instant s'évadant de l'une dans l'autre, et du bestial se transformer insensiblement dans l'humain; être tous les sexes et tous les âges, à chaque instant

de la personnalité est dans l'énergie du vouloir réfléchi et non dans un jaillissement continu d'individualités successives, comme le supposerait la possibilité de vouloir avec la même intensité une chose et son contraire l'instant d'après. Rêve de lyrique pouvant donner le change de façon désastreuse. Alban est un exalté, toujours sous pression d'héroïsme et de lubricité; magnifique dans l'un, il risque de faire trouver l'autre tout naturel; et, en vivant longtemps dans son ambiance, on doit perdre le goût de la pureté morale, la délicatesse de la chasteté.

Ses très graves défauts ne peuvent cependant rendre compte complètement du succès que connaît Montherlant. Il y a autre chose que l'Académie Française a entendu récompenser l'an dernier par le Grand Prix de Littérature, et qui fait de lui un auteur très apprécié dans les milieux militaires; c'est « son amour pour le réel, sa fidélité à un sentiment qui devient rare aujourd'hui, qu'on l'appelle fierté, dignité ou culte d'une certaine hauteur morale » nous dit le Secrétaire perpétuel, M. René Doumic, dans son rapport sur les concours littéraires de 1934 (*Temps*, 21-11-34). Telle est la mention du palmarès mais quelle est au juste cette « *hauteur* », véritable obsession de Montherlant, et qui pour lui tient lieu de tout le reste? Il n'en donne pas la définition, mais nous pouvons conclure de sa vie et de son œuvre que c'est l'affirmation et l'épanouissement d'une personnalité aussi vigoureuse et aussi conquérante que possible, ce qui peut très bien s'allier avec la frénésie érotique et les pires dévergondages du sentiment.

Affirmation, tout d'abord en soi-même, par la conscience intime de sa noblesse et de sa grandeur personnelle avec l'horreur de ce qui ressemble, même de loin, à l'humilité chrétienne. Dans la « *Relève du Matin* », pourtant si pleine de sève chrétienne, il s'extasie devant la protestation d'innocence d'un camarade dont la bouche avait été tentée par les plus

s'évadant de l'un dans l'autre et de là devenir le surhumain, par transitions, toujours, et de là redevenir le bestial sans avoir jamais cessé d'être le divin, et cela, sans cesse, sans cesse, comme l'homme et le serpent dans le septième égout de Malebolge, échangent continuellement leurs êtres » (*Font.*, 39, 40).

pourpres fruits : « Cela m'est égal de mourir, je n'ai jamais rien fait de mal ». Évidemment tout n'était pas parfait en lui, mais rien de généreux ne lui avait été étranger. « Son être entier n'avait été qu'une seule aspiration à s'élever et s'élever toujours dans un sentiment toujours plus exaltant de soi-même vers le plus haut développement humain, et cette noblesse n'engendre pas seulement une présomption de noblesse pour tout le reste, c'est une rédemption en bloc pour tout le reste ». (*Rel.*, 51-52). Dans la seconde interview à Frédéric Lefèvre, nous avons : « Gide comprend l'état d'âme de ceux qui se sentent coupables. Je ne comprends et je n'aime que l'état d'âme de ceux qui se sentent innocents »(1). Innocents sans rien changer à leur nature et retrancher quoi que ce soit de leurs plaisirs! Les « *Notes sur la Religion et les Passions* » en font une condition sine qua non de son adhésion au catholicisme. Il juge normal que le Dieu auquel il demande si peu (l'athéisme lui irait comme à un poisson dans l'eau), ne lui demande à son tour que peu de choses, en tout cas pas cela (2).

(1) Ce qui est encore être gidien en supprimant le péché.

(2) Dans son outrance paradoxale une telle exigence fait sourire, mais une méthode d'éducation qui viserait *avant tout* au développement de la personnalité dons l'ordre naturel serait presque aussi éloignée de l'esprit du Christianisme. De toute évidence, grâce et foi ont, pour produire leurs actes surnaturels, besoin d'assumer une personnalité humaine, qu'ils épanouissent en la faisant agir dans un ordre supérieur, sans l'amoindrir en un seul de ses constitutifs essentiels. Pour cette raison, aucune vraie qualité humaine n'est incompatible avec la surnature.

Mais la nature, qui dans l'ordre historique n'a de raison d'être que par sa destination à la grâce, ne peut admettre, pour rester dans l'ordre, de développement ou de jouissance non référable à la fin surnaturelle. D'autre part l'épanouissement de la nature promis au chrétien n'est pas absolu, mais conditionné à l'acceptation en esprit et en vérité du dépôt révélé qui prêche l'abnégation à la suite du Christ. Par ailleurs, il est indirect et non nécessairement sensible, venant de l'unification de nos tendances dans l'ordre supérieur de la charité. L'oubli de ces distinctions fondamentales a introduit tant de confusions dans la question de l'*humanisme*. La culture purement humaine de la nature est un non-sens pour le chrétien, aux yeux de qui l'homme n'est parfait, même dans l'ordre naturel, que par le Christ, mais le mépris de la culture humaine totale serait une mutilation de l 'harmonie providentielle.

Après s'être posé en face des hommes et de Dieu, affirmer et développer sa personnalité, non par des exercices quelconques à la portée des médiocres. La guerre tout d'abord, avec son indicible sérieux et son austérité continue, où l'on fait œuvre de vaillance en jouant avec la mort et le frisson qu'elle fait courir sous la peau, œuvre de violence en donnant soi-même la mort à d'autres hommes, où tout l'homme est exalté mais harmonisé dans l'héroïsme.

Ensuite, cette alacrité pleine de force est entretenue et développée par les sports, que Montherlant a pratiqués plus qu'un autre et célébrés mieux que personne. Non point la partie de basket ou de foot-ball, jouée par intervalles pour détendre les nerfs fatigués, mais les sports occupant l'homme tout entier inlassablement par l'entraînement et les interminables sélections qu'ils supposent. Magnifique école d'endurance, de sérieux, de renoncement et de pondération, ils assouplissent et fortifient le corps, disciplinent même l'esprit en purifiant le sang. L'amitié et la discipline sportive sont une excellente préparation à la camaraderie et à la subordination militaires; le culte de la « forme » et de la force du corps, une excellente sauvegarde de la chasteté.

Tout cela peut très bien passer, en mettant à part l'orgueil passé à l'état de vertu et l'indépendance à l'égard de Dieu; ce qui est absolument inadmissible c'est un ramassis de racourcis un peu puérils et de simplifications primaires par lesquelles on prétend nous donner la philosophie du sport, qui se trouvent déjà dans Barrès et Maurras mais qui ont dû un instant de notoriété au renom de leur nouvel auteur.

Les critiques se sont plu à citer de larges extraits des 25 premières pages du *Paradis à l'ombre des épées;* le lecteur n'a qu'à s'y reporter. Il semble préférable, les yeux sur le texte, de rechercher l'ossature interne, la pensée profonde, les choses sous les mots.

D'un mot, c'est la glorification du fini, du corporel, du mesurable, et son opposition à l'indéfini, à l'invérifiable, au spirituel pur; l'une et l'autre symbolisées sous les deux noms de Tibre et d'Oronte. Oronte : le christianisme, le messianisme,

le byzantinisme, le bolchévisme, l'humanitarisme, etc...; sur son sceau est placé un cœur. Tibre au contraire, tout ce qui est viril, fondé sur la nature et la raison, tenant pour le fini et voulant y réaliser l'ordre, mais un ordre fini, conscient et fier de sa limite : le catholicisme romain, à cause de la part qu'il donne au corps; la Renaissance, le classicisme, les nationalismes, etc.

Détaillons l'éthique de cet ordre du Tibre (On remarquera la concision voulue des préceptes, qui résonnent comme une proclamation militaire) : Couper les ponts avec l'infini, l'au delà, se cantonner dans un présent bien palpable : « La limitation et sa conséquence, le moindre rôle du mystère » « Ce qui est, prenant le pas sur ce qui paraît; ce qu'on mesure sur l'incommensurable ».

Malgré tout, la vie prise au sérieux, mais par une détermination personnelle, et non pour obéir à une loi extérieure, en sachant la vanité des résultats obtenus, et en agissant malgré tout comme si l'on croyait à leur valeur. « La vie comme une partie de football, on convient qu'il faut la prendre au sérieux; le talent tenu pour une fin, n'attendant pas de salaire (la vie comme un talent). »

Avant tout la valeur, ce qui signifie la force, mais la force disciplinée et harmonieuse de l'homme tout entier. « La notion de manque de valeur substituée à celle de péché »... « L'œuvre de chair jugée nuisible, non de désobéir à une loi écrite dans le ciel, mais d'être un danger pour la valeur »... « Le corps remis dans sa personnalité et dignité et distingué naturellement de la chair »... « Le cœur courage, le cœur foyer de la vertu ».

Pour traduire et entretenir cette force, le dépouillement et une certaine austérité. « Le dépouillement dans le corps (entraînement), dans l'habit (demi-nudité), dans l'épreuve (le style), dans les mœurs (lacédémonisme) ». etc etc.....

Quoique Montherlant préfère nettement le Tibre, il ne condamne pas l'Oronte et veut même le voir mélanger ses eaux de temps à autre avec celles du grand fleuve de force.

Dans « *Aux Fontaines du désir* », publié à la fin de 1927, il nous présente, avec la puissance qu'on a déjà signalée, le

bouillonnement des passions et des ambitions humaines, leur faillite devant la réalité qu'elles ne peuvent maîtriser, et leur exaspération progressive qui les fait pour ainsi dire se dévorer elles-mêmes. Tout goûter, tout éprouver successivement, le permis et surtout le défendu (le héros n'a de règle que son désir), voir les objets vers lesquels on tend de tout soi-même perdre, avec la connaissance que l'on en a ou la facilité de les obtenir, une grande partie du charme dont les revêtait notre avidité. Se sentir soi-même mourir un peu avec ce qui faisait la vie, mais l'accepter avec le sourire, pourvu que l'on garde toujours aussi vivante que possible la ferveur de son désir.

Chercher à agir, à produire de grandes œuvres ; d'Annunzio est magnifié pour ses exploits de guerre et le coup de main de Fiume, Barrès persiflé pour sa vie bourgeoise et parlementaire, accusé d'avoir connu seulement en imagination le « sang », la « volupté » et la « mort ». Là encore, désillusion : notre œuvre nous échappe, ou bien nous-mêmes nous lui faisons défaut, et sur nos contemporains notre pouvoir est aussi illusoire que sur les événements. Devant cette faillite nouvelle de nos ambitions, ne pas faire à la divinité l'honneur de nous irriter. L'action se termine en elle-même ; frustrée de son résultat, elle est encore meilleure que le néant ; elle est de l'être, l'épanouissement de nos facultés, elle est un jeu....

Tel est ce goût de « la grandeur morale » qui a séduit M. René Doumic et préparé à son possesseur une maturité entourée de considération, aussi bien de la part des purs littérateurs, que des milieux bourgeois de droite. Il a aspiré un moment à prendre la place laissée vide à la mort de Barrès, à être le maître de l'énergie nationale. On ne peut nier que son talent hors ligne de styliste, la chaude cordialité, la conviction profonde de tout ce qu'il écrit ne puissent impressionner et prédisposer le lecteur à recevoir son message. Dans ce message lui-même, il est des choses attirantes et même élevantes par leur noblesse : ce goût de

l'action intense, le mépris de toute chose en dehors d'elle. Bien des choses décevantes aussi : cette action pour elle-même, quels qu'en doivent être les résultats, à qui son individualisme foncier semble enlever toute raison d'être, car le grand héroïsme qui soulève est avant tout un renoncement dans un égoïsme supérieur, et non l'assouvissement d'une passion naturelle, comme semble l'être la bravoure d'Alban. Surtout cet affolement de la boussole humaine par l'individualisme qui restreint à elle-même une activité faite pour trouver le bonheur dans la subordination à un Dieu transcendant.

Ecrivain de grande classe, Montherlant depuis dix ans se prépare dans l'isolement aux grands ouvrages (1) que semblait promettre la série des premiers romans. Les

(1) Quoiqu'il n'ait pas, depuis longtemps, publié de grande œuvre Montherlant demeure toujours actuel. L'*Écho de Paris* s'avisait récemment d'ouvrir une enquête pour savoir si on pouvait l'appeler le prince de la jeunessse. Lui-même publie dans ce journal ou dans les *Nouvelles Littéraires* des articles qui font penser, et parler d'évolution intellectuelle et de rapprochement des idées chrétiennes. Il en est encore assez loin, mais certaines de ses paroles sont suggestives. Par exemple la conclusion d'un article publié dans les *Nouvelles Littéraires* du 22 Juin 1935 :

« Si nous avons veillé ainsi à notre possession de nous-même, alors viendra une heure où, tout ayant été perdu autour de nous, nous nous retrouverons intacts; c'est-à-dire que rien ne sera perdu.

De quelque part en bas, le roulement des tambours de la passion arrivera avec une voix sourde, sans plus de bruit que le murmure d'un silence qu'on entendrait; et la confusion du monde, détachée de nous et tombée en arrière, ne sera plus qu'une nébuleuse de mensonges roulant dans la profondeur du passé. Alors l'âme, ayant laissé glisser les contingences comme des vêtements qui glissent, réduite à l'unique nécessaire, et puissante et inébranlable de tout ce qu'elle aura abandonné, sera prête à prendre dans un ordre surnaturel une place que peut-être elle aura conquise en ne la visant pas. Et si cet ordre n'est qu'une illusion, il n'importe. Elle se tiendra devant elle-même, merveilleusement nue et pure et satisfaite de ce qu'elle est ».

De telles lignes sont d'une noblesse incontestable et assez éloignées de la frénésie érotique; il fallait les citer pour montrer que Montherlant, moins que tout autre, ne peut être défini dans une formule. Ce serait une erreur d'y voir une renonciation au passé et un pas vers la vérité. Elles correspondent trop bien à la formule : ne rien rejeter, tout intégrer, pour qu'on y voie autre chose qu'une culture raffinée de la personne humaine, vouée malgré tout à un irrémédiable échec, puisque l'ordre surnaturel n'est qu'illusion et que la personne se pose devant elle-même comme si elle avait en elle-même sa fin.

« *Célibataires* », œuvre dans le genre balzacien que la *Revue des deux Mondes* a publiée en 1934, sont irréprochables au point de vue moral, mais totalement dépouillés d'intérêt véritable.

Le dernier recueil de poèmes philosophiques « *Encore un instant de bonheur* » est tout à fait dans l'inspiration des « *Fontaines du désir* » ; heureusement l'hermétisme du style les préservera de faire du mal à un trop grand nombre de lecteurs.

L'interview accordée à M. Bourget-Pailleron proteste contre l'idée d'une fixation définitive de notre auteur dans un genre ou un autre; il est même possible que nous revoyions de nouveaux romans lyriqnes dans le genre de la série d'Alban de Bricoule. Attendons avec tout l'intérêt que mérite un talent comme celui de Montherlant, mais soyons sur nos gardes : ce qui nous est annoncé ne peut être banal, mais aussi cela risque beaucoup de ressembler aux œuvres précédentes (« *la Relève du Matin* » mise à part), d'être, comme elles, aussi éloigné que possible de la doctrine et de l'esprit chrétiens.

(à suivre)

Florennes. FR. PAPILLON, S. I.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

ACTES DU SOUVERAIN PONTIFE

Organisation de la S. Pénitencerie (Const. Apost. « *Quae divinitus* » 25 mars 1935. — *A. A. S.*, XXVII, 1935, pp. 97-113).

La S. Pénitencerie, tribunal suprême du for interne, est une institution spécifiquement ecclésiastique. Outre le règlement des questions de conscience proprement dite, elle est chargée depuis 1917 de la concession des indulgences. Cette double compétence et le nombre toujours croissant des affaires ont amené le Souverain Pontife à adapter aux besoins actuels les normes fixées à ce tribunal par la Constitution « *In Apostolicae* » de Benoît XIV. Le règlement nouveau maintient tous les points essentiels de l'ancien, notamment en ce qui concerne le nombre et le titre de divers fonctionnaires; les pouvoirs très importants et les obligations du Cardinal Grand Pénitencier et de son principal auxiliaire, le Régent, sont nettement déterminés.

Quant à la procédure à suivre, la Constitution décide que le Régent tiendra une double réunion quotidienne, l'une pour les questions de for interne, l'autre pour les concessions d'indulgences. Les affaires plus graves réclament la convocation des six officiales maiores : ceux-ci constituent la « Signature de la S. Pénitencerie Apostolique ». Enfin, deux fois par mois, le Cardinal Grand Pénitencier, dans une audience du Saint-Père, traitera des affaires les plus importantes et de celles qui excèdent ses facultés habituelles.

Après avoir arrêté les règles pour la confection des rescrits, la Constitution décerne à nouveau la gratuité de toutes les faveurs de for interne. Enfin, dérogeant à la Constitution « *Vacante Sede* », elle permet le libre commerce épistolaire, pendant le Conclave, entre le Cardinal Grand Pénitencier et ses bureaux.

Notons que la nouvelle Constitution devait entrer en vigueur le jour même de sa promulgation aux Acta. É. BERGH, S. I.

S. CONGRÉGATION DU SAINT-OFFICE

Condamnations d'ouvrages d'Angelo Cocles et Alfred Rosenberg. (Décrets des 3-5 et 17-19 juillet 1935. — *A. A. S.*, XXVII, 1935, p. 304).

Dans son décret des 3-5 juillet, le Saint-Office décide la mise à l'Index, sans retard, du livre d'Angelo Cocles « *Cento e cento e cento pagine del Libro Segreto di Gabriele d'Anunzio tentato di morire* » publié tout récemment chez Arnold Mondadori, ouvrage où « l'effronterie de l'immoralité ne le cède en rien aux erreurs souvent impies et blasphématoires ».

Le décret des 17-19 juillet met à l'Index, le nouveau livre d'A. Rosenberg; aux contradicteurs de son « Mythus », A. Rosenberg avait répondu par un petit ouvrage : *An die Dunkelmänner unserer Zeit. Eine Antwort auf die Angriffe gegen den « Mythus des 20 Jahrhunderts »* Hoheneichen Verlag, München. C'est ce livre qui vient d'être condamné comme l'avait été le « Mythus des 20 Jahrhunderts ».

É. B.

S. CONGRÉGATION POUR L'ÉGLISE ORIENTALE

Constitution d'une Commission pontificale pour la rédaction du « Code de droit canonique oriental » (Notification du 17 juillet 1935). — *A. A. S.*, XXVII, 1935, p. 306).

En 1929 (1), le Souverain Pontife avait constitué une Commission cardinalice pour diriger la préparation de la codification du droit oriental. Elle avait à assurer une triple tâche : 1° la rédaction d'études historico-canoniques sur les lois et coutumes des diverses Églises; 2° la préparation de projets à soumettre aux Ordinaires orientaux; 3° la publication des sources juridiques des différentes disciplines.

Ce travail étant mené à bonne fin, le Saint-Père vient de décider que l'on pouvait passer à la rédaction du « *Code de droit canonique oriental* ».

Dans ce but, il érige une Commission qui devra examiner les remarques présentées par les Ordinaires sur les projets qui leur ont

(1) *N. R. Th.*, t. LVII, 1930, p. 160.

été soumis, qui fixera ensuite le texte des canons et dirigera la rédaction du Code.

Comme non seulement la teneur des lois, mais aussi la manière de les formuler doit s'inspirer du génie propre des diverses Églises, le Saint-Père décide que la Commission cardinalice, composée des Cardinaux Sincero, président, Pacelli, Serafini, et Fumasoni-Biondi, sera aidée par un groupe de consulteurs choisis surtout parmi des clercs orientaux.

La rédaction provisoire de chaque titre et de chaque livre sera de nouveau soumise à l'examen des Ordinaires orientaux.

É. Bergh, s. i.

S. PÉNITENCERIE

(Office des indulgences).

Indulgences pour les visites « en esprit » au Saint-Sacrement
(Décret du 12 avril 1935. — *A. A. S.*, xxvii, 1935, p. 169).

C'est une pratique de dévotion recommandée que de visiter en esprit le Saint-Sacrement, lorsqu'on se trouve empêché de le faire matériellement. Un décret de la S. Pénitencerie du 12 avril 1935 loue vivement cet exercice et l'enrichit des indulgences suivantes : ceux qui légitimement empêchés de se rendre devant le Saint-Sacrement, font cependant « en esprit » cette visite peuvent gagner chaque fois *une indulgence partielle de cinq ans :* la condition est de réciter en l'honneur du Saint-Sacrement cinq fois le Pater, l'Ave, le Gloria et une sixième fois ces mêmes prières aux intentions du Souverain Pontife (1); ceux qui auraient accompli cet exercice chaque jour de la semaine pourront gagner *une indulgence plénière* aux conditions ordinaires. É. B.

Visites au Saint-Sacrement le jeudi et le vendredi-saint
(Décret du 20 mai 1935. — *A. A. S.*, xxvii, 1935, p. 277).

Les indulgences accordées le 24 juillet 1933 (2) pour les visites au

(1) Par le bref « *Litteris nostris* » du 3 juin 1932 (*A. A. S.*, xxiv, 1932, p. 231) le Souverain Pontife accordait une indulgence partielle de 10 ans aux mêmes conditions, pour la visite effective au Saint-Sacrement.
(2) *N. R. Th.*, t. LX, 1933, p. 730.

cours des Prières des XL heures sont étendues par ce décret aux visites faites au Saint-Sacrement solennellement gardé « au sépulcre » le jeudi-saint et les premières heures du vendredi : 1° on gagnera une indulgence partielle de quinze ans pour chaque visite au cours de laquelle on récitera cinq Pater, Ave et Gloria en action de grâces pour l'institution de la Sainte Eucharistie et un Pater, Ave et Gloria aux intentions du Souverain Pontife; 2° on pourra gagner une indulgence plénière, chacun des deux jours, si l'on s'approche en outre des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Remarquons qu'il y aura lieu ici de comprendre ces conditions ordinaires à la manière du can. 931 : la communion impossible le vendredi-saint pourra être reportée à un des huit jours qui suivent. É. B.

Gain de la Portioncule à N.-D. des Anges à Assise (Décret du 18 juillet 1935. — *A. A. S.*, XXVII, 1935, p. 315).

Plusieurs fois l'on avait demandé à la S. Pénitencerie si, pour gagner l'indulgence de la Portioncule au sanctuaire même de N.-D. des Anges, il fallait remplir les conditions exigées aux autres endroits auxquels cette faveur a été étendue (confession, communion, visite d'église et pendant celle-ci récitation de 6 Pater, Ave et Gloria); l'on faisait remarquer que telle n'était pas la coutume à la Portioncule.

La S. Pénitencerie vient de répondre qu'il fallait satisfaire aux mêmes conditions lorsqu'on gagnait l'indulgence à Assise : régulièrement les mêmes prières (6 Pater, Ave, Gloria) doivent être récitées dans la chapelle de la Portioncule; toutefois si à cause du concours de peuple la chose ne peut se faire aisément il est permis de commencer la récitation avant l'entrée à la chapelle, de la poursuivre pendant la visite et de l'achever après la sortie; ceci autant de fois que l'on désire gagner l'indulgence. É. B.

BIBLIOGRAPHIE

ARCHÉOLOGIE BIBLIQUE ET HISTOIRE DE L'ORIENT

E. Kalt. *Biblische Archäologie.* 2e édit., Fribourg en Brisgau, 1934 (24 × 15 cm.), XII-148 p., plusieurs gravures. Prix : 2,70 Mk.

La première édition de ce manuel d'archéologie biblique a paru en 1924 (cfr *N. R. Th.*, 1925, p. 572; cfr aussi 1932, p. 476 et 745 sur les deux volumes du *Biblisches Reallexikon* du même auteur); clair, pratique, bien adapté aux besoins du clergé paroissial et des séminaires, l'ouvrage méritait d'être réédité. M. Kalt est resté fidèle à son plan primitif; il n'a pas cru devoir distinguer davantage les diverses époques dans l'évolution des rites et des coutumes israélites, comme plusieurs l'auraient désiré; mais dans le cadre ancien il a inséré de-ci de-là d'utiles compléments, soit un paragraphe entier (p. ex. p. 11 : Pflanzen und Tierwelt; p. 61 : Wissenschaft : Schrift und Schrifttum), soit quelques lignes (très fréquemment). La présentation typographique est sensiblement améliorée : format agrandi, addition de planches avec 23 gravures, etc. L'index final rendra de grands services.

J. Levie, s. i.

***K. Galling.** *Biblisches Reallexikon.* Bogen 1-10. Coll. Handbuch zum Alten Testament. 1 Reihe. 1. Tubingue, Mohr, 1934, (25 × 18 cm.), 319 p. Prix : 6 Mk.

Le « Reallexikon » biblique, à en juger par les deux premières livraisons, sera d'un grand secours pour l'exégète, qui étudie la Bible à la lumière des récentes découvertes archéologiques. On sait combien les fouilles entreprises dans les pays bibliques ont été fructueuses, et permettent maintes fois de préciser l'évolution politique et l'histoire religieuse d'Israël. Le « Reallexikon » nous offre à cet égard, sous une forme concise, une riche documentation, facile à utiliser. Signalons à titre d'exemple, dans les livraisons parues récemment, les articles : *Autel*, *Fouilles*, *Astaroth*, *Babylone*, *Béthel*, *Beth-Sean*, *Monnaie*, *Images divines*, *Tombeaux*, *Jérusalem*, etc. Des dessins, dus à M. Pretsch, dispensent d'une description trop détaillée.

De propos délibéré M. Galling évite tout ce qui, dans les civilisations égyptienne, assyrienne ou babylonienne, ne contribue guère à l'intelligence de la Bible : le but qu'il poursuit est nettement délimité.

Les données mises ainsi à la disposition de l'exégète sont présentées dans un ordre historique, depuis le temps des Hyksos jusqu'à la période romaine. L'auteur s'en sert discrètement pour éclairer les textes bibliques, disposés d'une manière parfois discutable. Le lecteur y apportera aisément les correctifs nécessaires.

C. H.

* Les ouvrages de sujet religieux, écrits par des auteurs non catholiques, sont marqués d'un astérisque.

F. X. Kortleitner. *Aegyptiorum auctoritas quantum ad Israelitarum instituta sacra pertinuerit.* Coll. Commentationes biblicae. VIII. Innsbruck, F. Rauch, 1933, (23 × 15 cm.), 84 p. Prix : 2,40 Mk.

F. X. Kortleitner. *Sacrae litterae doceantne creationem universi ex nihilo.* Même collection. IX. 1935, 72 p. Prix : 2 Mk.

Il n'est plus nécessaire de présenter aux lecteurs de cette revue le P. Kortleitner dont les sept « Commentationes biblicae » précédentes ont été analysées ici (1928, p. 393; 1931, p. 279; 1932, p. 463; 1933, p. 825). Cette 8me brochure manifeste la méthode habituelle de l'auteur : exposé très détaillé et très utile des diverses opinions; vive préoccupation de réfuter les opinions critiques contemporaines; discussion schématique, procédant par affirmations et démonstrations absolues et dogmatiques. L'auteur se refuse à reconnaître n'importe quelle influence de l'Égypte sur les coutumes ou rites religieux d'Israël; tabernacle mosaïque (31-34), arche d'alliance (34-36), Chérubins (36-42), vêtements sacerdotaux (43-50), oracles sacrés, sabbat, circoncision, naziréat, lois alimentaires, aucune de ces institutions juives ne doit rien à l'Égypte; thèse bien absolue et qui, dans sa rigidité, n'entraînera pas la conviction générale; p. 43, les travaux de l'abbé Ancessi sur le vêtement sacerdotal hébreu eussent pu être cités.

C'est également par thèses catégoriques et tranchantes que procède la neuvième brochure « Creatio universi ex nihilo primo versu libri Genesis diserte enuntiatur », « Creatio universi ex nihilo aliis quoque libris veteris et novi testamenti declaratur », etc. Mais ici aussi l'érudition est abondante et l'exposé très clair. J. Levie, s. i.

***S. Spinner.** *Herkunft Entstehung und antike Umwelt des Hebraïschen Volkes. Ein neuer Beitrag zur Geschichte der Völker Vorderasiens.* Vienne, Vernay, 1933, (23 × 15 cm.), VIII-540 p. Prix : 6,50 Mk.

Cet ouvrage se présente comme une contribution nouvelle à l'histoire ancienne des peuples de l'Asie antérieure : l'auteur estime à juste titre que les données bibliques sont à ce sujet, des plus importantes « et qu'il importe de les mettre loyalement et sans préjugé hostile, en regard des renseignements fournis par la science historique moderne ».

A ce propos, M. Spinner dénonce non sans amertume les témérités aventureuses d'une certaine critique, qu'il qualifie volontiers de « Kritikasterei »; et il s'efforce, en s'appuyant sur des principes plus sérieux, de refaire à sa manière l'histoire de l'Orient antique. Pour y réussir, il croit essentiel de ne plus conclure de la seule diversité des noms à la diversité réelle des peuples qui sont mentionnés dans les documents : une identification s'impose bien des fois. Et M. Spinner ne se fait pas faute d'user largement de ce procédé.

Il nous est impossible de le suivre dans le dédale de ses déductions; et tout en ne ménageant pas nos sympathies pour la vaillance de l'auteur, qui hardiment se fraie de nouvelles voies, nous jugeons que le résultat de ses recherches est loin d'être définitif.

Dans le réquisitoire sévère dressé par M. Spinner contre la critique extré-

miste, l'exégète catholique est souvent d'accord avec lui. Certes l'action religieuse et nationale de Moïse s'affirme comme un fait historique. Le monothéisme strict, que M. Spinner croit retrouver dans le nom divin de Jahvé, est indiscutable et les migrations relatées dans la Bible ne sont nullement légendaires. Mais des réserves formelles sont nécessaires quand les onze premiers chapitres de la Genèse sont traités de « mythiques » et quand une élaboration mythique de seconde main est attribuée aux autres parties des documents mosaïques. M. Spinner a tort de vouloir faire la part du feu.

On sait que la Bible elle-même (*Exode*, XXIV, 7) donne le nom de « livre de l'alliance » à la législation promulguée par Moïse au pied du Sinaï (*Ex.*, XX, 22-XXIII). Nous ne voyons pas le motif qui porte M. Spinner à y englober la majeure partie de la Genèse à partir du ch. XII, et les vingt premiers chapitres de l'Exode. Inutile de multiplier ici les remarques critiques, que la lecture du livre de M. Spinner, malgré sa vaste érudition, suggère à l'exégète. Nous préférons citer une parole (p. 214), que sans réserve nous pouvons faire nôtre : « Les documents mosaïques ne sont pas seulement une source primitive pour l'histoire des Hébreux : ils donnent aussi la clef pour pénétrer dans bien des problèmes historiques de l'Ancien Orient ». C. H.

G. Contenau. *La civilisation des Hittites et des Mitanniens.* Coll. Bibliothèque historique. Paris, Payot, 1934 (23 × 14 cm.), 286 p., plusieurs gravures. Prix : 24 frs.

Pour s'initier à l'histoire de ces empires que les découvertes récentes ont fait sortir de l'oubli, on ne pourrait souhaiter meilleur guide que M. Contenau, dont la compétence particulière en la matière se double d'une grande objectivité critique et d'un beau talent d'exposition. L'exposé que l'auteur donne dans ce volume est le développement des conférences données avec tant de succès au Louvre et à l'université de Bruxelles. Un premier chapitre de notions générales amène, si l'on peut dire, le lecteur à pied d'œuvre et lui fournit les connaissances nécessaires pour suivre l'histoire dans ses développements. Tour à tour il refait l'histoire des découvertes, entre en contact avec les sources anciennes : bibliques et égyptiennes et assyriennes : textes et monuments, et assiste aux résultats des fouilles qui vinrent enrichir la science de données nouvelles et permettre de lire, en ces monuments déchiffrés par l'ingéniosité des savants, les fastes de ces peuples qui, en ces âges reculés, connurent une civilisation relativement élevée.

L'étude est divisée en trois sections : la période proto-hittite qui s'étend jusqu'à 1900 avant J.-C.; la période des Hurri-Mitanni et l'empire nésite; la période syro-hittite qui se termine vers le VIII^e^ siècle.

Après la plus ancienne mention du pays des Hittites dans une tablette de Tell-el-Amarna, qui relate une expédition militaire de Sargon l'ancien (2725), le récit de la victoire de Naram-Sin, les tablettes cappadociennes nous renseignent sur l'histoire de ces peuples durant le troisième millénaire. Notons des traces de l'introduction d'un élément indo-européen dès le 3^e^ millénaire, les Luwi, et vers la fin de cette période l'infiltration puis

l'invasion d'un autre groupe indo-européen, les Nésites. — Les textes de Boghaz-Keui et des sources assyriennes et égyptiennes permettent de reconstituer l'histoire du royaume de Hurri-Mitanni, tandis que la langue et l'onomastique qu'on retrouve dans les tablettes de Kerkouk, de Tell-Ta'annek, de Ras-Shamra nous fournissent des données sur la dispersion du peuple Hurri. Ici encore se découvre un élément indo-européen fort prononcé. M. Contenau consacre ensuite une longue étude à l'empire nésite ou hittite de Boghaz-Keui : son histoire politique, ses institutions, droit, religion, art. Un 5e chapitre traite des Syro-Hittites, confédération de peuples du Nord de la Syrie, où l'élément araméen est mélangé aux Hittites. En guise de conclusion, l'auteur étudie les rapports des Hittites avec l'Orient mais surtout avec la Grèce. C'est surtout dans le domaine de l'art que ces rapports sont suggestifs. Je me permets de signaler une faute d'impression à la p. 93, 7e ligne en commençant par le bas de la page : il faut lire les meurtriers de son frère (Artasumara) au lieu de son père. L'ouvrage est illustré de nombreux croquis et de planches hors-texte.

A. De Bil, s. i.

M. Pézard. *Qadesh. Mission archéologique à Tell Nebi Mend 1921-1922.* Bibliothèque archéologique et historique du Haut-Commissariat de la République Française en Syrie et au Liban, tome XV. Paris, Geuthner, 1931, (28 × 23 cm.), VIII-88 p., 3 plans et 46 planches. Prix : 200 frs.

Un tell élevé, de 32 m. de haut et de 1 km. de long, se dressant dans la plaine de Homs, entre le Liban et l'Anti-Liban, voilà comment le Tell Nebi Mend se présentait aux archéologues et aux voyageurs. Quelle grande ville pouvait être ensevelie sous cette colline imposante ? Le P. Ronzevalle, s. i. avait, plus que d'autres, soutenu ardemment que là s'était élevé Qadesh, l'ancienne place forte hittite. M. Maurice Pézard, envoyé en 1921 par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres pour y exécuter des fouilles, y dirigea deux campagnes fructueuses (1921 et 1922); sa mort prématurée, en octobre 1923, retarda longtemps la publication de ses résultats. L'ouvrage actuel, dû à l'active collaboration de Mlle Rutten, comprend deux parties : 1° un compte rendu de la campagne de 1921, publié par Pézard lui-même dans *Syria*, III, 2, p. 89; 2° un compte rendu de la campagne de 1922, composé par Mlle Rutten, à l'aide des notes manuscrites laissées par le défunt, soigneusement déchiffrées et pieusement recopiées par la mère de celui-ci. Un beau choix de 46 planches est pris en partie de l'article indiqué de *Syria*, en partie des autres photographies retrouvées dans les papiers de M. Pézard.

Le principal résultat des fouilles est l'identification désormais acquise de Qadesh avec le Tell Nebi Mend; les arguments en sont clairement exposés au cours des pages de ce volume, surtout 1re partie, p. 26-27 et 2e partie, p. 30-32. La première campagne a permis de découvrir l'enceinte fortifiée de la ville, remontant à la période cananéenne récente, ou mieux syro-phénicienne; on a fixé quelques points de son étendue, sans pouvoir la dégager, faute de temps et de ressources. On mit à jour de multiples documents de la civilisation romaine et gréco-romaine, en grande majorité de celle des

Séleucides; on trouva d'autre part une stèle de Seti I (XIV^e s.), le représentant en face de quatre divinités, Amon, Mentou, Khonsou et *peut-être* le dieu Reshef, qui serait un dieu hittite pouvant avoir, comme la déesse Qadishou, sa parèdre, des liens spéciaux avec Qadesh. Dans les environs du tell, des traces d'un canal — qui devait, avec le Nahr-el-Asi au nord et à l'est, et avec le Aïn-Tannour à l'ouest et au nord, fermer au sud la ville antique — confirment solidement l'identification de Qadesh : la ville du Tell Nebi Mend était donc bien entourée d'eau de tous côtés, comme l'affirment de la Qadesh hittite les documents contemporains.

En partant du niveau hellénistique comme couche supérieure, l'approfondissement, en 1922, d'une tranchée de l'exploration précédente a permis de distinguer trois grandes divisions, trois époques antérieures : 1° Civilisation syro-cananéenne ou syro-phénicienne (déjà entamée en 1921); 2° Civilisation syro-hittite, dont le niveau correspond aux temps hittites de la XVIII^e à la XX^e dynastie égyptienne; si Qadesh est bien hittite à cette époque, la ville garde cependant sa physionomie syrienne particulière; 3° plus bas enfin semble s'indiquer une nécropole. Des fouilles ultérieures auront à préciser le caractère de cette dernière couche, ainsi qu'à fixer le pourtour exact du mur d'enceinte dont le niveau le plus bas a été atteint dans la dernière campagne. J. Levie, s. i.

R. Mouterde, S. I. *The Nahr El-Kelb (Dog River). A Guide to the Antiquities. Translated into English by C. B. Hughes, S. I.* Beyrouth, Imprimerie catholique, 1934, (19 × 12 cm.), 36 p., 8 planches.

La visite du défilé du Nahr El-Kelb, à 15 km. de Beyrouth, est une des excursions classiques qu'accomplit religieusement tout voyageur de Syrie; le site est célèbre par ses souvenirs archéologiques; on sait, en outre, qu'en ce point stratégique important des stèles et inscriptions de chefs d'armée se groupent nombreuses, réunissant plus de trente siècles d'histoire, depuis celle du pharaon Ramses II, au XIII^e siècle avant J.-C., jusqu'à celles des généraux anglais et français de la grande guerre, en 1918. L'excellent guide français du P. René Mouterde est bien connu des touristes et des archéologues; en le traduisant, le P. Hughes a rendu un grand service aux voyageurs de langue anglaise. J. Levie, s. i.

O. R. Sellers. *The Citadel of Beth-Zur.* Chicago, Presbyterian Theological Seminary, 1933, (24 × 18 cm.), 92 p., plusieurs gravures. Prix : 1 dollar.

La ville de Beth-Zur est mentionnée (*Jos.*, XV, 58; cfr *1 Chron.*, II, 45) comme occupée par la tribu de Juda à l'entrée des Israélites en Chanaan; elle fut fortifiée par Roboam (*2 Chron.*, XI, 7) lors de la séparation des deux royaumes; citée encore après l'exil, à l'époque de Néhémie (*Neh.*, III, 16), elle joue un rôle très important, par sa situation stratégique, durant les guerres des Macchabées (*1 Macc.*, IV, 28-61; VI, 7, 26, 31, 48-50; IX, 52; X, 14; XI, 65-66; XIV, 33; Jos., *Ant. Jud.*, passim). Ces diverses mentions très

précises ainsi que son nom conservé dans le village arabe de Bêt Sur (Burj-es-Sur) ont depuis longtemps fixé, en gros, la localisation de la ville antique, sur la route actuelle de Bethléem à Hébron, à environ 7 ou 8 km. au nord d'Hébron. Depuis 1924, le P. Abel, O. P., d'abord, puis les archéologues Albright (américain) et Alt (allemand) suggéraient, comme site exact de la vieille cité, un point à 1 km. au nord-ouest de Burj-es-Sur, à savoir Khirbet et-Tebeiqa; là en effet seulement se découvraient des restes de céramique hellénistique, tandis que Burj-es-Sur, l'ancienne localisation, ne livrait que des spécimens byzantins.

C'est à Khirbet et-Tebeiqa que MM. Sellers et Albright dirigèrent des fouilles du 3 juin au 29 juillet 1931, aux frais du Presbyterian Theological Seminary de Chicago et de l'American School of Oriental Research in Jerusalem. Le volume présent constitue le « preliminary Report » de leurs découvertes. Clair, précis, pourvu de plans très soignés et de nombreuses photographies, le rapport forme en même temps un catalogue suggestif et méthodique des pièces exhumées, catalogue qui comprend les chapitres II à VIII : II. Character of the Hill; III. Masonry; IV. Pottery Forms; V. Stamped Jar Handles; VI. Lapidary Work; VII. Metal; VIII. Coins.

En synthétisant les résultats archéologiques avec les données historiques des documents littéraires, M. Sellers résume comme suit (=chap. I) l'histoire de l'antique Beth-Zur, qui est bien à placer à Khirbet et-Tebeiqa. Avant 2000, peu d'habitants sur la colline; simple campement et non établissement durable. C'est au temps de l'influence Hyksos en Palestine, vers la fin du XVIII^e^ ou au début du XVII^e^ siècle que la ville fut fondée; après une brillante époque de prospérité, elle dut être brusquement détruite et brûlée entre 1600 et 1500. Ce fut alors une longue solitude de trois ou quatre siècles. Quand la ville réapparaît, elle manifeste les caractéristiques de l'âge du fer et semble florissante; cette importance nouvelle viendrait, pense M. Sellers, de l'occupation israélite par la tribu de Juda au temps de Josué (qu'il place vers 1200). Deux siècles après, la ville est encore une fois détruite et brûlée. Fortifiée par Roboam (*2 Chron.*, XI, 7) elle reste assez prospère jusqu'au début du VI^e^ siècle. Ce qu'il advint d'elle pendant les luttes avec Nabuchodonosor ainsi que durant l'exil nous reste inconnu. Mais aux époques persane, grecque et macchabéenne, l'importance de la ville est manifeste et son rôle considérable. Cependant, vers la fin du règne de Jean Hyrcan, Beth-Zur ayant cessé, par la judaïsation forcée des Iduméens, d'être une place forte de frontière, avec garnison militaire, perdit sa valeur et tomba rapidement en décadence. Son histoire cesse au II^e^ siècle avant J.-C. Sur une colline à 1 km. sud-est, une autre ville allait s'élever plus tard, à l'époque byzantine, qui serait bâtie sans doute avec les pierres de ses édifices détruits et lui prendrait son nom.

J. Levie, S. I.

***K. Möhlenbrink.** *Der Tempel Salomos. Eine Untersuchung seiner Stellung in der Sakralarchitektur des alten Orients.* Coll. *Beiträge zur Wissenschaft vom Alten und Neuen Testament. 4 Folge. Heft 7.* Stuttgart, Kohlhammer, 1932, (24 × 16 cm.), 160 p. Prix : 7,50 Mk.

L'auteur de cette monographie fait preuve d'une vaste érudition : il connaît

toutes les découvertes archéologiques, même les plus récentes, et en discute l'importance au point de vue spécial qui est le sien. Ses recherches sur la place qu'il faut attribuer au temple de Salomon dans l'architecture religieuse de l'Ancien Orient méritent toute considération. Notons cependant qu'il s'agit ici de questions techniques, dont la solution demande un sens critique très affiné. Nous n'oserions pas dire que M. Möhlenbrink ait toujours pleinement dominé son sujet.

Tout le monde accorde que le temple salomonien de Jérusalem présente des analogies avec ceux des autres pays; leur destination religieuse en fournit l'explication. Il se peut qu'il faille y reconnaître une influence directe venue de l'étranger : la Bible atteste elle-même l'aide importante apportée par les Phéniciens. Mais la question devient plus délicate, dès qu'on veut en préciser les résultats concrets et surtout quand on prétend risquer des conclusions qui touchent l'essence même de la religion d'Israël. Des affinités purement extérieures ne permettent pas d'assimiler le fond des choses.

Il n'est d'ailleurs pas facile de dégager l'image vraie de l'édifice salomonien. Les textes bibliques (3 *Rois*, V-IX; 2 *Par.*, III; *Ezéchiel*, XL et suiv.) sont complexes et demandent un examen très attentif. M. Möhlenbrink les a soumis à une critique radicale, pour y découvrir une description plus ancienne et primitive; et il en arrive ainsi à éliminer des parties importantes, comme le parvis, le bâtiment latéral avec sa ceinture de chambres, etc. Il ne retient guère qu'une sorte de palais-temple et de sanctuaire royal, dont la division tripartite (*Elam*, *Hêkal*, et *Debîr*) aurait son prototype en Assyrie. On se demande comment l'arche d'alliance, qui dans le Saint des Saints tenait la place de l'image divine, aurait pu trouver un modèle quelconque dans le culte assyrien.

Nous ne saurions souscrire à la conclusion aventureuse que M. Möhlenbrink tire (p. 154 et suiv.) de son étude archéologique. — « Israël, nous assure-t-il, en s'appropriant la forme structurale de l'Assyrie, en emprunta aussi les idées religieuses et les reporta sur Jahvé. Salomon, en bâtissant son temple sur le modèle assyrien, voulut affirmer que Jahvé pouvait revendiquer les mêmes droits que le dieu de n'importe quelle nation voisine ».

Cette assertion contredit les plus anciens documents, qui dès le début placent le monothéisme au centre même de la religion mosaïque.

C. H.

Studia Orientalia edidit Societas Orientalis Fennica. Vol. V. Fascicules I-IV par A. Saarisalo, M. Räsänen et K. Tallquist. Helsinki (Helsingfors), Akateeminen Kirjakauppa (Akademische Buchhandlung), 1934, (25 × 16 cm.), 330 p. Prix : 175 Fmk.

La « Societas Orientalis Fennica » d'Helsinki (Helsingfors, Finlande) a, en 1925, commencé de publier, en fascicules successifs, réunis ensuite en volumes, des « Studia Orientalia », études philologiques sur l'Orient ancien et moderne et sur les langues orientales. Le premier volume, composé en l'honneur de Knut Tallquist, l'assyriologue bien connu, groupait des travaux signés par Meissner, Poebel, Gadd, Langdon, etc. Le quatrième volume (1932) comprenait, entre autres, une étude de Knut Tallquist : *Der Assyrische*

Gott, 135 p. Le cinquième (1934) présente deux études de Aapeli Saarisalo : *A waqf-Document from Sinai*, et *New Kirkuk Documents relating to slaves;* un travail de Martti Räsänen : *Turkische Sprachproben aus Mittel-Anatolien;* enfin un exposé de Knut Tallquist : *Sumerisch-akkadische Namen der Totenwelt.* J. Levie, s. i.

Ch. Lumby. *Cook's Traveller's Handbook to Palestine, Syria and Iraq.* 6e édit., Londres, Marshall, 1934, (17 × 12 cm.), 496 p., plusieurs cartes. Prix : 10,6 sh.

Le *Traveller's Handbook* de Cook pour la Palestine, la Syrie et l'Iraq est beaucoup plus succinct et, somme toute, plus élémentaire que les guides généralement utilisés par les voyageurs de langue française : *Guide de Notre-Dame de France* pour la Palestine et la Syrie centrale (5e éd., 1932), *Guide bleu* Hachette pour la Syrie, l'Iraq et la Palestine (1932; a paru ou paraîtra en anglais dans les *Blue Guides* de Macmillan), *Guide Baedeker* pour la Palestine, la Syrie et l'Iraq (4e éd., 1912). En particulier, les plans de villes, si utiles en voyage, les plans de monuments (champs de ruines, églises anciennes, etc.) y sont extrêmement rares, comparativement aux autres guides cités. Les descriptions archéologiques se bornent aux traits essentiels; une importance plus grande est donnée aux exposés historiques généraux (histoire d'un pays, histoire d'une ville). Les informations sur la situation économique et politique des pays traversés sont souvent intéressantes (cfr p. ex. p. 45-52, sur l'effort juif en Palestine). Visiblement cet *Handbook* est destiné plutôt aux touristes qui voyagent en groupes sous la conduite d'un guide officiel de l'agence Cook et sont surtout désireux de vues d'ensemble et d'impressions générales. Il fallait du reste être bref pour condenser en 454 pages, de larges caractères, la description de la Palestine, de la Transjordanie, de la Syrie entière et de l'Iraq. Pour suppléer à ce qui manque du point de vue archéologique, on a ajouté en appendice, p. 455-489, une excellente étude du professeur J. Garstang sur les fouilles et les découvertes de Palestine au XIXe et au XXe siècle. On pourrait désirer de semblables synthèses pour la Syrie, et surtout pour l'Iraq, où les résultats archéologiques ont été si remarquables.
J. Levie, s. i.

G. Dalman. *Arbeit und Sitte in Palästina. Bd. IV. Brot, Oel und Wein.* Coll. Schriften des deutschen Palästina-Instituts. Bd. 7. Gütersloh, Bertelsmann, 1935, XIV-452 p., 112 illustrations. Prix : 24 Mk.

Le vénérable palestinologue G. Dalman poursuit régulièrement son grand ouvrage sur *Travail et Coutume en Palestine.* En 1933, nous avons annoncé le premier volume, sur « Le cours de l'année » et « Le cours du jour », et le second sur « L'agriculture » (*N. R. Th.* p. 528 ss.). L'an passé, c'était le tour du t. III : « De la moisson à la farine. Moisson, battage, criblage, tamisage, conservation, mouture » (*N. R. Th.* p. 861 s.). Et voici maintenant le IVe sur « Pain, huile et vin ». Ces trois objets, fréquemment associés dans les livres de l'Ancien Testament, constituent le fond de l'alimentation palestinienne. L'huile, en outre, était, jusqu'à ces derniers

temps, le moyen d'éclairage. Les trois représentaient les grandes bénédictions temporelles accordées par Jahvé à son peuple, amené de l'Égypte dans la Terre de promission.

L'Arabe les cache sous trois énigmes :

La galette de pain : « Une joue rouge brune (par la cuisson), et une humide. Dort-elle près de moi, mon cœur est satisfait. Est-elle loin de moi, oh! que longue est ma peine! »

L'olive et l'olivier : « Quelque chose de plus amer que la picride; Et de plus doux que le miel (l'huile); De plus petit qu'un frelon (l'olive); Et de plus grand qu'un chameau » (l'olivier).

La vigne : « A l'âge de quatre ans, elle met au monde quatre fils : Deux sages (le raisin et le miel de raisin); Et deux insensés » (le vin et l'arak).

A chacun des trois objets est consacrée une des trois parties du livre.

Comment cuire le pain? Le combustible est rare en Palestine. On emploie comme tel : le bois, le charbon de bois, les arbustes épineux, les herbes sèches, la paille, le marc d'olives, le fumier, etc. — On cuit la pâte sur des pierres chauffées; sous la cendre brûlante; dans le *sadj* qui est une sorte de poêle; sur le *zantu'*, sorte de disque de terre glaise, muni d'un manche; dans le *tabûn*, cuve ou marmite de terre qu'on place dans une petite construction en terre ou en pierres : on met dedans les galettes à cuire; on pose dessus le couvercle; puis on amoncelle autour soit de la cendre brûlante, soit de la braise, du bois ou du fumier enflammé. Dans certaines régions de la Palestine du Nord et de la Syrie, il y a en outre le *tannur*, cylindre de terre cuite, ouvert aux deux bouts, qui a des formes diverses et qu'on installe soit sous terre soit sur le sol. Sur ses parois chauffées d'avance, la ménagère applique ses galettes qui y cuisent très à point. Et enfin l'on a aussi le four à boulanger qui a chance d'aller se multipliant du fait de la pénétration européenne de plus en plus irrésistible. — Quoi qu'il en soit, même avec leurs appareils encore primitifs, les Orientaux savent déjà faire, non seulement un pain succulent et varié, mais aussi de nombreuses friandises que Dalman décrit avec quelque détail. — Et, comme toujours, il compare ce qui se fait aujourd'hui avec ce qui avait lieu à l'époque de l'Ancien Testament et à celle des rabbins. Et il cite des kyrielles de proverbes courants.

De même en est-il pour la seconde partie, au sujet de l'olivier, de l'olive comestible, de l'huile d'olive, des pressoirs pour l'extraire, etc.; et pour la troisième partie, sur la vigne, le raisin, le jus de raisin et ses divers usages, etc.

Cent douze illustrations sur planches sont pour le texte un commentaire excellent qui en même temps charme les yeux.

Des tables multiples et très soignées rendent l'ouvrage aisément utilisable.

Le tome V, qu'on désire et espère prochain, aura sans doute pour sujet : « La couture, le tissage, l'habillement, la maison et la vie domestique ».

J. Calès, s. i.

L. Haefeli. *Sprichwörter und Redensarten aus der Zeit Christi.* Lucerne, Räber, 1935, (23 × 15 cm.), 72 p.

Collection très utile. M. L. Haefeli (bien connu par ses excellents travaux de géographie et d'archéologie palestinienne) groupe ici, en trois chapitres, ce qu'il a pu trouver dans le Nouveau Testament, chez Josèphe, chez Philon, dans l'Ecclésiastique, en fait de proverbes, ou de manières de parler plus ou moins proverbiales, ou de comparaisons et symboles supposant implicitement un proverbe. Bien que cette division de sa brochure (Sprichwörter, Redensarten, Sprichwörtliches) semble théoriquement critiquable, la collection vaut surtout par son contenu qui est précieux. Pour le Nouveau Testament, elle aura en particulier l'avantage de faire *sentir*, dans une parole de Jésus, ce qui devait être éprouvé par les auditeurs comme expression de la sagesse commune, traditionnelle. A chaque exemple antique, l'auteur joint un bref commentaire explicatif, y ajoutant, quand il le peut, des parallèles de l'usage arabe actuel de Palestine. J. Levie, s. i.

U. Holzmeister, S. I. *Crux Domini atque crucifixio quomodo ex archaeologia romana illustrentur.* Rome, Institut biblique, 1934, (24 × 16 cm.), 32 p.

Tirage à part d'articles qui parurent dans *Verbum Domini* en 1934. De façon très claire et très pratique, le P. Holzmeister y groupe les textes anciens, chrétiens et profanes, qui peuvent projeter leur lumière sur la Croix du Sauveur. Quatre chapitres : 1. De instrumento crucifixionis; 2. De iis qui crucis supplicio damnabantur; 3. Modus quo supplicium crucis exsecutioni mandabatur; 4. Relationes Évangeliorum explicantur.

J. L.

F. Stummer. *Monumenta historiam et geographiam Terrae Sanctae illustrantia.* Coll. Florilegium patristicum, fasc. XLI. Bonn, Hanstein, 1935 (23 × 16 cm.), 96 p. Prix : 4 Mk.

Consacré à l'histoire et à la géographie de la Terre-Sainte, ce nouveau fascicule du *Florilegium* prend une première série de textes à saint Jérôme d'après les meilleures éditions actuelles; cela nous présage une publication de proportions assez vastes. Cette importance grandit quand on tient compte de la richesse du commentaire archéologique, qui révèle une réelle compétence. C'est un peu le Baedeker religieux de la Palestine, ordonné d'après le hasard des indications de saint Jérôme, enrichi des *loci paralleli* des auteurs chrétiens et profanes, judicieusement critiqué d'après les derniers résultats des voyageurs et des archéologues. Contrairement à l'avis du regretté dom De Bruyne, l'auteur se refuse à voir dans la lettre 147 une composition purement artificielle. A propos d'Emmaüs et de Nicopolis, il a omis de tenir compte de la note du P. Prat (*Jésus-Christ*, 1933, t. II. p. 559-563). Souhaitons la continuation rapide de cette publication utile et intéressante. Pourquoi ne pas ajouter à chaque fascicule un court index géographique et archéologique ? J. de Ghellinck, s. i.

L. Lemmens, O. F. M.-H. Golubovich, O. F. M. *Collectanea Terrae Sanctae ex Archivo hierosolymitano deprompta.* Coll. Biblioteca

bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente francescano. Nuova serie, Documenti. Tomo XIV. Quaracchi, Collège Saint-Bonaventure, 1933, (28 × 19 cm.), XIV-334 p. Prix : 50 lires.

La Revue a déjà fait l'éloge des bons travaux du P. Golubovich (voir cette revue, t. LIV, 1927, p. 683-688). La *Biblioteca bio-bibliografica* se continue de nos jours par un XIV^e^ volume comprenant les *Collectanea Terrae Sanctae* pris aux Archives de l'Ordre à Jérusalem. Réunis en grande partie par le regretté P. Léonard Lemmens, ils ont été publiés par son confrère, qui a religieusement respecté l'œuvre du défunt; il y a ajouté les index et quelques notes. Le recueil comprend un bon nombre de documents relatifs au XVII^e^ siècle. C'est d'abord le *Registro de' fatti memorabili di Terra Santa*, qui nous mène jusqu'en 1706, le tout précédé d'un court résumé depuis 1426, date de l'arrivée des Observantins, jusqu'en 1670. Puis, viennent les documents sur le couvent de Nazareth, depuis 1642 jusqu'en 1730. Après cela, tout un dossier épistolaire (p. 71) pour l'époque du patriarche Dosithée (1679-1707); le soulèvement de 1746 et les empiètements des Grecs en 1757 forment les chapitres IV et V (p. 104 et 121). Les chapitres suivants concernent le XIX^e^ siècle (p. 163), l'incendie de la Basilique du Saint-Sépulcre en 1708 (p. 167), les discussions avec les Arméniens (p. 187), le gouvernement du pacha d'Égypte (p. 220), etc. Un appendice très instructif contient la description des manuscrits et l'histoire des archives dans la custodie de Terre-Sainte jusqu'en 1847 (p. 244), etc. Ce simple inventaire montre l'importance de ce volume pour l'histoire moderne de la Palestine et les vicissitudes des établissements occidentaux; cela assigne sa place à l'ouvrage dans toutes les bibliothèques d'études historiques.

J. DE GHELLINCK, S. I.

ARCHÉOLOGIE ET ART CHRÉTIEN

Atti della prima settimana d'arte sacra per il clero. 8-14 ottobre 1933. Città del Vaticano, 1934, (25 × 19 cm.), 244 p., nombreuses gravures. Prix : 28 lires.

La Commission pontificale pour l'Art Sacré prit l'initiative de tenir, du 8-14 octobre 1933, une première semaine d'art sacré destinée aux clercs. Deux cent cinquante-trois membres, presque tous prêtres, participèrent à ces journées. Chacune d'entre elles comprit : 1° une conférence théorique sur l'art chrétien, des catacombes à nos jours; 2° une conférence pratique, p. ex. sur les commissions diocésaines et la commission centrale d'art, sur la manière de tenir une église, suivant les règles du droit canon, suivant les rubriques et suivant le bon goût, sur la conservation des monuments sacrés; 3° une visite p. ex. à la catacombe de Priscille, à Saint-Pierre, au Musée du Latran, etc.

La publication des Actes de la Semaine est faite, elle-même, avec beaucoup d'art et le texte est accompagné de nombreuses illustrations.

É. DE MOREAU, S. I.

O. Marucchi. *Manuale di archeologia christiana.* 4e éd., Rome, Desclée, 1933, (22 × 15 cm.), VIII-414 p. Prix : 22,50 lires.

Les lecteurs de langue française connaissent surtout du regretté M. Marucchi ses *Éléments d'archéologie chrétienne*, en trois volumes et en leur langue. Quant au *Manuale* italien en un seul volume, il fut composé d'après cette œuvre plus étendue et sa première édition date de 1905. La quatrième a été remise à jour après la mort de Marucchi (21 janv. 1931) par Mgr Belvederi.

Un des caractères de ce manuel, c'est qu'il s'occupe presque uniquement de Rome. Signalons cependant un chapitre sur les anciens cimetières chrétiens en dehors de Rome et une liste des plus anciennes basiliques en Italie et ailleurs.

Le plan est fort large et en dehors des exposés proprement archéologiques et artistiques sur les catacombes, l'art pictural des catacombes, les sarcophages, etc., on trouve dans le volume des parties fort étendues consacrées aux sources, à l'histoire des persécutions et à l'épigraphie chrétienne.

C'est donc surtout pour l'archéologie et l'art chrétien de Rome, aux premiers siècles de notre ère, que l'ouvrage actuel rendra service. On ne pourrait faire assez de cas des avis de ces deux spécialistes éminents : Marucchi et Mgr Belvederi. De plus on trouve ici des renseignements qui ne se rencontrent guère ailleurs, p. ex. le tableau comparatif de sources topographiques ayant trait aux anciens cimetières de Rome (p. 127 suiv.).

Nous regrettons cependant que l'édition actuelle n'ait pas été revisée et complétée avec plus de soin. Bien des lacunes subsistent dans la bibliographie. Les théories de Marucchi sur l'origine des basiliques sont surannées et ne tiennent aucun compte des récentes découvertes et des derniers travaux.

É. DE MOREAU, S. I.

O. Marucchi. *Le catacombe romane.* Opera postuma. Rome, Istituto poligrafico dello Stato, 1934, (30 × 23 cm.), XXXII-702 p., nombreuses gravures. Prix : 80 lires.

Horace Marucchi nous a raconté lui-même comment il fut présenté à Rossi en 1869 et comment cette rencontre décida de son avenir. Bientôt il faisait partie d'un groupe qui se forma autour du maître; après la mort de celui-ci (1894), il dirigea avec Wilpert, Duchesne, Grossi-Gondi et d'autres le *Nuovo Bulletino*.

On peut dire qu'il n'existe pas un seul cimetière de l'ancienne Rome chrétienne dont Marucchi ne se soit occupé en sa longue carrière, de 1874 à 1931. Cette dernière année, la mort le surprit tandis qu'il mettait la main à la troisième édition d'un ouvrage d'ensemble sur les catacombes romaines. Il était arrivé à la p. 81. M. Henri Josi, depuis longtemps associé au vieil archéologue, se chargea d'achever et de publier ce volume.

D'aucuns s'étonneront peut-être de trouver unis en tête d'un ouvrage les noms de deux savants dont les idées sont loin de toujours coïncider. Mais en réalité, il ne s'agit pas d'un ouvrage commun. M. Josi ne nous donne que les exposés et les points de vue de Marucchi. Là où le disciple de

Rossi n'avait pas encore eu le temps de rédiger, son collaborateur s'est servi de ses articles et de ses notes.

On trouve dans ce livre la description détaillée des catacombes romaines, au nombre de trente, et dont les plus célèbres (et les plus longuement étudiées) restent toujours : Comodille, Domitille, Callixte, Sébastien, Prétextat, Pierre et Marcellin, Agnès, Majeur, Giordani et Priscille. Toutes les inscriptions retrouvées dans les galeries souterraines sont reproduites dans le texte, ainsi que les fresques principales.

Quelques pages à la fin du livre ont trait à un hypogée de syncrétistes, *Via appia*, à des hypogées hérétiques (1) et enfin à 4 cimetières juifs.

En appendice, M. Josi ajoute la liste des découvertes faites depuis la mort de Marucchi.

Le présent ouvrage est donc précieux parce qu'il contient l'étude détaillée des catacombes par un des savants qui les a le mieux connues. Peut-être serait-il encore plus utile si M. Josi avait indiqué en note les opinions de Marucchi aujourd'hui périmées. Ajoutons que sur la question de l'interprétation des peintures ce savant ne se prononce nulle part *ex professo*. Mais il semble admettre les explications symboliques généralement données au temps de son maître, Rossi. É. DE MOREAU, S. I.

K. Weitzmann. *Die armenische Buchmalerei des 10. und beginnenden 11. Jahrhunderts.* Coll. Istanbuler Forschungen. Band 4. Bamberg, Reindl, 1933, (26 × 20 cm.), 26 p., 17 planches. Prix : 11 Mk.

Courte étude, mais très clairement présentée et très intéressante, sur la miniature arménienne aux x^e^ et xi^e^ siècles. L'opinion autrefois émise par Strzygowski, et d'ailleurs corrigée partiellement par lui en ce qui concerne l'architecture, que l'Arménie n'a pas connu au x^e^ siècle un art propre véritable, est aussi controuvée en ce qui touche la miniature. M. Weitzmann appuie sa réfutation sur l'examen des miniatures de plusieurs manuscrits importants : celui dit de la reine Mlké, tout d'abord, daté de 902, puis même sur l'Évangéliaire d'Etchmiadzin, que Strzygowski avait apporté en faveur de sa thèse, car les miniatures attribuées par lui à un miniaturiste syrien du vi^e^ siècle font bien corps avec le manuscrit arménien lui-même, daté de 989, et les dessins grossiers, sur la foi desquels Strzygowski avait fondé son opinion défavorable, sont probablement de date postérieure au x^e^ siècle, ainsi que quatre miniatures annexées au codex. L'âge du manuscrit d'Etchmiadzin est confirmé par sa parenté avec le *Vatic. Palat. gr. 220* (dont M. Weitzmann donne pour la première fois des reproductions) lequel doit se placer dans la seconde moitié du x^e^ siècle.

Si la miniature byzantine semble avoir été influencée au x^e^ siècle, surtout en ce qui concerne l'ornementique, par l'Arménie, elle-même tributaire de

(1) M. Marucchi détermine qu'ils sont hérétiques par exemple par les inscriptions qui s'y trouvent. Ainsi à la *via Ardeatina* se rencontre un *arcosolium* avec la figure du Sauveur et l'inscription suivante, de sens patripassien : *qui et Filius diceris et Pater inveniris.*

la Syrie, le mouvement inverse se dessine dès le tournant des x^e^ et xi^e^ siècles. Ce renversement de rôle va de pair avec l'extension politique de Byzance en Arménie. M. Weitzmann montre cette progression par l'analyse successive de différents manuscrits arméniens (Vienne, Méchitaristes cod. 697; Venise, Saint-Lazare cod. 887, 1400). La compénétration des deux arts s'achève au xii^e^ siècle et crée un nouveau style national arménien de grande allure dont le cod. 1635 de Saint-Lazare (année 1193) est un représentant.

Cette étude de M. Weitzmann est fondamentale pour l'étude de la miniature et même de l'art arménien aux x^e^ et xi^e^ siècles. L'accroissement du matériel amènera peut-être l'auteur à nuancer telle ou telle conclusion, mais les traits principaux, vigoureusement tracés, resteront, croyons-nous. La comparaison des miniatures byzantine et arménienne rend l'ouvrage important même pour les byzantinistes. Il est vrai que M. Weitzmann leur destine à eux aussi une étude de premier ordre, que nous souhaitons pouvoir faire connaître le plus rapidement possible à nos lecteurs (Cfr *N. R. Th.*, 1935, p. 292). Ch. Martin, s. i.

J. Warichez. *La cathédrale de Tournai. Première partie : Art roman.* Coll. Ars Belgica. 1. Bruxelles, Nouvelle Société d'Éditions, 1934, (33 × 26 cm.), 24-80 p., lxxx planches.

J. Warichez. *De kathedraal van Doornik. Eerste deel : romaansche architectuur en beeldhouwkunst. Met een studie door St. Leurs.* Coll. Ars Belgica. 1. Anvers, De Sikkel, 1934, (33 × 26 cm.), 88 p., lxxx planches.

Les éditeurs de l'*Ars belgica* ont conçu un vaste dessein : doter la Belgique de cinquante monographies, publiées en français et en flamand, sur l'architecture et les trésors artistiques de ce pays. Trois d'entre elles seront consacrées à Tournai. On nous annonce de plus un volume sur Lierre, indépendamment de celui qui a déjà paru sur les églises baroques d'Anvers. Des autres nous ne savons encore rien. Les planches en héliotypie doivent reproduire le plus souvent une collection d'environ 7000 photographies conservées au Musée du Cinquantenaire, à Bruxelles.

Nous pouvons juger déjà de la perfection de celles-ci et du soin avec lequel elles sont éditées d'après les deux volumes sur la cathédrale de Tournai. Art roman, que nous avons sous les yeux. Quatre-vingt planches (156 figures) montrent l'aspect général de la cathédrale; ses tours, les fameux « cinq clochers »; des détails extérieurs; les portes latérales (Porte Mantile et Porte du Capitole); le grand portail; la nef romane; les chapiteaux de la nef; l'intérieur du transept; les fresques et enfin le trésor. Chaque planche est accompagnée d'un commentaire, le même pour les deux éditions. Les spécialistes apprécieront surtout les figures qui reproduisent les sculptures des piédroits, des archivoltes et du linteau de la porte Mantile ainsi que les chapiteaux de la nef. Comme on le sait, les sculptures du porche, d'une exécution plus parfaite que celles des portails latéraux et moins abîmés, appartiennent à une époque plus tardive.

D'aucuns souhaiteraient peut-être un texte plus abondant et plus technique.

Ne conviendrait-il pas d'accompagner ces magnifiques reproductions d'études vraiment neuves, approfondies et dispensant de recourir à d'autres travaux ?

É. DE MOREAU, S. I.

H. Colleye. *Les églises baroques d'Anvers* Coll. Ars Belgica. III. Bruxelles, Nouvelle Société d'Éditions, 1935, (33 × 26 cm.), 24-72 p., LXXII planches.

St. Leurs. *Barokkerken te Antwerpen (St. Carolus-Borromeus. St. Augustijn decoratie en mobilier van St. Paulus).* Coll. Ars Belgica. II. Anvers, De Sikkel, 1935, (33 × 26 cm.), 48 p., LXXII planches.

Nous avons dit que, dans le volume flamand d'*Ars belgica* consacré à la cathédrale de Tournai, partie romane, on avait traduit l'introduction de M. Warichez et on y avait ajouté celle de M. Leurs. C'était naturellement s'exposer au moins à des redites. Ici l'introduction de M. Colleye ne figure intégralement que dans l'édition française. Fort littéraire, elle nous parle du baroque et des principes artistiques de l'Église à la suite du concile de Trente. Ensuite, elle nous présente les quatre églises dont il est question dans ce volume : deux baroques : Saint-Augustin, de Cobergher, et Saint-Charles, du P. Aguilon et du F. Huyssens; et deux gothiques tardives mais dont la décoration est complètement baroque : Saint-Paul et Saint-André. Dans l'édition flamande, cette seconde partie est remplacée par quelques pages où M. Leurs retrace l'histoire de la construction des églises à Anvers depuis 1352, quand fut commencée Notre-Dame. Elles sont instructives, mais fort courtes.

Il faut redire des planches ce que nous en avons déjà dit à propos des volumes sur Tournai. Mais celles-ci nous ont encore intéressé davantage. Que de merveilles dans cette chapelle de la Vierge, à Saint-Charles, épargnée par l'incendie de 1718! Que de comparaisons à faire entre les confessionnaux de cette chapelle, ceux de l'église même de Saint-Charles et ceux de Saint-Paul! A noter encore p. ex. les détails du banc de communion de cette dernière église.

Les deux volumes ne sont pas toujours parfaitement d'accord. Ainsi M. Colleye attribue encore à Artus Quellin les confessionnaux de Saint-Paul (pl. 37 suiv.). Mais M. Leurs écrit : « Deze biechtstoel wordt soms aan een der Quellienen toegeschreven. Dit geheel ten onrechte. Het is een der meest representatieve voortbrengselen van de Antwerpsche laat-barok... » (p. 37).

É. DE MOREAU, S. I.

J. A. Goris. *Lierre.* Coll. Ars Belgica. IV. Bruxelles, Nouvelle Société d'Éditions, 1935, (33 × 26 cm.), 24 p., LXXII planches. Prix : 200 frs.

Lierre est mentionnée pour la première fois dans les documents en 870 sous le nom de *Ledi*, ou *Ledo in Brabantia ad Netam fluvium*. Voisine de deux villes plus importantes, elle a dû s'incliner dès le XIII^e^ siècle devant l'influence croissante du port d'Anvers. D'autre part, elle ne put jouir assez longtemps de la faveur de ses souverains pour devenir un centre administratif et religieux

important comme Malines. Elle mérite sa réputation de « ville agréable ». Elle n'a pas voulu devenir une ville intellectuelle, au moins à en croire une légende d'après laquelle un duc ayant laissé aux Lierrois le choix entre une université et un marchand de bestiaux, ils se décidèrent pour « le don le plus prosaïque ».

Dans une introduction très littéraire, M. J. A. Goris ne nous parle pas seulement du passé de la ville, mais de ses monuments : Saint-Gommaire, la collégiale (jubé, vitraux du XV^e^ et XVI^e^ s., miséricordes, chaire, triptyque Colibrant); le béguinage; et, parmi les monuments civils : quelques maisons, le bâtiment de l'écluse de la Nèthe, le beffroi, etc.

A part ces dix pages de texte et quatre pages de bibliographie et de « table des planches », tout le reste du volume est occupé par les illustrations, réparties en huit groupes : 1) aspect général; 2) Saint-Gommaire, extérieur; 3) Saint-Gommaire, intérieur; 4) Saint-Gommaire, mobilier; 5) Saint-Gommaire, peintures; 6) Hôtel de ville et beffroi; 7) le Béguinage; 8) aspects de Lierre et des environs. Nous avons remarqué surtout les détails de la chaire de vérité et des stalles. Au reste, comme nous l'avons déjà noté à propos des volumes précédents, les planches sont toutes fort bien réussies.

É. DE MOREAU, S. I.

I. S. Leurs. *Lier.* Coll. Ars Belgica. III. Anvers, De Sikkel, 1935, (33 × 25 cm.), 54 p., LXXII planches.

Ce volume est composé des mêmes planches que le précédent. L'introduction du D^r^ J. A. Goris y figure aussi mais en flamand. Les légendes des planches diffèrent dans les deux volumes. Enfin M. Leurs nous donne dans cette édition une étude courte mais substantielle sur le passé artistique de la ville de Lierre. Les acquéreurs de l'édition française en seront malheureusement privés.

Parmi les restes du moyen âge le savant archéologue s'attache surtout à la chapelle de Saint-Pierre, une des très rares églises romanes de la province d'Anvers (construite vers 1200; en partie démolie, et remaniée à diverses reprises, au XV^e^ et au XVIII^e^ s. surtout; incendiée en 1914; restaurée par le chanoine Lemaire); à la cathédrale de Saint-Gommaire, dont il donne d'une manière précise les diverses dates de construction depuis 1377, et les caractères (une des églises les plus représentatives du gothique brabançon; possède la plus ancienne des tours monumentales du Brabant et la plus simple; édifice apparenté de très près à Saint-Rombaut de Malines; homogénéité; gravité de l'intérieur avec laquelle contraste le jubé en gothique flambloyant, de 1536). Dans la collégiale, M. Leurs décrit les vitraux qui forment une collection unique, de 1450 au milieu du XVI^e^ s. Les verrières en grisaille de la dernière période gothique (Couronnement de la Vierge, etc.) n'ont pas d'égal dans le pays.

La renaissance est représentée notamment à Lierre par le tryptique, dit Colibrant, de Goswin van der Weyden, conservé à Saint-Gommaire; le baroque par l'église du béguinage construite entre 1664 et 1667 et fort semblable à celle du béguinage d'Hoogstraeten, ainsi que par quelques autels

et la chaire de Saint-Gommaire, œuvre de Quellin l'Ancien, et les statues d'apôtres de la nef centrale (Jérôme Duquesnoy, Quellin l'Ancien, Luc Faidherbe, etc.). Enfin, à l'âge du rococo s'élevèrent l'église des jésuites, œuvre d'un frère coadjuteur de la Compagnie, Van de Planken, et la dernière sans doute de celles qu'édifia la Société en Belgique avant sa suppression; et l'hôtel de ville construit en 1740 d'après les plans de Jean-Pierre Bauerscheidt.

Le lecteur attentif ne manquera pas de remarquer certains désaccords assez importants entre les affirmations de M. Leurs et celles de M. Goris. Ne pourrait-on pas éviter ces contradictions dans un même volume? Enfin l'illustration ne permet pas toujours de suivre l'exposé de M. Leurs, notamment pour le chœur et les vitraux de Saint-Gommaire.

É. DE MOREAU, S. I.

H. Gutberlet, I. St. M. *Die Himmelfahrt Christi in der bildenden Kunst von den Anfängen bis ins hohe Mittelalter.* Coll. Sammlung Heitz. Akademische Abhandlungen zur Kulturgeschichte. III Reihe. Band 3. Strasbourg, Heitz, 1934, (25 × 17 cm.), XXIV-304 p., 30 planches. Prix : 12 Mk.

Excellente monographie pour laquelle l'auteur a dû étudier un nombre considérable de monuments : ampoules, ivoires, mosaïques, peintures, portails, chapiteaux, etc., et surtout livres liturgiques, depuis les origines chrétiennes, ou plus précisément, depuis le IVe siècle jusqu'à la fin du moyen âge, et qui nous les présente chacun à sa place dans une lumineuse synthèse. En effet le type iconographique de l'Ascension nous apparaît sous des aspects fondamentalement divers suivant qu'il s'agit de l'Orient ou de l'Occident. En Orient le Christ est Dieu, dans sa majesté; toute la science semble indépendante du temps; elle prend un caractère abstrait; aussi son canon, une fois fixé, persistera-t-il pour ainsi dire invariable pendant de longs siècles. En Occident au contraire, le Christ est humain; la scène est localisée et concrète; les monuments diffèrent plus l'un de l'autre.

Voyez par exemple l'ivoire de Munich (IVe s.). Jésus gravit une montagne; une main saisit la sienne, la main du Père Éternel. Comparez à cette prière d'origine occidentale les ampoules de Monza, qui doivent venir des Lieux-Saints : vous y trouvez le Christ auréolé, entouré de la mandorle, trônant et porté par des anges (VIe s.). Ce sont donc déjà les deux types fondamentaux signalés plus haut. Quoique l'ivoire de Munich soit plus ancien de deux siècles que les ampoules de Monza, l'iconographie de l'Ascension doit avoir son origine en Orient. L'église de l'Eleona à Jérusalem remonte à la première moitié du IVe siècle et la liturgie de la fête de l'Ascension (qui semble présenter d'abord un lien avec la Pentecôte et, chose plus curieuse, avec la Nativité de Notre-Seigneur) est déjà connue de la pèlerine Éthéria.

Il va sans dire que l'auteur s'attache à tous les détails, figurés dans les scènes d'Ascension. Ainsi Marie occupe toujours davantage la place d'honneur, au milieu des apôtres qui regardent le ciel. Elle est nimbée, isolée, vue de face et souvent même, comme dans la fresque de Saint-Clément de Rome, élevée au-dessus d'eux.

Encore un mérite de ce beau livre : il ne se contente pas de grouper les

monuments, de fixer leurs caractères iconographiques, de marquer l'évolution de ceux-ci; il recherche les conceptions théologiques qui ont amené telle représentation et qui ont, au contraire, détourné les artistes de telle autre.

É. DE MOREAU, S. I.

G. Schnürer et J. M. Ritz. *Sankt Kümmernis und Volto santo.* Coll. Forschungen zur Volkskunde. Heft 13-15. Düsseldorf, Schwann, 1934, (29 × 22 cm.), XVI-342 p., nombreuses gravures.

On honora jadis, surtout dans les pays de langue germanique et néerlandaise, une sainte, nommée d'après les endroits *Kümmernis, Oncomena, Wilgefortis, Eutropia, Regenfledis, Liberata,* etc. Mais il faut s'entendre sur le mot : jadis : car, en 1899, l'évêque de Gand accordait encore une indulgence de quarante jours aux fidèles de son diocèse qui réciteraient pieusement une prière en l'honneur de sainte Oncomène, vierge et martyre. Les nombreuses statues et images qui nous en sont restées et dont les plus intéressantes se trouvent reproduites dans le magnifique ouvrage de MM. G. Schnürer et J. M. Ritz, nous représentent une femme... crucifiée et portant une barbe.

L'histoire de cette sainte étrange a intrigué bien des savants. Dès le XVII^e siècle, certains critiques, comme le cistercien Bivarius, le jésuite Papebroch et le laïque, Baron Blum, entrevoyaient la seule solution possible de ce problème. La solution définitivement acquise à l'histoire, nous la possédons aujourd'hui, grâce aux recherches approfondies de MM. Schnürer et Ritz. Ces auteurs sont d'ailleurs assez prudents pour nous avertir eux-mêmes que tout n'est pas également certain dans leurs déductions.

Et d'abord sainte Kümmernis n'a jamais existé.

Sa légende n'apparaît qu'au XV^e siècle. Dans un premier chapitre, on nous invite à étudier les textes qui nous en restent. Ils nous conduisent en Hollande, à Steenbergen, dans le Nord Brabant où il faut chercher l'origine du culte. D'autre part, la première mention de la sainte dans un acte diplomatique remonte à 1419. Adolphe I^er de Clèves fonde le 20 mai de cette année un autel « sonderlinge in die ere Sunte Georgien, des h. ridders ind mertelers, ind sunte Wilgifortis, der h. jonfrouwen, geheiten sante Unkommer ».

La légende raconte dès le XV^e siècle que Wilgeforte (*Ontkommer, Liberata, Kümmernis*) — tels sont en effet les noms les plus anciens — était la fille d'un roi de Portugal encore païen. Elle se convertit. Son père, après avoir guerroyé avec le roi de Cilicie, promit de lui donner sa fille en mariage. Celle-ci refusa, ne voulant avoir pour époux que Jésus crucifié. Alors son père la jeta en prison. Quelle ne fut pas la stupéfaction de celui-ci quand il découvrit qu'en captivité le visage de Wilgeforte s'était couvert d'une longue barbe. Elle avait en effet demandé à Dieu de prendre en mains sa cause, de défendre sa chasteté et de faire disparaître en elle toute espèce d'attrait. Furieux le roi la força à abjurer. Elle refusa et fut crucifiée.

Comme le montrent très bien les auteurs, ce culte n'a aucune attache ancienne dans la péninsule ibérique où la légende situe les faits. Il n'y apparaît que quand on a commencé à désigner la prétendue sainte, aux Pays-Bas, sous le nom de Liberata. Alors on l'identifie avec une sainte Liberata de

Siguenza qui n'avait pas été crucifiée, mais décapitée, et ne portait pas la barbe. Au début aucun nom propre ne désigne la sainte, mais on ne parle d'abord que de « celle qui aide dans les soucis, qui délivre, de la Vierge forte, etc. ». Il n'est primitivement question d'aucune relique et d'aucun tombeau. L'histoire de Wilgeforte ne ressemble donc nullement à celle de tant de saints et de saintes dont on ne connut longtemps que les coordonnées hagiographiques, suivant l'expression du P. Delehaye, c'est-à-dire le jour du mois et le lieu de la « déposition » du corps, et dont la légende se forma dans la suite.

Pour expliquer l'histoire de ce culte, MM. Schnürer et Ritz partent donc simplement d'une image qui devait — on ne l'a malheureusement plus — se trouver à Steenbergen, et représentait une personne crucifiée et barbue. Cette image ne pouvait être que celle du Christ lui-même, auquel convient d'une façon toute particulière le titre de *Entkümmerer*, *Salvator*. On connaît effectivement, pour les pays de langue allemande et néerlandaise, plusieurs crucifix habillés, auxquels on a donné le nom de *Sinte Hulpe*, *sinte Helper*, *sente Hulfe*, etc., en oubliant qu'ils étaient l'image du Christ. Ainsi, à l'époque où se forme le culte de Wilgeforte, nous pouvons aligner une série de confusions du même genre. L'analogie paraît donc justifiée ici puisqu'on ne raisonne pas sur des confusions possibles mais réelles.

Enfin, les auteurs s'attachent à établir que l'image du Christ qui, à Steenbergen, donna lieu à la naissance du culte de Wilgeforte, fut le *Volto Santo* de Lucques. Ce grand crucifix, qui remonterait jusqu'à Nicodème, semble être arrivé d'Espagne en Italie, au VIII^e^ siècle. Il jouit au moyen âge d'une réputation considérable et fut reproduit partout. La légende de la découverte prétendue du *Volto Santo* nous est connue par deux groupes de manuscrits : franco-belges et italiens. On n'a pas la preuve proprement dite du rapport entre une reproduction de ce Christ et l'origine de la légende de sainte Wilgeforte. Ce n'est donc qu'une hypothèse qu'on nous expose ici. « Mais, après avoir vu combien répandu était le culte du *Volto Santo*, et comment ce furent ses représentations qui toujours donnèrent lieu dans la suite à des confusions, il est tout naturel de conclure qu'ici également il s'agit du Christ habillé de Lucques, que les seigneurs de Steenbergen, au service, comme on le sait par ailleurs, de Lucques ou de Pise, ou bien des marchands de Lucques, dont on retrouve aussi des traces en ces régions, y ont apporté ».

Tout le monde n'admettra peut-être pas toutes les conclusions des deux savants. Tout le monde les jugera au moins plausibles; tout le monde reconnaîtra la haute valeur de leur livre, du point de vue historique et folklorique, et son puissant intérêt. É. DE MOREAU, S. I.

A. Carlini. *La religiosità dell' arte e della filosofia.* Florence, Sansoni, 1934, (23 × 16 cm.), X-232 p. Prix : 24 lires.

La plupart des études qui composent ce volume avaient déjà été publiées par l'auteur dans différentes revues.

La religiosité de l'art est l'une des questions les plus discutées en Italie de ces temps-ci, entre théoriciens de l'art. M. Carlini estime que l'esthétique

ne peut ignorer le problème religieux, et s'attache à montrer comment la connaissance esthétique, parce qu'elle est la forme sensible de l'auto-conscience, contraint de dépasser les limites du monde profane, et comment l'art, de par son caractère humain, exige le divin. De cette exigence résulte l'aspect religieux de l'art, et, dès lors, la nécessité de renouveler les théories esthétiques.

Vous ne pouvez reconnaître, continue M. Carlini dans la seconde partie de son livre, le caractère religieux de la philosophie, si vous ne concevez Dieu comme le terme de la pensée et de la foi. Or l'idéalisme s'y refuse. De là qu'il ne peut accorder aucune valeur religieuse aux spéculations philosophiques. Même sous sa forme la plus cohérente, celle de l'idéalisme absolu, il est impuissant à conclure à l'existence de Dieu. Et c'est ici que la Scolastique marque sur les philosophies idéalistes un incontestable avantage. Toutefois, estime l'auteur, elle doit se résoudre elle-même dans un idéalisme spiritualiste, sous peine de ne pouvoir établir rigoureusement la thèse de l'existence de Dieu.

Malgré notre regret de devoir ici marquer notre désaccord, nous nous plaisons à rendre hommage à la loyauté de M. Carlini. Dans sa recherche philosophique, il a su critiquer l'idéalisme adopté comme point de départ, mais son désir de la vérité l'oblige, croyons-nous, à le dépasser plus audacieusement encore.

M. Scaduto, s. j.

HISTOIRE

J. C. Tarver. *Tibère (42 avant J.-C.-37 après J.-C.)*. Coll. Bibliothèque historique. Paris, Payot, 1933 (23 × 14 cm.), 348 p., 8 gravures. Prix : 30 frs.

Cette réhabilitation de Tibère date de 1902. Il n'est pas douteux que l'image de Tibère présentée par Tacite et Suétone ait été déformée par les préjugés des historiens ou la partialité des sources utilisées. Toutefois Velleius Paterculus, qui a écrit du vivant de Tibère, et qui prodigue même ses éloges à Séjan, ne peut être considéré comme un témoin de valeur absolue. Surtout l'on ne peut arguer de son silence sur certains aspects désavantageux du caractère et de la vie de Tibère, pour en contester la réalité. Le livre de Tarver pèche par excès d'indulgence et même d'admiration pour Tibère. Bien des auteurs, soit avant, soit après Tarver, ont revisé le procès de Tibère et redressé les erreurs du jugement communément porté contre lui. Déjà Stahr en 1863, Freytag en 1870 avaient souligné certaines contradictions dans le jugement de Tacite. Gentile (1888) Ihne (1892) et Beesly en 1917 ont défendu la mémoire de Tibère, de même Lang (1911) sans pousser aussi loin la réhabilitation. Homme de valeur incontestable, Tibère fut pendant sa jeunesse et même pendant une partie de son principat un administrateur consciencieux et un général avisé. Il eut une destinée lamentable et à ce titre il mérite la pitié et le regret que tant

de talent et une si méritoire application aux affaires aient été gênés par les événements et l'entourage qui auraient pu leur être naturellement favorables et encourageants. Réduit à la situation d'otage pendant sa jeunesse et son âge mûr, l'homme le plus capable de ramasser l'empire, il se voyait successivement supplanté par Marcellus, Agrippa, puis les fils de Julie et d'Agrippa à peine sortis de l'enfance. Epreux imposé à Julie pour garantir le successeur à ses enfants ; puis quand tous les héritiers présomptifs eurent disparu, choix comme successeur d'Auguste mais avec l'obligation d'adopter Germanicus. Ces affronts durent être terribles pour un ambitieux consommé. Si l'on ne peut songer à le rendre responsable de la mort de C. et L. César et de Germanicus, il n'en est pas de même de celle d'Agrippa Postumus. Il dut endosser la responsabilité des intrigues et des machinations vengeresses de Livie et de la terreur que de Capoue il fit régner à Rome. M. Charlesworth dans la Cambridge Ancient history t. X, p. 609-652 est moins dur pour Tibère que M. Ferrero et montre bienveillante à l'égard de Tibère ; « Such accusations (le jugement traditionnel), modern scholarship can refute and point the way to a truer judgement, but from the consequences of his own personality it cannot save him » (p. 652). Il faut regretter, dans un ouvrage tel que la traduction de Ferrero, l'absence complète de notes et de références qui permettent de contrôler les affirmations de l'auteur.

A. De Bil, s. l.

M. M. Gorce. Clovis 465-511. Coll. Bibliothèque historique. Paris, Payot, 1935 (21 × 14 cm.), 366 p., quelques gravures. Prix : 25 fr.

Le Clovis de M. Gorce est sans contredit une œuvre brillante et alerte, par endroits d'une grande puissance d'évocation, bien que de-ci de-là des digressions viennent alourdir certains chapitres. Comme œuvre historique pourtant, elle ne donne pas pleine satisfaction. Il est vrai que le sujet est hérissé de difficultés et d'obscurités inextricables. On voudrait un exposé plus net des principes de critique de l'auteur et une discussion systématique des sources. Les vagues déclarations de la préface et le chapitre sur Grégoire de Tours ne nous paraissent pas suffisamment répondre à cette exigence. L'auteur en outre affectionne trop, sans toujours les présenter comme de l'histoire, les reconstitutions, plus suggestives et plus brillantes que les maigres fragments historiques. Il brûle les étapes pour remonter jusqu'à la chronologie de Grégoire de Tours, sans s'arrêter aux modifications sur des points parfois importants. Ainsi la première guerre burgonde est ramenée aux années 482-486, malgré l'attestation si précise de Marius d'Avenches confirmée indirectement par la belle mosaïque de Vienne pour les années 500 à 501. L'argument tiré du point d'Agaunum n'est guère probant. D'après Grégoire de Tours, Agaunum n'est venu à Clovis qu'après la mort de la reine Audofleda qui n'a donc pu le décider de tuer son oncle l'évêque Censurius pour s'emparer de ses richesses. Comment aussi expliquer l'étonnement des auditeurs devant les paroles de bénédiction mourant que leur adresse au Apronculus vers leur évêque ? « Qui non stupefactus parebat cum loqui aliquid de eorum » ? La version légendaire de l'enfance et des funérailles de Clovis est source inutile de doute et de perplexités qui en font un héros pour romans par

fallu mentionner la lettre 5 de saint Avît qui parait bien contredire la légende de la tragédie burgonde.

M. Gorce retarde à la suite d'autres historiens la guerre allemanique jusqu'après la guerre des Visigoths, en se basant snrtout sur la lettre de Théodoric à Clovis. Les indices que fournit cette lettre s'opposent-ils tellement à la date traditionnelle de la guerre allemanique? Par contre, comment expliquer que Théodoric, qui avant la guerre visigothique s'efforce par ses lettres de mobiliser même des rois barbares lointains pour exercer une pression sur Clovis, n'ait pas essayé de faire jouer la menace allemanique, autrement efficace, si ce royaume avait encore existé à cette date?

Il faut regretter une certaine négligence dans la correction des épreuves, de là des citations inexactes par exemple p. 57 note Grég. Turon II 10 au lieu de 41; p. 64. n. Grég. Turon IV 27 pour II 27; p. 71 bona et mala commixtae (sic) sunt; p. 91. Francs Saliens pour Ripuaires. De nombreuses planches hors texte illustrent le volume. Pl. XIII, en bas, corriger David dans la fosse aux lions en Daniel. A. De Bil, s. I.

***N. Iorga.** *Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation. I-III (527-1453).* Bucarest, Édition de l'auteur, 1934 (23 × 14 cm.), 300 p., 284 p., 366 p., nombreuses planches. Prix : 100 frs les trois vol.

Le grand intérêt de cet aperçu général sur l'histoire, la culture et la civilisation byzantine, est fourni par les considérations synthétiques, personnelles à l'auteur. M. Jorga est familiarisé, depuis longtemps, avec les études byzantines. Les idées générales qu'il développe ont donc eu le temps de prendre consistance et de mûrir dans son esprit. Pour lui, la civilisation byzantine, dont l'existence ne s'affirme, indépendante, qu'à partir de Justinien, est la résultante d'une synthèse d'éléments variés : la continuité de la Rome politique, malgré la séparation matérielle des deux empires, l'hellénisme culturel, l'orthodoxie religieuse, enfin un orientalisme, un asiatisme tenace. Civilisation aussi de « confins » ou de « carrefour », en contact étroit avec de multiples autres civilisations, mais qui a plus encore distribué que reçu et, en tout cas, qui a facilement su assimiler ce qui lui était présenté. Ces idées doivent rester toujours présentes à l'esprit du lecteur, car elles commandent toutes les perspectives que M. Jorga, au fur et à mesure de l'exposé des événements, fait apparaître à ses yeux. L'ouvrage manifeste une très vaste érudition, et il faut, pour juger avec justice les faiblesses qui s'y rencontrent, tenir compte de ce fait qu'il embrasse les dix siècles de l'histoire de Byzance, sous les aspects multiples et variés de son évolution : politique, religieuse, littéraire, sociale, etc. Malgré le déploiement des références et des indications bibliographiques, il faudra, dans les questions particulières, toujours recourir à des ouvrages plus spécialisés, et même vérifier l'exactitude de bien des détails.

Ch. Martin, s. I.

P. Paschini. *Storia del Friuli. Vol. I. Dalle origini al formarsi dello stato patriarcale.* Coll. « Forum Julii ». Udine, Istituto delle edizioni accademiche, 1934 (24 × 17 cm.), XII-244 p. Prix : 20 lires.

Cette histoire du Frioul, écrite par un des spécialistes les plus compétents, Mgr Pio Paschini, intéressera peut-être plus encore l'historien de l'Église que l'amant passionné de la *Storia patria*. L'étude, en effet, a pour base de longues recherches sur les diocèses du patriarcat d'Aquilée, autrefois entreprises en vue de la collaboration aux *Diocesi d'Italia* du P. F. Savio, mais jamais menées à leur terme. Le premier volume nous conduit des origines au XI^e^ siècle. L'intérêt de l'auteur se porte avant tout, comme il fallait s'y attendre, sur l'histoire des sièges épiscopaux et de leurs titulaires, surtout ceux d'Aquilée et de Grado. Parmi les noms les plus en vue ceux de Chromatius et de Paulin II d'Aquilée intéresseront autant le patrologue que l'historien de l'Église. Jérôme et Rufin aussi comptent parmi les célébrités qui séjournèrent en cette ville. L'ouvrage de Mgr Paschini rendra donc de réels services également aux historiens de la littérature chrétienne latine. Il les aidera à reconstituer le « milieu », l' « ambiance » dans laquelle des écrivains ecclésiastiques de renom ont autrefois exercé leur talent. Et l'on sera d'autant plus tenté de le consulter que l'érudition de l'auteur, très sûre cependant, ne se produit qu'avec discrétion, dans des notes rejetées à la fin des chapitres, laissant à la narration toute sa vivacité et son charme. CH. MARTIN, S. I.

Th. Basin. *Histoire de Charles VII éditée et traduite par Ch. Samaran. Tome I : 1407-1444.* Coll. Les classiques de l'histoire de France au moyen âge. Paris, Les Belles Lettres, 1933, (19 × 12 cm.), XLVIII-310 p. Prix : 30 frs.

Thomas Basin fut longtemps comte-évêque de Lisieux. A ce titre il se trouva mêlé, et en acteur assez remuant, aux événements politiques et militaires qui bouleversèrent la France au XV^e^ siècle, au temps de la guerre de cent ans. Il prit part aussi à la revision du procès de Jeanne d'Arc. D'abord sous l'influence anglaise, puis rallié aux rois de France, comblé de faveurs et tombé en disgrâce, exilé une première, puis une seconde fois, il devait, après une vie mouvementée, mourir loin de sa patrie à Utrecht en 1491. C'est à Trèves, dans l'exil, en 1471-1472, qu'il écrivit les cinq livres de son *Histoire de Charles VII*, auxquels firent bientôt suite ceux de son *Histoire de Louis XI*. Cette œuvre, de valeur inégale, dont la passion n'est pas toujours absente, a toutefois l'avantage d'émaner d'un témoin oculaire ou rapproché des événements. Son contenu nous était déjà connu par l'édition de Quicherat (1855) mais celle-ci est désormais déclassée par celle que nous offre aujourd'hui M. Samaran. Le présent éditeur a pu employer en effet le mss. hist. 614 de l'Université de Göttingen qui contient un texte revisé et complété par Basin lui-même, vraisemblablement en 1484. Il contient pour l'*Histoire de Louis XI*, des compléments importants et inédits, mais même ce qui concerne celle de Charles VII, d'excellentes et nombreuses corrections (cf. quelques exemples, introd. p. XXXVII). Ajoutons à ces avantages tous ceux qu'offre une édition soignée comme l'est toujours celle des ouvrages paraissant dans *Les classiques de l'Histoire de France au moyen âge*. La traduction française qui accompagne le texte latin est fidèle et assez facile à suivre bien qu'elle doive se modeler autant que possible sur une

phrase latine qui nous paraît bien lourde et souvent obscure. M. Samaran a réussi en une entreprise qui n'était pas des plus aisées.

CH. MARTIN, S. I.

G. Schlumberger. *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*. Coll. Bibliothèque historique Plon. Nouv. édit., Paris, Plon, 1935 (18×12 cm.), 316 p., quelques gravures. Prix : 15 frs.

Bien que la première édition de cet ouvrage remonte à 1913, la *Bibliothèque historique Plon* le republie conformément à l'original, à l'exception de quelques coupures portant sur des détails secondaires, des notes et des références bibliographiques. Ce volume est de plus enrichi de quelques planches hors texte et d'un plan qui permettra de suivre les opérations de ce siège de deux mois, un des plus célèbres de l'histoire, un des plus intéressants aussi. Les épisodes tragiques y abondent. Les pages qui racontent le transfert, opéré en une nuit, de la flotte turque, du Bosphore dans la Corne d'or, par-dessus les collines de Péra, sont parmi les plus vivantes du livre. La physionomie du dernier empereur de Byzance, Constantin XI, qui mourut en défendant sa capitale, est la plus sympathique de toutes celles qui nous sont présentées dans ce petit volume.

E. DE MOREAU, S. I.

I. Dujcev. *Avvisi di Ragusa. Documenti sull'impero turco nel XVII e sulla guerra di Candia*. Coll. Orientalia Christiana Analecta. 101. Rome, Institut d'études orientales, 1935 (24×16 cm.), XLVIII-296 p. Prix : 50 lires.

Le titre de ce recueil semble annoncer de modestes chroniques d'un intérêt plutôt local. Mais le lecteur qui se souvient des vicissitudes de la petite république de l'Adriatique sous la domination turque durant le XVII^e siècle appréciera un travail qui apporte à l'histoire de ce temps une contribution importante de sources. Il s'agit d'une série de « Lettere d'Avvisi » complètement inédites. L'auteur s'est donné la peine de les rechercher, sur les indications de Mgr Mercati, dans les différents fonds des Archives du Vatican. Selon Mercati, ces 213 lettres, sans désignation d'origine, proviennent toutes de Raguse et relatent les événements d'une période de soixante ans environ, de 1606 à 1663. Sous les différentes signatures de ces lettres écrites en italien, se cache le gouvernement de la république, qui, grâce à ses vastes relations diplomatiques ou commerciales avec la Porte et sa position géographique très rapprochée de l'Orient, fournit sur l'époque des renseignements précis avec un sens critique que tout lecteur peut contrôler.

On se trouve en présence de communications officielles qui montrent un réseau d'informations vastes et sûres : matériel très riche éclairant plusieurs aspects de la vie turque du temps : activité gouvernementale, — politique administrative, — rapports avec l'Occident et les chrétientés soumises, — politique étrangère qui a ses répercussions sur le Continent.

En connaisseur de cette période, l'auteur a encadré ces documents d'une introduction compréhensive et de deux index qui facilitent singulièrement l'utilisation du volume. M. SCADUTO, S. I.

H. Hantsch, *Die Entwicklung Osterreich-Ungarns zur Grossmacht.* **M. Braubach.** *Der Aufstieg Brandenburg-Preussens 1640 bis 1815.* Coll. Geschichte der führenden Völker. Band. 15. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1933 (23 × 15 cm.), VIII-382 p. Prix : 8,50 Mk.

Ce n'est pas l'antithèse actuelle entre la Prusse et l'Autriche qui fit réunir en un volume l'histoire de l'évolution politique de ces deux grands états appelés tour à tour à l'hégémonie du Reich, mais la mise en lumière de leur apport successif à la formation et au développement de l'empire germanique. Leur histoire a d'ailleurs été confiée à un Autrichien pour la monarchie des Habsbourg, pour la Prusse à un Allemand du Nord. Le nombre relativement restreint de pages dévolues à chacun des auteurs les a obligés à une condensation des matières qui n'a pas facilité leur tâche. Reconnaissons qu'ils s'en sont acquittés avec maîtrise. La marche de l'Est, par sa position aux confins de l'empire, échappa aux facteurs de décentralisation qui se multiplièrent dans les duchés de l'intérieur, et eut en outre l'avantage de ne connaître que deux dynasties : celle des Babenberg qui l'organisèrent et la groupèrent de 970 à 1246; celle des Habsbourg qui l'associèrent à leur élévation et à leur action politique européenne. Élevée au rang de duché, accrue du duché de Styrie, de parties importantes de la Haute-Autriche et de la Carinthie, elle échappait en partie à l'autorité d'empire, mais, par la politique aventureuse de ses princes, fut exposée à devenir la proie de ses voisins bavarois, tchèques et hongrois. Entraînée même un instant dans l'orbite de la Bohême et par suite menacée d'être soustraite à l'empire, elle se voit, à l'issue de la lutte entre Ottokar II et l'empereur Rodolphe de Habsbourg, dévolue à la deuxième maison régnante qui recueille l'héritage des Babenberg et agrandit ses états héréditaires dans la direction des Alpes. Une première union éphémère avec la Bohême et la Hongrie est rapidement dissociée. Le mariage bourguignon lui ouvre une voie nouvelle et exercera une influence décisive sur les destinées de l'empire lié à la dynastie des Habsbourg, tandis qu'à l'intérieur elle se voit organiser sur le modèle des institutions bourguignonnes. Devenue grande puissance par l'étendue et la situation des états des Habsbourg, elle en portera les charges : la lutte contre la France à l'Ouest, contre la Turquie à l'Est, et se verra unie avec la Bohême et la Hongrie. Tout cela contribue, à travers les vicissitudes de la lutte, à consolider la formation de la monarchie autrichienne et à la faire évoluer vers l'absolutisme. L'avènement de la Prusse diminuera sa puissance dans l'empire. La restauration de la monarchie austro-hongroise, après sa ruine sous les coups de Napoléon, la mettra dans des conditions bien différentes de l'ancien empire.

La première étape de la Prusse vers sa destinée de grande puissance fut consacrée à sa formation territoriale, au groupement et au soudage de ses domaines épars et à la création de sa force militaire, tâche du grand

électeur, dont Frédéric II sut habilement profiter pour se tailler un grand royaume. Une éclipse de puissance est suivie d'une restauration qui entraînera les complications futures. La possession de la Rhénanie et son extension à l'Est feront d'elle l'État allemand, qui montera la garde aux deux frontières et qui incarnera, mieux que la monarchie austro-hongroise composite et désaxée de l'Allemagne, le type et le rôle de l'empire germanique. A. De Bil, s. i.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Missiologie.

C. Van Horenbeek, c. ss. r., *Het heerlijk missiewerk. Kennis, liefde, steun.* 4e édit. Louvain, Imprimerie St-Alphonse, 1934, (22 × 15 cm.), 246 p.), plusieurs gravures. Prix : 12 frs.

Nous conseillons vivement aux amis des Missions la lecture de cette instructive étude. La première partie, qui englobe les deux tiers du livre, fait *connaître* l'organisation missionnaire de l'Église en soulignant la place extraordinaire de la Belgique sur le vaste front catholique. On trouvera p. 66 et ss., un bref aperçu sur les congrégations belges et leur activité respective dans l'expansion du Christianisme. La deuxième partie expose les plus belles manifestations d'*amour* des Missions, les œuvres pontificales; la troisième, les autres activités mondiales destinées à *soutenir* la conquête apostolique.

Dans cette réédition, la documentation a été soigneusement mise à jour, la plupart des statistiques datant au plus tard de 1933. Si d'aucunes retardent, n'en accusons que la lenteur de certaines administrations. Le zèle catholique, du reste, court encore plus vite que les presses de l'imprimerie Saint-Alphonse : des fondations se sont déjà faites qui n'ont pu être signalées ici. Les Frères d'Oostacker ont essaimé en Amérique, les Sœurs Passionistes missionnaires de Tirlemont au Kwango, etc. Une légère inexactitude : p. 56, la création de la Fomulac est attribuée à l'école de médecine tropicale de Bruxelles. En fait, elle est l'œuvre de l'université de Louvain. Cuique suum. Cet excellent travail remplirait encore mieux son but de propagande, bien que l'auteur s'en défende, en enrichissant sa bibliographie, notamment par la liste des principaux périodiques missionnaires belges; en développant davantage le paragr. VIII de la 3e partie, par exemple pour ce qui regarde le film missionnaire. P. Swartenbroeckx, s. i.

A. Brou, s. i. *Cent ans de missions. 1815-1934. Les Jésuites missionnaires au XIXe et au XXe siècle.* Paris, Spes, 1935, (23 × 14 cm.), 312 p. Prix : 20 frs.

« Essentiellement, la Compagnie de Jésus est un Ordre de missionnaires ». Il est bon de le dire, et nous savons gré au R. P. d'en avoir fait la toute première phrase de son introduction. D'ailleurs, le livre en est la démonstration évidente et aisée. L'auteur, sans dissertations ni développements,

expose simplement et réduite aux données strictement indispensables une œuvre magnifique. Vraiment, il ne pouvait non plus dire davantage, sans grossir démesurément le volume. L'œuvre est excellente pour un premier contact, et elle donnera certainement le désir d'en savoir plus long. Aussi eût-il été bon d'indiquer une bibliographie sommaire de chaque mission, si possible. Nous voudrions encore une exactitude plus rigoureuse pour l'orthographe des noms propres. Le livre se termine par une série d'excellents appendices.

C. SEVRAIN, S. I.

H. JOSSON, S. I. *Un chef de mission aux Indes. Le Père Sylvain Grosjean, de la compagnie de Jésus.* Coll. Museum Lessianum. Section Missiologique, n° 22. Louvain, Museum Lessianum, 1935, (23 × 16 cm.), XII-414 p. Prix : 25 frs.

Le P. Sylvain Grosjean, l'un des missionnaires jésuites les plus marquants du siècle dernier, aux Indes, est un Belge, un Ardennais.

« Chef de Mission », le P. Grosjean le fut pendant 30 ans et aux postes des lourdes responsabilités. Arrivé au Bengale en 1880, il dut prendre bientôt la tête de la mission, comme supérieur régulier. Réalisateur ardent, il déclancha, organisa et maintint, quatre ans durant, en dépit de difficultés multiples, la première campagne des grandes conquêtes évangéliques au Chota-Nagpore (1886-1890). A lui revient en particulier le mérite d'avoir discerné et utilisé, en vrai chef, pour l'extension de l'Église, les dons apostoliques éminents du P. Constant Lievens.

En 1892, le Pape décide de fonder à Kandy (Ceylan) un Séminaire papal pour les Indes. Le P. Grosjean est chargé de l'entreprise. Tout est à créer. Sept ans plus tard, on y trouvait un séminaire de cent étudiants et professeurs, avec cours classiques, philosophiques et théologiques. Rappelé au Bengale, il est d'abord recteur de Kurséong, théologat général des Jésuites des missions indiennes. En 1902, il se vit confier à nouveau, à Ranchi, la direction générale des missions du Chota-Nagpore : seconde campagne d'évangélisation méthodique et rapide, tandis que Ranchi se transformait en quartier général de formation pour les chrétientés nouvelles.

Ce ne fut qu'en 1909, à l'âge de 64 ans, que le P. Grosjean put enfin aller vivre, à l'avant, de la vie tant rêvée des simples missionnaires. Et c'est ainsi que ce « Chef de Mission » mourut en 1915, humble pionnier de la foi, oublié des hommes.

Pour faire revivre cet apôtre, le P. Josson était spécialement qualifié par une longue étude de l'histoire de la Mission du Bengale et par une connaissance personnelle et prolongée du P. Grosjean aux Indes. Il eut en outre à sa disposition de nombreux documents d'archives et particulièrement 850 lettres du P. Grosjean. Près des 2/3 de ces lettres sont adressées aux supérieurs majeurs de la Compagnie de Jésus en Europe : elles traitent d'administration, des méthodes missionnaires de ce grand chef.

La vie du P. Sylvain Grosjean est une page captivante de l'épopée missionnaire qu'il faut lire et faire connaître.

L. GOUX, S. I.

J. BONHOMME, O. M. I. *Noir Or. Le Basutoland; mission noire, moisson d'or.* Ottawa, Association Missionnaire de M. I., 1934, (19 × 12 cm.), 282 p. Prix : 50 sous.

Dans une première partie l'auteur étudie le pays et le peuple : nombreux renseignements très intéressants. Il décrit ensuite la première période de

l'évangélisation, longue, pénible, presque sans fruits. Puis le succès soudain et les progrès rapides malgré bien des épreuves.

L'œuvre réalisée est magnifique et les espoirs plus encore. Le récit prend un peu trop l'allure d'une nomenclature. Nous regrettons de ne pas y trouver plus de détails, d'anecdotes et de faits qui nous mettraient en contact direct avec le travail des missionnaires, l'âme des noirs et l'œuvre en elle de la grâce. C. SEVRAIN, S. I.

ST. AUSTIN. *Fifty-six years a missionary in China. The life of Mother St-Dominic, Helper of the Holy Souls.* Londres, Burns Oates and Washbourne, 1935, (19 × 12 cm.), XX-250 p. Prix : 5 sh.

Tout plaît dans cette biographie : la grandeur d'âme de l'héroïne, car il faut bien lui donner ce nom, les vertus de la religieuse et de la supérieure, le développement merveilleux des œuvres dues à son initiative, le tableau fidèle du caractère et des mœurs des Chinois. Tout cela décrit et raconté dans un style plein de vie et de sain humour.

La Révérende Mère Saint-Dominique occupe une place de choix dans la galerie des saintes religieuses dont la grâce de Dieu a doté la Congrégation des Auxiliatrices du Purgatoire. Son esprit d'initiative a créé en Chine des œuvres de miséricorde et religieuses qui restent une des formes les plus fécondes de l'apostolat dans ce pays. On apprendra d'elle la possibilité et le moyen d'unir une activité débordante à une vie intérieure très intense : leçon qui devient de plus en plus nécessaire. J. CREUSEN, S. I.

Méditation et prédication.

M. D'ARBOUZE. *Traité de l'oraison mentale.* Coll. « Pax ». Nouv. édit. par B. Sodar. Bruges, Desclée De Brouwer, 1934, (19 × 12 cm.), XXX-70 p. Prix : 8 frs.

Excellent petit traité de l'oraison rédigé par la grande abbesse bénédictine, auquel s'ajoutent quelques extraits d'autres moniales.

Une longue introduction précède, où l'auteur en expose les caractéristiques. Très bonne introduction, qui débute pourtant par une comparaison avec des traités de l'oraison qui n'en sont pas à proprement parler.

C. SEVRAIN, S. I.

SAINT JEAN EUDES. *Méditations sur divers sujets.* Paris, Lethielleux, 1934, (17 × 11 cm.), 630 p. Prix : 20 frs.

Les recueils de méditations foisonnent... mais ils sont d'inégale valeur. Le nom seul de son auteur recommandera celui-ci. D'usage facile, ces méditations sont tout indiquées pour la demi-heure d'oraison quotidienne. Les séminaristes et les prêtres goûteront plus spécialement les pp. 452 à 455. « Méditations à l'usage des ecclésiastiques ». Dans une préface très fouillée le R. P. Lebrun a caractérisé les méthodes d'oraison de Saint Jean Eudes.

A. SONET.

J. VAN HOUTRYVE, O. S. B. *Dans l'esprit du Christ. Introduction à la vie dans la paix.* 6e éd., Bruxelles, Édition Universelle, 1934, (19 × 12 cm.), 88 p. Prix : 5 frs.

Cette introduction est déjà, en résumé, autant qu'une préparation, un programme de vie spirituelle. Simple, sans détour, chacun des chapitres énonce une des exigences de l'esprit du Christ, qui doit commander toute notre vie dans tous ses détails. L'opuscule fait songer plus d'une fois à l'Imitation. C. SEVRAIN, S. I.

TONNA-BARTHET. *Les Évangiles commentés d'après les exégètes anciens et modernes. Tome II. Saint Luc. Saint Jean.* Paris, Bonne Presse, 1934, (20 × 13 cm.), XII-370 p. Prix : 15 frs.

D'un commentaire des évangiles, cet ouvrage se borne à donner l'essentiel requis par les gens pressés : une traduction française — un peu trop servile parfois — une introduction à chaque version, une paraphrase qui reprend le texte pour l'exposer sans rien y ajouter, sinon les indications nécessaires d'histoire, de géographie, de théologie. Les points controversés sont passés sous silence. Tel quel ce bon livre satisfera tous ceux qui, prêtres ou laïcs, laisseront de côté les préoccupations critiques pour savourer l'Évangile dans sa simple richesse. J. J.

J. LECLERQ. *Au fil de l'année liturgique. Méditations et prières.* Bruxelles, Cité chrétienne, 1934, (20 × 13 cm.), 326 p. Prix : 20 frs.

Élévations qui attirent et retiennent par une grande profondeur de sentiment chrétien comme par leur expression très moderne et leur application constante à la vie quotidienne. Très simples de forme, en général. Mais d'une simplicité parfois très recherchée et trop littéraire. C'est l'écueil du genre, qu'on ne peut éviter complètement, pas plus que des rapprochements artificiels et des mots trop familiers. L'auteur pourtant y échappe presque toujours, et son livre est certainement très élevant et très bienfaisant. C. SEVRAIN, S. I.

P. JUDÉAUX, S. I. *Sermons et discours. I-II.* Paris, Beauchesne, 1933-1934, (20 × 15 cm.), 352 p.; 366 p. Prix : 36 frs.

J'ai bien connu le P. Judéaux. En ouvrant ses deux livres posthumes, je m'attendais à quelque chose de très distingué, de très soigné, à une expression raffinée d'une pensée pas banale. J'ai trouvé mieux : une forme distinguée mais sobre, une pensée intéressante mais profonde, quelque chose de plus sérieux, de plus grave que je n'attendais. Et je n'ai pu qu'admirer la conscience que le P, Judéaux a apportée — et qu'il apportait de plus en plus me dit-on — à son travail de prédicateur par ce temps d'indigence spirituelle. En voilà un du moins qui respecte son auditoire et qui parle pour dire quelque chose. Je me réjouis qu'il y ait encore des auditoires capables d'entendre un enseignement aussi plein, aussi préoccupé d'instruire et si peu soucieux d'amuser. Voilà qui nous change des publics qui ne prétendent que d'écouter un air de violoncelle. L'agaçante musique d'église! En ai-je assez dit pour faire comprendre que ceci n'est pas un ouvrage ordinaire. C'est une œuvre. G. DIRKS, S. I.

J. CHARTON, C. SS. R. L'âme transformée au Christ. Paris, Librairie Saint-Paul, 1934, (19 × 11 cm.), X-378 p.

Éloquente prédication, sur certaines conditions nécessaires à l'union au Christ. L'auteur y parle de ce qu'est la vie supérieure de l'âme chrétienne,

de ce qu'est la vie du Christ dans l'âme, du travail enfin qui fait vivre de cette vie. Ce que veut donner l'œuvre, ce ne sont pas des explications doctrinales, mais des exhortations utiles et sages. On appréciera, en particulier, ce qu'il dit sur les méthodes d'ascétisme et sur saint Alphonse de Ligori.

E. MERSCH, S. I.

J. DOYEN. *Cloches intérieures.* Coll. « Je sème ». Paris, Téqui, 1934, (19 × 12 cm.), 232 p., quelques illustrations. Prix : 10 frs.

L'auteur nous livre le fruit de ses laborieuses méditations sur Dieu, sur le mal, la souffrance et la mort, sur la prière, le travail, l'Eucharistie, etc. Tous ces faits publient « la bonté de Dieu qui a formé sa création dans un dessein de bonheur ». « De telles pensées débordent de joie sereine » — écrit l'auteur dans la dédicace à ses enfants. — « J'ai essayé d'en prendre une notation pour la relire aux jours sans soleil et pour enchanter notre printemps ».

L'intention est excellente, mais le sujet traité est vaste; toutes les généralités ont été dites là-dessus; et quand on ne possède pas un don de présentation qui renouvelle pour le lecteur sa vision chrétienne du monde, on évite difficilement l'écueil de la banalité. E. LEGRAND, S. I.

FL. DEGRAVE, C. SS. R. *Jésus.* Tournai, Bureau des tracts, 1933, (17 × 11 cm.), 48 p. Prix : 2 frs.

FL. DEGRAVE, C. SS. R. *Les splendeurs de l'autel.* Louvain, Imprim. Saint-Alphonse, 1932, (17 × 11 cm.), 40 p. Prix : 2 frs.

FL. DEGRAVE, C. SS. R. *Joies saintes.* Ibid., 32 p. Prix : 2 frs.

FL. DEGRAVE, C. SS. R. *L'action catholique.* Ibid., 46 p. Prix : 2 frs.

Preuves de la divinité de Notre-Seigneur, mettant bien en lumière la personne du Maître. Exposé simple et concis de la doctrine de la Messe, très propre à aider les fidèles à mieux offrir le Saint-Sacrifice en union avec le prêtre; source des vraies joies dans la pratique de l'idéal de l'Évangile; formes diverses de l'Apostolat s'imposant à tout chrétien soucieux de répondre à l'Appel du Christ et du Pape. Autant de brochures excellentes, pleines de doctrine et bien à la portée de tous. G. LAURENT, S. I.

C. KÜVEN. *Seele in Erwartung. Geistliches Stundenbuch.* Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1934, (17 × 12 cm.), VIII-178 p. Prix : 2,20 Mk.

Rendre le lecteur conscient de ce qui dort au plus profond de son âme, présenter les valeurs spirituelles de telle sorte que l'homme d'aujourd'hui y voie la réponse aux questions fondamentales de sa conscience, et par là rendre la foi catholique vivante dans la tâche quotidienne, tel est le but que l'auteur poursuit dans ces méditations.

« L'âme en attente » est observée avec beaucoup de finesse, on y trouve exprimée en un langage moderne l'éternelle inquiétude humaine.

H. SPODEN, S. I.

Les Gérants : ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.

ADMINISTRATEUR-DÉLÉGUÉ : LOUIS CASTERMAN, TOURNAI.

Imprimé en Belgique. — *Printed in Belgium.*